GEORGE SOULIÉ DE MORANT

Bijou-de-Ceinture

ou

le Jeune Homme

qui porte robe, se poudre et se farde

ROMAN PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE

de M. CLAUDE FARRÈRE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, Rue Racine, 26

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY
AT URBANA-CHAMPAIGN
BOOKSTACKS

UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS AT URBANA-CHAMPAIGN

The person charging this material is responsible for its renewal or return to the library on or before the due date. The minimum fee for a lost item is **$125.00, $300.00** for bound journals.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University. *Please note: self-stick notes may result in torn pages and lift some inks.*

Renew via the Telephone Center at 217-333-8400, 846-262-1510 (toll-free) or circlib@uiuc.edu.
Renew online by choosing the **My Account** option at:
http://www.library.uiuc.edu/catalog/

JAN 1 2 2007

Bijou-de-Ceinture

ou

le Jeune Homme

qui porte robe, se poudre et se farde

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LA PASSION DE YANG KWÉ-FEÏ.
MON CHER COMPAGNON.
LE PALAIS DES CENT FLEURS.
IN THE CLAWS OF THE DRAGON :
TSEU-HSI. Impératrice des Boxers. *Épuisé.*

TRADUCTIONS, ADAPTATIONS.

LA BRISE AU CLAIR DE LUNE.
LE SINGE ET LE POURCEAU.
FLORILÈGE DES POÈMES SONG.
LES CONTES GALANTS DE LA CHINE.
STRANGE STORIES FROM THE LODGE OF LEISURES.
LOTUS D'OR.

LITTÉRATURE, ART.

THÉATRE ET MUSIQUE MODERNES EN CHINE.
ESSAI SUR LA LITTÉRATURE CHINOISE.
LA MUSIQUE EN CHINE.

DROIT, SCIENCES, ETC.

LES DROITS CONVENTIONNELS DES ÉTRANGERS EN CHINE (Préface du Ministre des Affaires Étrangères). *Épuisé.*
LA PROVINCE DU YUN-NAN. *Épuisé.*
LES BARBARES SOUMIS DU YUN-NAN. *Épuisé.*
ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE MONGOLE.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT

Bijou-de-Ceinture

ou

le Jeune Homme

qui porte robe, se poudre et se farde

ROMAN

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier vergé pur fil Lafuma
numérotés de 1 à 10.

Droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.
Copyright 1925,
by Ernest Flammarion.

845 S7233
Ob

LETTRE DE M. CLAUDE FARRÈRE

à

MM. MAX et ALEX FISCHER

Directeurs Littéraires de la Librairie Flammarion.

Saint-Jean-de-Luz, 27 juillet 1925

Mes chers amis,

Vous m'avez fait beaucoup d'honneur en me communiquant le manuscrit du roman de notre confrère Soulié de Morant, — de ce roman tellement curieux, Bijou-de-Ceinture, — *et plus d'honneur encore en sollicitant mon avis de vieux Chinois sur cette œuvre dont la valeur documentaire dépasse de loin ma faible compétence. Toutefois, le hasard tout-puissant vous veut du bien, car j'ai fort à propos retrouvé, dans cette vieille ville basque où je me suis*

reclus pour venir à bout du dur travail que vous savez, un ami très ancien, marin comme moi, mais que j'avais perdu de vue depuis le Borda, *ou peu s'en faut, pour cette cause qu'il avait, dès* 1900, *je crois, quitté les vaisseaux et tenté fortune dans cette Chine où nous transporte le livre de M. Soulié de Morant. J'ai donc eu, pour fortifier ma première opinion sur* Bijou-de-Ceinture, *l'avis d'un expert, autrement averti que je ne suis. Et j'ai goûté quelque plaisir à constater que, cette fois au moins, je n'avais pas vu faux. — Tenez donc pour bien certain que les péripéties du roman en question n'ont rien du tout qui choque la vraisemblance, et que les mœurs dépeintes par l'auteur sont bien celles qui régnaient communément parmi les Hommes de la Nation Centrale, au cours des dernières années de la dynastie Ta Ts'ing aujourd'hui défunte et remplacée par la République mi-communiste que vous savez.*

Je ne suis d'ailleurs pas très sûr que, malgré leurs prétentions actuelles à se proclamer tout ensemble plus Américains que les gens de Chicago et plus Moscoutaires que feu le clownesque Lénine, les Chinois de la susdite République diffèrent bien profondément de ce qu'étaient les sujets de la défunte Impératrice Tseu-hi. Les

hommes passent, les climats restent. Ni Pierre le Grand, ni Lénine le Petit n'ont empêché les Russes d'être chimériques, paresseux et amoraux. Ni Khang-Hi le Fondateur, ni Sun-Yat-Sen le Destructeur n'ont empêché les Chinois d'être laborieux, luxurieux et philosophiques. Croyez qu'il continuera longtemps d'en être ainsi. Et c'est à merveille, — sans toutefois que je pousse l'audace jusqu'à défendre et illustrer, comme le ferait à coup sûr un Chinois vraiment Chinois, les théories des vieux lettrés célestes sur l'amour. Je ne le ferai pas... oh ! mon Dieu !... non point par pudeur ou vertu, certes !... mais tout bonnement parce que je suis de mon temps et de ma race, et que ce qui charma Catulle, Horace, Virgile et le divin Anacréon ne me charme pas, — mais, là, pas du tout. Question non de morale, mais de goût. Nous sommes devenus, c'est un fait, féministes... si j'ose ainsi dire. Et l'autre solution n'est plus, aujourd'hui et chez nous, qu'une déformation sensuelle qui relève désormais du médecin.

L'ayant dit sans ambages, je n'en suis que plus à mon aise pour proclamer, sans ambages non plus, ma tolérance absolue. J'irai plus loin : en ce conflit de deux sensualités ennemies, en ce conflit au cours duquel mon maître Pierre Louÿs

a pris si souvent et si vivement parti contre les grands Hellènes, ses maîtres à lui, je ne prétends pas, je ne prétendrai jamais que personne ait raison, — ni tort. Et j'affirme qu'en tout cas l'histoire d'un Bijou-de-Ceinture, *toute vive qu'elle est, ne me choque en rien, puisqu'elle est irréprochablement décente ; — autant que, par exemple, la magnifique* Claudine en ménage *de Colette et de Willy. — Faisons comme il nous plaît. Mais sachons accepter qu'autrui soit libre autant que nous-mêmes le sommes. — C'est peut-être pousser très loin le libéralisme, surtout en ce temps de dictatures toutes despotiques, les russes comme les italiennes ; en ce temps que les meilleurs et les plus sages hommes d'État européens ont enfin le courage de proclamer que la liberté n'est qu'un mot, et le plus nuisible de tous. — Soit ! et j'y consens de grand cœur, tant que les justes absolutismes se confinent dans le domaine de la politique et de la sociologie. Mais qu'au moins une totale liberté nous soit encore maintenue dans le domaine de la conscience, de l'art et de la morale philosophique. Et c'est pourquoi je vous félicite franchement d'avoir osé éditer, parmi trop de contemporaines platitudes et de témérités à l'eau d'orgeat, un livre hardi, pittoresque, et qui nous restitue une époque à*

peine abolie, et moins révolue peut-être qu'elle n'en a l'air.

Au surplus, cette Chine Impériale décadente et quelque peu faisandée, — j'y consens, — ne se contentait pas de pousser loin l'art des jouissances interdites à notre Occident : elle savait aussi mourir, et mourir avec un gracieux héroïsme tout à fait inconnu chez nous ; car la recette en est perdue depuis Pétrone. Ceci, même aux yeux des stoïciens, rachèterait largement cela, — à supposer que cela eût besoin d'être racheté.

Donc, comme on écrivait au temps des Hoang-Ti, — « respect à ce livre ! » *au sujet duquel vous avez bien voulu me consulter. — Et croyez-moi très vôtre*

Claude Farrère.

INTRODUCTION

Ceci n'est pas un récit purement imaginaire, conte de fées, ou fantaisie exotique et invraisemblable faite pour étonner, mais le reflet imagé d'existences réelles et d'aventures dont je fus pour beaucoup le témoin.

Ma destinée ayant voulu que, passionné dès l'enfance pour les arts, la littérature et le théâtre, il me fût encore donné de connaître tout jeune le chinois, je me trouvai naturellement porté, dès l'époque lointaine de mes premiers séjours en Chine, vers ce qui m'avait toujours attiré en Europe.

Mais je tombai là-bas dans un monde de sentiments étranges et d'actions plus étranges encore, monde que l'Occident alors ignorait

presque entièrement et dans lequel, même à l'heure actuelle, nos travaux et ceux des autres sinologues ont à peine tracé quelques avenues tortueuses.

Ce fut comme si, ayant soulevé le sombre linceul d'hypocrite contrainte et de mécontentement qui pèse lourd sur l'Europe, je retrouvais la civilisation antique, libre et saine, que nous font entrevoir les romans et poèmes grecs échappés à l'attention destructrice des Barbares puritains.

Cependant, en ce monde ainsi ressuscité, s'il n'était question que d'amour, l'on ne voyait jamais aucune femme. Dans les fêtes, les réunions, les représentations des cultes et de la vie sociale, ni courtisanes, ni matrones, ni vierges ne paraissaient. Dans la rue même, avant la Révolution de 1911, *l'on rencontrait seulement des femmes de condition servile, ou celles que leur pauvreté dépouillait de tout autre souci que de ne pas mourir.*

Au théâtre, aucune femme n'était admise sur la scène ou dans la salle. Et mes yeux prévenus ne pouvaient, dans les débuts, se faire à cette absence de l'autre sexe, qui eût été fatale en Europe avec la coupe ridicule de nos vêtements masculins, leurs sombres couleurs et leurs tristes

étoffes. Là-bas du moins, cheveux longs et robes de soie maintenaient un peu d'apparat, de souplesse et d'imprévu dans la foule des spectateurs.

Le fait le plus remarquable était cependant que, si les jeunes acteurs revêtaient sur la scène les robes et les attitudes des dames dont ils jouaient le rôle, en ville, dans les festins ou les promenades galantes qu'ils ornaient obligatoirement de leur présence, ce n'était pas à de fausses apparences féminines qu'ils devaient les attentions amoureuses dont on les assaillait. Nous étions bien loin en toute façon des imitations imparfaites, des travestis décolletés que les visiteurs de Montmartre vont regarder dans certain dancing connu.

Il semblait que l'on admirât la Grâce même, dégagée d'attributs réalisateurs ; le Charme, la Séduction dans leur essence ; le Raffinement, l'Harmonie de la voix et de l'esprit ; l'art de donner la joie par un regard, une parole, un geste.

Il semblait que la fallacieuse pensée de la reproduction fût nettement écartée, laissant seul notre amour naturel pour la Beauté... Amour, hélas ! même là-bas, naturel seulement chez les âmes aux élans désintéressés ; amour ignoré, méprisé de ceux pour qui tout, dans la vie, est une

opération profitable, ou la satisfaction sournoise et détournée d'un besoin physique trop refoulé.

Le centre de ce monde étrange était le théâtre. Dans un récent ouvrage, le Théâtre et la Musique modernes en Chine, *je décris le bouleversement qui s'opère dans la vie des artistes dramatiques, dans les scènes, les costumes encore éblouissants, les pièces même ; et je transcris la musique de quelques opéras célèbres, avant que tout cela sombre dans la banalité internationale.*

Mais ici, c'est l'âme des acteurs que je voudrais faire revivre, leur âme parfois d'une noblesse admirable, mais toujours d'une subtilité passionnée, émouvante, raffinée, comme pétrie et modelée par la poésie délicate et les sentiments magnifiques des héros qu'ils personnifient depuis leur plus tendre enfance.

Je voudrais fixer ici quelques aspects de leur passé si proche, mais qui déjà s'estompe, avant l'heure où disparaîtront les derniers Européens qui, ayant connu les hommes de ces temps écoulés, peuvent affirmer la véracité de mon œuvre dans tous ses caractères et tous ses épisodes.

Bijou-de-Ceinture est un personnage réel. Le prince Li est mort dans les circonstances mêmes que je raconte. Et c'est dans une pensée d'hommage sincère et d'admiration profonde pour l'é-

mouvant héroïsme du ministre Yuann Tchang et du censeur Siu Tsing-tchreng que je me permets de citer leurs véritables noms, de traduire littéralement quelques passages de leurs rapports au Trône, et de retracer leurs derniers instants.

G. S. M.

Bijou-de-Ceinture

I

Engourdi dans la transparence limpide du tiède soleil hivernal pénétrant à travers les vitres du haut pavillon, je laissais mes regards papillonner, indécis, vers la vapeur rose des pêchers en fleurs dont le reflet dansait sur l'eau miroitante d'un lac ceint de roches étranges ; et, plus loin, vers les éclats d'or des Toitures Impériales entrevues parmi les hautes ramilles incarnadines des grands arbres de la ville. Mais, dans mes yeux, demeurait toujours, près de moi, la grâce assouplie et sans force de mon ami Bijou-de-ceinture, allongé dans un fauteuil anglais aux raideurs d'acajou faites pour des attitudes plus sèchement viriles. Les plis de sa longue

robe de soie brochée aux rinceaux bleu-de-nuit, dessinaient la mollesse élégamment arrondie d'un corps sans ossature. Et ses cheveux courts, selon la mode nouvelle, choquaient l'esprit qui eût plutôt encadré d'une longue chevelure ce visage aux larges yeux profonds, aux traits délicats.

La pièce où nous rêvions tous deux était, pour Péking, une fantaisie exotique. Mais l'exotisme de l'Extrême-Orient, c'est Londres. Et la pesante et raide simplicité de ces meubles, évoquant nos cieux embrumés, notre existence physique de fièvre aveugle, causait ici un véritable malaise. Si bien que mon esprit, cherchant à s'évader, s'efforçait de ne voir que les images anciennes et les lointains souvenirs que j'avais de l'illustre comédien.

Il lut sans doute en partie dans mes pensées, car il me dit en souriant, avec cette voix harmonieuse et cette élocution musicale auxquelles il devait son immense fortune :

— Quels bouleversements dans ma vie... et dans l'univers, depuis le temps où, il y a vingt ans à peine, vous avez tourné vos regards compatissants vers le petit esclave que j'étais alors.

Je murmurai poliment :

— En vous, déjà, je percevais la prochaine et radieuse aurore de votre gloire.

Il inclina la tête en remerciement et poursuivit :

— Il n'est vraiment pas de période, dans l'histoire du monde, où toutes les nations et tous les hommes aient subi des transformations de pareille intensité. Les Annales de votre Europe rapportent qu'autrefois vous donniez gloire, titres et fortunes aux soldats et aux courtisans. Les artistes, alors, étaient des amuseurs à gages. Puis, il y a un demi-siècle à peine, ce furent les littérateurs, les peintres, les acteurs vers qui vos regards et vos libéralités se tournèrent. Et maintenant, nos journaux affirment que, de tout l'Occident, l'homme qui, sans capital, a gagné la plus grosse somme d'argent de l'an passé, c'est un boxeur, et, si je ne me trompe, un boxeur nègre. Dans notre Chine, avant la Révolution de 1911, tout était pour les courtisans et les hauts magistrats. Aujourd'hui, nous avons atteint la période que vous avez déjà traversée : les artistes sont entourés d'une auréole d'admiration et de fortune. Saurons-nous éviter le temps où tout sera pour les boxeurs ?...

Tout en l'écoutant, je frottais une allumette sur la boîte ornée de signes japonais, attendant

qu'elle flambât pour allumer ma cigarette de tabac du Fou-tsiènn.

Mais mon esprit, soudain négligeant du temps et de l'espace, était retourné d'un bond vers le jour déjà lointain où j'avais rencontré Bijou-de-ceinture pour la première fois.

II

Je revoyais, dans la lumière gris-perle et rosée d'une tardive aurore automnale, un large paysage d'eaux moirées, de roseaux laissant à peine deviner des rives basses plantées de quelques saules. Vers le nord, une haute muraille noire, crénelée, au-dessus de laquelle pointait une pagode dont le revêtement de briques vernissées scintillait déjà sous la caresse diaprée du soleil levant.

En haut du château d'arrière d'une puissante jonque aux formes antiques, j'étais appuyé sur le bordage sculpté à jour, regardant embarquer, par des planches étroites nous reliant au rivage, une dizaine de petits garçons aux vêtements miséreux, portant chacun son maigre ballot, et se pressant sous la conduite d'un personnage à physionomie douteuse.

Était-ce un pensionnat ? Mais rien, dans l'as-

pect de l'homme, ne me rappelait la tenue digne et les lunettes du maître d'école. Et les petits, riant, se bousculant, avaient une expression bien libre pour des écoliers.

L'un d'eux sentit le poids de mes regards et leva la tête : figure mince et douce ; yeux larges et profonds où le jour pur mettait un éclat violet; l'air trop sérieux... Entraîné par le mouvement des passagers, il disparut dans les flancs de la jonque.

De Nanking, j'allais rejoindre un poste nouveau dans le Nord, et j'avais choisi de suivre le Canal Impérial, afin de connaître des sites non décrits, et des êtres sur qui la vie occidentale n'avait pas encore étendu son linceul de banalité. Pour le même motif, au lieu de retenir un bateau particulier, j'avais loué une cabine dans une de ces grandes jonques qui, autrefois, assuraient seules le transport des voyageurs et des marchandises entre les deux capitales, Nanking et Péking. Ma chambre, avec son balcon sur l'arrière, avait gardé les traces de son ancienne splendeur : parois sculptées et laquées d'or sur fond de pourpre, miroirs ornés, fenêtres tendues de papier translucide sur un treillis formé de rinceaux élégants.

Nous avions accosté assez loin de la ville de Yang tcheou, afin d'éviter les vexations coûteuses de l'octroi, le redoutable *li-kinn*, dont nos douanes aux exigences pourtant irritantes sont une bien faible image. Et c'était là qu'embarquait ce groupe d'enfants, parmi la foule des voyageurs et de leurs escortes, au milieu des cris de l'équipage arrimant les marchandises et les derniers bagages, avant de larguer les amarres et de retirer les passerelles.

Bientôt, hissant sa haute voile étroite aux teintes d'ocre, la nave antique glissa sur l'eau tranquille, longeant d'abord les murailles sombres de la ville, puis s'avançant dans l'immense campagne à demi aquatique, toute rose et bleue sous les rayons du matin limpide.

Un silence profond avait suivi la tumultueuse agitation de l'embarquement. Des oiseaux d'eau, dérangés par notre approche, s'envolaient avec un cri rauque. Toute habitation humaine avait disparu.

Dans cette paix primévale et grisante, jaillirent soudain, comme un jet de flèches, les notes pénétrantes, pures et fines d'une mélodie étrange, chantée par une voix si intense et si haute qu'elle paraissait issue du zénith, dans

l'azur glacé. Un mouvement irréfléchi m'avait fait regarder vers le ciel. La Raison me rappela vers le pont de la jonque.

Là, sur les planches, assis jambes croisées, était l'enfant pâle aux yeux profonds qui s'était embarqué à l'aurore. Il chantait, la tête levée. A côté de lui, deux autres petits, en haillons, accroupis également, l'écoutaient. Et devant lui, l'homme à figure équivoque appuyait sur son genou replié un violon à deux cordes, dont la caisse, faite d'un gros bambou, résonnait comme un tuyau d'orgue.

Quand l'enfant eut fini, l'homme fit un bref : « C'est bon ! *Rao* ! ». Puis l'un des petits reprit le même air. Mais sa voix criarde et ses fautes incessantes provoquèrent les remarques acerbes du violoniste. Le pensionnat était évidemment une compagnie d'acteurs.

Je profitai de ce repos momentané pour poser à l'enfant aux grands yeux les questions que les rites imposent entre voyageurs suivant le même chemin :

— Où vas-tu ?

Il eut une gracieuse inclination de la tête et répondit :

— Nous allons à la capitale.

— Dans quelle compagnie chanteras-tu ?

— Le *Koang-te pann*, la troupe de la Vertu-étendue.

— Ah oui ! fis-je. Votre théâtre est dans le *Ta cha-lann*.

— Vous connaissez la capitale ? demanda-t-il avec vivacité.

Nous fûmes interrompus. Son tour était venu d'étudier une autre mélodie. Le maître, le *Che-fou* la chantait, phrase par phrase, en scandant les temps forts : l'enfant répétait de sa voix pure. Puis chaque passage était repris. Le morceau tout entier fut enfin redit presque sans faute.

La satisfaction du violoniste était évidente. Quand, la leçon finie, il se leva, je lui glissai un morceau d'argent dans la main, en lui faisant un compliment sur son talent de musicien, et sur sa chance d'avoir un élève à voix de phœnix, plus beau que Tchrang-ngo, la fée de la Lune.

— Bijou-de-ceinture ? s'écria-t-il. C'est une pierre précieuse, un trésor, un vrai *pao-peï*. Ma fortune est faite... si on ne me le vole pas. Mais je veille sur lui et le garde nuit et jour. Tenez, j'ai acheté à Changhaï un de vos fusils-à-main.

Et il sortit de sa poitrine un lourd revolver. Puis, sans doute flatté de l'attention d'un « dia-

ble-de-l'océan », il bavarda sans réserve et me fit mille confidences sur ses élèves, disant enfin :

— Quand nous serons à Péking, puisque Bijou-de-ceinture vous plaît, vous pourrez le faire appeler quand vous voudrez : je vous l'enverrai toujours.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Bijou-de-ceinture, et que bientôt, par les récits des uns et par les médisances des autres, je fus informé des moindres détails de son enfance.

III

Bijou-de-ceinture était né dans l'une des petites agglomérations humaines perdues dans cette immense plaine qui forme toute la Chine du nord. En hiver, désert à l'inchangeable paysage. Jusqu'à l'horizon bleui, rien alors ne varie la monotonie des champs nus dont le vent soulève en tourbillons kaki la poussière impalpable.

De loin en loin, apparaît ce qui semble d'abord être un petit bois, et qui se révèle de plus près comme un groupe de maisons basses, aux murs de pisé jaunâtre, aux toitures de tuiles grises couvertes d'herbes folles ; entouré de canaux et tapi sous le réseau des saules aux fins rameaux dénudés.

Pays sans mystère, où l'on voit tout venir d'aussi loin que la vue peut porter ; où le désir

de se déplacer est écrasé par la certitude de ne jamais voir un site nouveau ; où l'inattendu recule dans le domaine de l'improbable, car, depuis des milliers d'années, sur ces champs où les hommes se sont succédés, les gestes et les pensées sont exactement les mêmes de génération en génération.

Immensité, fixité, suppression du temps et de l'espace. Indifférence à toutes choses et impassibilité. A quoi bon l'effort dans de telles conditions ? Mais notre vaine fébrilité, nos ambitions enfantines sont-elles meilleures ? Ne vaudrait-il pas mieux, suivant l'avis de Lao dze, s'établir là, oublié de tous, en pratiquant obstinément le Non-agir ? L'on atteindrait du moins à l'éternité par une mort anticipée, car que sont de tels vivants, sinon des morts déjà ?

Bijou-de-ceinture se rappelait tout, dans les moindres détails, dès sa venue au monde pour ainsi dire, puisque rien n'avait changé et qu'à chaque naissance à laquelle il avait assisté, il avait entendu les mêmes paroles que l'on prononce toujours : les exclamations de joie et les félicitations quand le nouveau-né est un garçon ; les condoléances quand il s'agit d'une fille. Car les femmes, trop souvent faibles, inintelligentes

et déraisonnables, ne peuvent ni travailler comme les hommes, ni poursuivre les sacrifices aux ancêtres. Elles servent seulement à la reproduction.

L'enfant aida bientôt ses parents à cultiver leurs petits champs et à soigner les poules et les canards. Son principal travail consistait à ramasser de menus branchages, des pailles, tout ce qui pouvait entretenir en hiver le foyer du *krang*, ce large et bas lit de briques sur lequel toute la famille vit et dort.

Aucun voyageur ne passait jamais près de leur village. Personne des leurs n'avait été jusqu'à la ville. L'on ignorait tout du monde, dont on était également ignoré. Les cultivateurs perdus dans cette plaine sans limites auraient pu répéter la plus ancienne poésie de leur littérature, celle que chantaient leurs ancêtres de la même plaine, il y a quarante-quatre siècles :

Quand sort le soleil, je travaille.
Et quand le soleil rentre, je me repose.
Au puits que j'ai creusé, je bois ;
Et je me nourris du champ que je laboure.
A quoi me sert la force de l'Empereur ?

La force de l'Empereur servait à ceci qu'une fois l'an, après la moisson, à l'entrée de l'hiver,

un agent du gouverneur venait avec une troupe de cavaliers pour réclamer l'impôt. L'on gémissait ; l'on protestait. Mais, devant les menaces de coups, l'on finissait toujours par payer.

Une fois, l'agent était venu avec deux hommes seulement. Alors les villageois, sous prétexte d'écouter, se pressèrent autour d'eux, les immobilisèrent, et les étranglèrent sans bruit. Les corps furent aussitôt enterrés dans un champ abandonné. L'argent trouvé fut partagé entre les assistants. Quand une enquête fut ouverte, tous les villages de la région affirmèrent aussitôt avoir payé l'impôt. L'on en conclut que l'agent s'était enfui avec sa recette, et l'incident ne fut plus mentionné.

Le village étant trop pauvre pour entretenir la bouche inutile d'un prêtre, il n'y avait pas de temple. Il n'y avait pas davantage d'école : quelques vieillards bénévoles enseignaient aux enfants les rares notions d'écriture et d'histoire qu'ils avaient pu acquérir eux-mêmes au hasard de leur existence.

Écrasé devant le tableau d'une telle existence, je demandai un jour à Bijou-de-ceinture si personne ne se lassait de vivre ainsi ; si personne ne rêvait de partir, de faire fortune. Il me répondit, tout étonné :

— Pourquoi cela ? Nous étions heureux. Nous avions toujours en réserve les grains d'une année en cas de mauvaise récolte. Nous ignorions les maladies, et même l'ennui, car il y avait toujours du travail sur nos champs. Nous étions riches et heureux, puisque tous nos désirs étaient satisfaits et que nous ne connaissions personne ayant une autre existence que la nôtre.

En leurs âmes, tout était naturel, simple, nécessaire. L'observation des saisons, des animaux, et de leurs voisins leur donnait des connaissances précises, exactes, indiscutables, celles-là mêmes dont ils avaient besoin chaque jour. Aucun raisonnement fallacieux de rhéteur ou de prêtre ne venait troubler le jeu parfait de leur Raison.

Bijou-de-ceinture était encore tout petit quand, courant un jour dans le chaud soleil, derrière la maison désertée par les travailleurs, il aperçut un de ses cousins âgé d'une douzaine d'années, qui était arrêté contre un pan de muraille.

Il s'approcha, pris de curiosité. Et l'autre, le sang aux joues, le laissa examiner à son gré le turgide objet de son étonnement. A son tour, il écarta le vêtement fendu du curieux. Comment décrire ce qu'il vit ? Une pâle fleur de lys à peine déclose aurait eu plus de fermeté ; ô humiliation

dont l'enfant se souvenait encore ! C'est ainsi que s'éveilla en lui l'instinct sacré que la Nature a mis en nous avec la Vie, Source de toutes nos actions, suprême motif de vivre.

Les deux cousins furent désormais inséparables. Dès qu'ils pouvaient se trouver seuls un moment, ils se hâtaient de comparer ce qu'ils appelaient leurs joyaux, leurs têtes de tortue, dont ils jouaient de cent manières.

Un jour vint où Bijou-de-ceinture, s'étant amusé plus longtemps que de coutume avec la « tige de jade » de son cousin, fut stupéfait de voir celui-ci trembler et défaillir... Un coup d'œil le rassura sans l'éclairer : son cousin ne semblait pas souffrir. Qu'avait-il ?

Un rire lui fit tourner la tête : son père était là, qui les regardait, sans doute depuis quelques moments. S'asseyant auprès d'eux, il dit au plus petit d'aller chercher sa pipe qu'il avait oubliée dans la maison.

Bijou-de-ceinture partit d'abord de bonne foi. Mais son esprit observateur avait remarqué l'œil brillant du cultivateur. Il soupçonna une ruse pour le renvoyer et, jaloux peut-être, se dissimula derrière une meule toute proche...

Depuis lors, il ne vit plus le garçonnet, que

son père entraînait toujours dans les endroits écartés. Le cousin, d'ailleurs, dédaignait maintenant son petit camarade et, visiblement, se plaisait à ce nouveau jeu plus qu'à leurs amusettes puériles.

Le poète Wang Siunn, vers 1650, chante, dans un poème demeuré célèbre, les émois naïfs de ce premier âge :

Vers la treizième année, pendant ses études, l'on célèbre la Fleur du Palais d'Arrière.

Mais à quinze ans, quand le printemps approche, l'on regarde avec espoir les femmes et leurs bijoux en plumes de martin-pêcheur.

Et quand la jupe tombe et dévoile la fée, l'on se vante d'avoir connu la célèbre Impératrice Tchao Feï-yênn.

Puis le chignon s'enroule de nouveau, et l'on tombe de cheval comme le roi de Léang.

L'on chante successivement les cygnes sauvages et les cigognes, et la lune dans les nuages, les danses entraînantes et les fleurs de jasmin, et les reflets de l'aurore sur les eaux.

Sur son oreiller solitaire, l'on rêve de s'envoler jusqu'aux nuages de volupté du Mont-des-Enchanteresses.

Mais en se cachant bien, l'on se contente d'épier en secret les servantes qui s'isolent.

IV

Oisif désormais, Bijou-de-ceinture se joignit un jour à trois de ses camarades qui, accroupis sur le sol, reproduisaient dans la poussière, avec une baguette, les idéogrammes qu'un septuagénaire aux rares poils blancs traçait de son bâton sur l'aire abandonnée.

Les beaux yeux de l'enfant attirèrent l'attention du vieillard, qui loua tout aussitôt avec une indulgence admirable les premiers dessins esquissés par la ramille du débutant. Le soir même, il venait proposer au père de donner, moyennant un *tsinn* de riz par mois, des leçons particulières à celui auquel il promettait, lyriquement, une instruction suffisante pour atteindre aux plus hautes charges de l'État.

Le père hésita : chacun sait ce que vaut la parole d'un voisin, alors qu'un *tsinn* de riz est

une valeur réelle. D'autre part, si par hasard, l'autre ne mentait pas ?... L'enthousiasme de la mère l'emporta. L'enfant eut tous les jours sa leçon particulière, au soleil, à côté d'une meule protégeant du vent froid.

Le vieillard était si débordant d'indulgence et de caresses que Bijou-de-ceinture perdit bientôt toute timidité. Dans sa confiance, enfin, aveuglé d'insidieuses remarques, il finit par demander ce que signifiait le dernier épisode de son aventure avec le jeune cousin.

Les septuagénaires, en tous pays, ont un goût ardent pour l'enfance. A mesure que leurs forces diminuent, ils désirent, dirait-on, davantage, de se mesurer à des difficultés de plus en plus grandes. A vaincre sans efforts, on triomphe sans gloire.

Je me souviendrai toujours, à ce propos, de la réponse faite par une jeune mère que j'interrogeai à l'hôpital d'une ville reculée, où j'aidais de mon mieux le médecin-chef accablé de visites.

Elle tenait dans les bras un garçon âgé de dix-huit mois à peine et, retournant le petit, me montrait à la fois des déchirures significatives et le sceau induré de ce que l'on appelle là-bas

la Maladie des Fleurs. Indigné, j'avais demandé qui avait ainsi brutalisé l'enfant. Alors elle, levant vers moi ses grands yeux tout étonnés de ma naïveté, répondit simplement :

— Mais son grand-père, naturellement.

Les confidences de Bijou-de-ceinture rompirent les dernières réserves de son professeur et firent juger à celui-ci que l'heure tant attendue était enfin venue. Mais, malgré sa sénilité, il poussa un peu loin les choses et fit pleurer le débutant. Et plus l'enfant, maintenu solidement, s'agitait, plus l'autre multipliait les termes de tendresse.

Lâché enfin, tout en larmes, le bambin courut se plaindre à son père. Celui-ci se mit à rire, citant une phrase d'un roman célèbre :

— A-t-on jamais élevé des arcs-de-triomphe aux hommes vertueux, comme on le fait pour les veuves fidèles à la mémoire du mari défunt ?

Mais quand, quelques jours après, le professeur vint demander son riz, le père lui répondit que la quantité était précisément celle qu'il avait fallu vendre pour avoir un peu d'onguent calmant nécessaire à l'élève.

Cette période idyllique ne se prolongea guère, car, vers le même temps, l'agent de l'autorité, ve-

nant pour colliger les impôts, informa les villageois réunis que, d'après une proclamation du nouveau gouverneur, l'Empereur Auguste, dans sa Sagesse profonde, avait autorisé ses sujets à massacrer tous les diables étrangers, les *yang koé dze* qui venaient chaque année plus nombreux s'installer sur les côtes et dans les grandes villes... Quand un inconnu s'introduit de force dans une maison, il est juste de le tuer. Tous les hommes approuvèrent donc, et l'on décida de mettre à mort les étrangers qui se hasarderaient près de là. Le butin payerait sans doute cet effort.

Mais les vieillards, silencieux en présence de l'agent, hochèrent la tête après son départ, disant :

— Tout ce qui assure notre vie provient de la terre et de notre travail. Les autorités ne nous donnent jamais rien : elles tentent toujours de nous prendre nos biens. Notre village se suffit à lui-même et ne demande aucun secours de personne : l'on exige cependant de nous des impôts comme s'il s'agissait d'une dette. Et si, chaque fois que l'on a tenté de nous faire payer davantage, nous n'avions pas massacré les autorités et brûlé leurs palais, nous serions depuis longtemps accablés sous les taxes. Croyez-nous : tout ce que raconte le pouvoir n'est qu'une invention

pour nous tondre de plus près. Si vous ne tuez pas dès maintenant les autorités locales, vous périrez tous demain...

On ne les crut pas, et l'on eut tort. En effet, avec l'appui du nouveau gouverneur, des bandes de vauriens, des « nageurs-sur-les-vagues », profitèrent de l'occasion. Sous prétexte de pourchasser les étrangers ainsi que tous ceux qui pratiquaient les doctrines immorales de l'Occident, ils firent des expéditions dans la campagne, pillant, violant, tuant et incendiant. Et le gouverneur, recevant de lourds cadeaux et n'osant poursuivre des patriotes, se gardait bien de les arrêter.

Le village de l'enfant fut attaqué parmi les premiers, et ravagé après une vaine résistance.

Bijou-de-ceinture, qui avait alors dix ans, fut enflammé de colère en voyant sa mère assaillie par un pillard. Celui-ci, pour avoir les mains libres, avait déposé son arme, une longue hallebarde. L'enfant, emporté par la fureur, ramassa la lance aiguë et, la tenant serrée à deux mains sous un bras, il courut de toutes ses forces, comme il le faisait parfois avec ses camarades, chargeant avec leurs gaules dans les meules de foin. La lame, pénétrant par le côté du ventre, dans la chair molle, s'enfonça profondément.

L'homme tomba, poussant des cris affreux, pendant que le justicier courait se cacher dans les champs.

Le lendemain matin, après le départ des brigands, il revint près des masures fumantes. Au milieu des décombres, erraient quelques survivants, parmi lesquels son vieux professeur. Comme il ne restait aucune provision, l'on partit pour la ville. Là, le vieillard, un jour, vendit l'enfant pour cinq onces d'argent au maître d'une compagnie de théâtre en tournée.

Et comme je demandais à Bijou-de-ceinture s'il n'avait pas essayé de s'enfuir, il me répondit :

— Pourquoi ? Je mange plutôt mieux qu'autrefois. Mon travail me plaît. Je ne suis pas maltraité. Que puis-je demander encore ?

V

Sur le château d'arrière de notre jonque, cependant, les leçons de musique et les répétitions de pièces célèbres avaient lieu chaque jour, depuis le repas du matin jusqu'à celui du soir. Bientôt je connus presque tout le répertoire de la troupe. Mon grand plaisir était que le *che-fou*, de violoniste, se fît aulète et préludât sur sa flûte pour quelque opéra en *kroun-tsing*. J'avais appris à goûter le charme antique de ce genre, le plus ancien de tous, avec sa gamme à cinq notes, ses sonorités harmonieuses et douces, et ses livrets traitant presque toujours d'amours exceptionnelles et passionnées.

Emporté comme en un rêve par les persistantes modulations de la mélodie, mon esprit suivait cependant l'illusion du drame, pendant que mes yeux, par-delà les acteurs en haillons, se

perdaient jusqu'à l'infini sur l'immense paysage aquatique et désert qui défilait, toujours pareil, au lent mouvement silencieux de la jonque.

Parfois l'on jouait un opéra en *pang-dze*, et l'un des enfants martelait alors, à coups assourdissants des claquettes de son *pang-dze*, les accents graves, presque de violoncelle, du gros *rou-rou* dont chaque note est donnée par une double corde. Les petits prenaient alors les nobles attitudes des héros antiques, et lançaient de leurs voix grêles les sentences pompeuses que l'histoire, en tout pays, prête à ses hommes illustres.

Mais l'on répétait surtout les rôles féminins, car les femmes, alors, n'étaient pas admises sur la scène. Bijou-de-ceinture étudiait les emplois d'amoureuse, *tcheng-tann*, et de courtisane séductrice, *roa-tann*, féminisant sa grâce naturelle, imitant chaque jour plus habilement la démarche balancée des pieds mutilés, les œillades pudiques ou passionnées, les mouvements de tête et de corps qui troublent l'âme des spectateurs.

Les emplois de *tchreou*, comique et trompeur, revenaient tout naturellement à un garçon maigre et rusé, nommé Trésor-précieux, que la na-

ture avait fait naître spécialement dans ce but en lui faisant don de petits yeux pétillants, d'un nez insolemment relevé, de lèvres minces aux mouvements cyniques.

Le *tchreou* haïssait Bijou-de-ceinture avec toutes les dévorantes ardeurs d'une jalousie phagédénique.

Dès les premiers jours de notre voyage, il glissa, fort adroitement d'ailleurs, dans la tasse de thé de son gracieux collègue, de l'arsenic acheté sans doute par lui à Yang tcheou. La dose était heureusement trop forte et l'empoisonné ne garda même pas la première gorgée.

Attiré par des cris perçants et des supplications angoissées, je vis sur un coin du pont le *tchreou* étiré entre les cordages qui le liaient, d'un côté par les poignets relevés, de l'autre par les pieds attachés l'un à l'autre. Le bas du corps à nu, étendu à plat ventre, il se tordait comme un serpent, essayant en vain d'éveiller la pitié de son maître. Tchang, agenouillé, armé d'un long bambou, frappait avec une régularité de machine les cuisses nerveuses du patient. Les coups étaient violents, mais je remarquai vite qu'ils ne tombaient pas exactement au même endroit et que, étant donnés avec un bambou rond et non avec une latte coupante comme celles employées de-

vant les tribunaux, ils ne feraient pas une plaie profonde risquant de déprécier l'enfant, mais seulement des contusions dont la douleur cuisante durerait à peine un mois.

Autour d'eux, des passagers formaient un cercle silencieux. La coutume n'est pas d'intervenir dans les affaires d'autrui. Quelques questions à mes voisins m'apprirent le drame.

Quand le châtiment fut terminé, curieux de savoir comment le criminel avait été découvert, j'interrogeai le *che-fou* qui s'épongeait le front. Il haussa les épaules :

— J'étais sûr qu'il tenterait de tuer son camarade, de l'empoisonner ou de le jeter dans l'eau. Comme l'enfant n'avait pas de poignard et que Bijou-de-ceinture se gardait, il fallait que ce fût le poison. Comment a-t-il pu dissimuler cet arsenic ?... Je l'avais pourtant fouillé avec soin, lui et son bagage. Il est plus rusé que je pensais.

— Il a donc avoué ?

— Lui ! Il faudrait le torturer pour lui arracher un aveu... Mais je n'avais pas besoin de cela. Ses regards, quand l'autre a craché le poison, m'ont suffisamment éclairé... L'on trompe plus difficilement avec les yeux qu'avec la langue.

— Quelle horrible méchanceté chez ce petit être !

— Pourquoi, méchant ? Il veut être le premier, et fait ce qu'il faut pour écarter les rivaux : c'est assez naturel. Je serai forcé de garder l'autre, jour et nuit, auprès de moi : voilà tout.

Notre jonque, cependant, avançant vers le nord en suivant toujours le Canal Impérial, atteignit un matin un petit port du Chann-tong. Une foule mouvante encombrait la rive basse, depuis le quai jusqu'aux maisons grises des faubourgs. Notre nef eut quelque difficulté à trouver une place où s'amarrer, car les quais étaient courts et la seule partie en bon état était occupée par un splendide bateau à deux étages sculptés et dorés, au delà duquel nous nous arrêtâmes enfin.

Devant nous, arrivaient un à un d'innombrables palanquins verts ou bleus dont les ornements d'étain et de cuivre étincelaient au soleil. Les porteurs, les escortes, la foule des curieux et les salves d'honneur faisaient un tapage imposant.

Plus de cent hauts magistrats furent bientôt réunis là dans leurs grands manteaux de zibeline, avec leurs bonnets bordés de fourrure surmontés du globule de corail ou de saphir, d'où

pendaient sur leurs épaules les touffes de plumes de paon à deux et trois yeux, et les triples et quadruples queues de renard, décorations insignes.

D'après des badauds interrogés, toutes les autorités de la province escortaient en grande pompe un Envoyé Impérial, le tout-puissant prince du sang, le *Tsrinn-wang* Li, délégué par l'Empereur pour les sacrifices annuels au Mont Sacré de l'Est, le *Traé chann*.

La curiosité, naturellement, nous avait tous attirés au bordage pour le passage du cortège devant notre nave. Pourquoi fallut-il que, parmi tant de figures attentives, le prince Li discernât, et distinguât aussitôt, celle de Bijou-de-ceinture ?

Il le vit et s'arrêta net, cessant de balancer ses épaules avec importance, selon la mode du temps. Il fixa un moment l'enfant, et parla rapidement à l'un de ses compagnons, un Mandchou à la figure presque aussi dure et autoritaire que celle du prince.

Le *Che-fou* Tchang avait remarqué la direction et l'expression de ces regards. Il blêmit. La terreur s'inscrivit de manière tellement éclatante sur son visage soudain creusé, que je ne pus m'empêcher de lui demander tout bas ce qu'il craignait.

— Vous ne connaissez donc pas le prince Li ? me répondit-il. Tout ce qu'il voit, il le désire. Ce qu'il désire, il le prend. Et les imprudents qui veulent défendre leur bien, il les fait battre, piller, tuer. Il a une troupe d'une vingtaine de chanteurs acquis de cette manière-là... Il a remarqué Bijou-de-ceinture, je suis ruiné.

Des gouttes de sueur froide roulaient sur son front. Tout étonné de cette abjecte épouvante, je m'écriai :

— Si vous le craignez à tel point, pourquoi ne pas fuir sans l'attendre ? Il ne peut rien faire en ce moment, quand toutes les autorités de la province sont là pour le voir. Fuyez vite. Qui vous remarquera dans ce tumulte ? Quand ses hommes penseront vous saisir, vous serez loin.

Il me regarda un instant sans comprendre. Puis la lumière se fit dans son esprit et dans ses yeux. Il joignit ses poings fermés et s'inclina profondément, en disant d'un ton pénétré :

— Vous nous sauvez. Je ne l'oublierai jamais. Bijou-de-ceinture non plus...

Il me fallut l'interrompre et le presser de faire ses préparatifs. Ceux-ci ne furent pas longs.

Quelques instants plus tard, la procession enfantine se glissait entre les passagers, et sautait sur le quai, parmi la foule des curieux. Bijou-

de-ceinture, resté le dernier avec son *che-fou*, s'agenouilla devant moi : je le relevai aussitôt en lui glissant dans la manche un lingot d'argent. Il disparut à son tour parmi les vagues mouvantes des badauds.

Il était temps. Déjà, sur le quai, les troupes déblayaient brutalement un large espace où les lourds palanquins verts à huit porteurs s'avançaient en ordre, attendant le signal. Les magistrats alignés agitaient leurs mains jointes vers la jonque princière qui débordait du quai. Il y eut une dernière salve. Alors les robes de zibeline échangèrent des révérences et, hiérarchiquement, s'assirent chacune à son tour dans leurs palanquins. Cortèges et escortes disparurent. Le quai se trouva presque vide.

Du haut du château de poupe, je guettai la manœuvre de l'autre jonque, ne croyant qu'à demi aux craintes du *che-fou*. Ce fut bien simple : dès que nous nous trouvâmes à la même hauteur, l'autre équipage lança des grappins sur notre nef et s'amarra contre nous.

Tout aussitôt, une dizaine de gaillards enturbannés de bleu sombre sautèrent sur notre pont, pareils, selon la phrase populaire, à des tigres ou à des loups. Ils se dispersèrent dans tout le ba-

teau, ouvrant les portes des cabines et ne se retenant pas, sans doute, de faire main basse sur ce qui traînait.

Je les entendis interroger l'équipage et les passagers et ne pus m'empêcher de rire à leur déconvenue, en les voyant reparaître, la crête basse, et enjamber les bordages pour retourner auprès de leur maître. Celui-ci devait être fort mécontent, car, de la cabine principale, des reproches furieux éclatèrent, bientôt suivis de supplications et de gémissements.

Puis, les grappins furent largués et le navire s'éloigna. Dès qu'il fut un peu loin, un concert d'imprécations et d'insultes, dans nos cabines, prouva que les ravageurs ne s'étaient pas dérangés pour rien.

VI

A Péking, dès mon arrivée, travaux et soucis prirent tout mon temps et toutes mes pensées. Je n'aurais plus songé aux détails de mon voyage si, un soir, je n'avais assisté au dîner offert par un ministre étranger au prince Li, envoyé comme vice-roi dans une province du sud.

Sa face de Mandchou orgueilleux, égoïste, sec de cœur et d'esprit, me rappela sa déconvenue sur le Canal Impérial et me frappa d'autant plus que son voisin de table, un pur Chinois, le puissant ministre Yuann, avait une figure affinée, toute pétrie de courtoisie intellectuelle, délicate et spirituelle. L'un, évidemment, ne connaissait que ses volontés ou ses caprices brutaux. L'autre, sans rien abandonner de son but, donnait l'impression de songer sans cesse à maintenir l'harmonie et l'agrément des rapports sociaux. Tous ses traits fins et indulgents disaient :

— Peu importe que les choses soient d'une manière ou d'une autre, pourvu que nous soyons tous heureux et satisfaits les uns des autres.

Opposition frappante entre les deux puissances par lesquelles un dessein peut s'accomplir : ou bien la Force brutale et insensible, ou bien l'Intelligence aimable et subtile.

Après le dîner, voyant que le ministre Yuann était seul un moment, j'allai lui tenir compagnie. Il me manifesta aussitôt une sympathie affectueuse, motivée, me dit-il, par le plaisir de rencontrer un Occidental parlant couramment sa langue. Puis il me questionna sur ce que j'avais vu et remarqué pendant mon voyage sur le Canal, insistant adroitement sur les points qui l'intéressaient, s'écriant enfin :

— Vous avez certainement rencontré le prince Li ?

Le ton de ma réponse était sans doute chargé d'expression, car il éveilla son attention et sa curiosité. L'antipathie violente que m'inspirait la nature du prince, une obscure certitude de rencontrer un allié dans mon interlocuteur, furent assez fortes pour vaincre une réserve prudente : je racontai toute notre aventure et le mécontentement du ravisseur frustré.

Le fin vieillard m'écoutait, les yeux brillants. Je sentais bien qu'il vibrait à l'unisson de mes sentiments, mais au lieu de la remarque cinglante que j'attendais sur les séides de l'agresseur, sinon sur l'agresseur lui-même, il me demanda seulement, avec un accent de vif intérêt :

— Ce Bijou-de-ceinture... Il doit être doué d'un charme bien rare pour attirer ainsi l'attention. Je vous félicite d'avoir acquis son amitié : vous en aurez de très grandes joies. Il chante, dites-vous, dans la compagnie de la Vertu-étendue ?... Vous l'avez revu sans doute plusieurs fois depuis votre arrivée à la capitale ?

Je dus avouer que je n'avais fait aucune tentative pour retrouver mon petit compagnon de voyage. Il hocha la tête, avec une expression de blâme et de regret :

— Vous êtes vraiment incompréhensibles, vous autres d'au delà l'océan. Vous savez percevoir les joies de la vie tout aussi bien que nous. Et cependant, devant les occasions qui passent, vous demeurez insensibles et indifférents, comme si notre existence pourtant si courte et formée surtout de souffrances, était interminable et tissée de bonheurs cueillables à notre gré. Ah, jeunesse ! Vous oubliez qu'un plaisir dédaigné ne se présente jamais plus...

Notre conversation fut vite interrompue. Les invités, selon la coutume chinoise, se retiraient presque aussitôt après la fin du dîner.

Piqué par les remarques du vieillard, poussé par les souvenirs éveillés ainsi, j'allai dès le lendemain au théâtre de la Vertu-Étendue. Sur le programme, je ne trouvai aucun des noms recherchés. Le caissier du théâtre me déclara que Tchang et sa troupe de tournée n'étaient pas encore de retour : on n'avait aucune nouvelle d'eux.

Avaient-ils donc été rejoints par le prince Li ? S'étaient-ils arrêtés dans quelque grande ville, afin de rester loin de leur ennemi ?... Mon plaisir, en effet, ne se présentait plus.

VII

Deux semaines plus tard, je reçus du ministre Yuann une invitation pour le jour suivant : il s'agissait donc d'une fête intime. Il était flatteur d'être ainsi convié par ce charmant vieillard, qui réunissait les dons contradictoires de poète délicat et profond, de financier génial et de courtisan inégalable dans l'intrigue.

Mais le festin ne me tentait guère, malgré la certitude que ma gourmandise y serait chatouillée de manières diverses et imprévues. Quel plaisir peut-on ressentir dans un dîner d'hommes ?

Aucun des convives n'étant, à coup sûr, de mes amis intimes, je ne pouvais attendre d'eux les joies du cœur. Les plaisirs de l'esprit, quand la conversation n'a pas lieu dans la langue natale, sont assez vite un effort par la difficulté de sai-

sir cent allusions voilées à des événements ou des personnes que l'on ignore. Quel intérêt enfin pouvais-je espérer des uns ou des autres pour ma carrière ou ma vie ?

En effet, pourquoi le nier, sans l'amitié, sans l'intérêt, les relations sociales deviennent vite pesantes quand elles ne sont pas relevées par l'obscure attraction sexuelle, de même que les mets les plus exquis sont insipides si l'on y néglige le sel et les épices. Par quelle étrange idée les femmes sont-elles bannies des fêtes et des réunions de l'Extrême-Orient ?

Le crépuscule orangé laquait d'un or délicat les dernières pourpres du couchant quand, devant la haute porte aux vantaux vermillon largement ouverts sur une perspective de portiques, je descendis de ma charrette à mule, tout raide d'avoir subi tant de cahots et d'être resté accroupi sur le mince matelas de ce véhicule sans ressorts, maudissant la loi qui refuse à quiconque, sinon prince du sang ou ministre d'Empire, l'usage dans Péking des confortables palanquins à porteurs.

Un grave *tchraé-koann* en robe de soie et bonnet à globule m'attendait, courbé, sur le seuil, et me précéda, traversant les trois cours du palais

dont les échos retentirent de mon nom proclamé noblement.

Dans la troisième cour, les troncs noueux des cèdres centenaires se dessinaient en noir sur les lumières illuminant un pavillon latéral. Devant la porte, le vieillard m'accueillit d'un aimable sourire, debout au milieu des quelques hôtes arrivés déjà.

A la vue de ce raffiné, le premier après l'Empereur dans un État de cinq cents millions d'âmes, s'inclinant ainsi pour recevoir un jeune barbare, plein de bonne volonté certes, mais qui devait lui paraître bien ignorant et rude, s'évoquèrent dans mon esprit des images péniblement opposées, souvenirs de la condescendance dédaigneuse marquée à leurs invités par certaines petites gens, gonflés par le désir de marquer leurs infimes avantages de fortune ou de position, ne connaissant d'autres relations humaines que l'insolence ou l'obséquiosité.

Le dernier invité arriva enfin, et notre hôte nous guida vers nos places. Tous debout, nous attendions qu'il s'assît lui-même avant de nous installer sur les coussins cramoisis de nos chaises sculptées de nuages, souhaits muets de plaisirs célestes. Il annonça :

— Pour nous encourager à mieux vider nos coupes, j'ai demandé à quelques *siang-kong* de venir égayer le repas. Chacun de nous aura, bien entendu, son ami préféré.

Comme je m'émerveillais à part moi que ce Chef d'État pût savoir quels étaient les petits chanteurs favoris de ses amis, je rencontrai son regard rieur. Un soupçon me traversa aussitôt l'esprit. Voulait-il donner en spectacle à ses hôtes les maladresses d'un étranger livré aux perfides avances d'un de ces petits êtres rusés, sans scrupules et sans retenue, que sont ces jeunes acteurs-actrices, les *siang-kong*, « seigneurs-qui-aident » ?

Déjà entraient un par un de jeunes éphèbes en robes de soie de couleurs vives, aux longues nattes luisantes et bien tressées, à la frange élégante sur le tour de tête fraîchement rasé, mais au visage fardé, aux yeux animés d'une connaissance lascive.

Suivis de leurs guitaristes, ils venaient prendre place avec une fausse modestie sur un tabouret derrière celui qui courtisait leurs faveurs, échangeant, avec les salutations familières, de tendres sourires et de longs serrements de mains.

Une voix fraîche et harmonieuse, près de moi, me tira de mes réflexions :

— Le Grand Homme, ces temps derniers, a-t-il été heureux en toutes choses ?

Bijou-de-ceinture était là, mince, élégant, gracieux dans sa longue, trop longue robe brochée, d'un mauve de glacier au soleil couchant. Il s'inclinait, souriant de toutes ses dents pareilles à des grains de riz, et me prenant les mains pour les serrer, gauchement, à l'européenne.

La voix de notre hôte arrêta mes exclamations de surprise :

— Vous aviez piqué ma curiosité en me parlant de lui. Je l'ai fait rechercher, et maintenant, grâce à vous, nous sommes de bons amis... Ce que vous m'aviez dit était au-dessous de la vérité... Mais je n'ai pas oublié votre part dans l'action favorable du destin, et je savais le plaisir que vous auriez tous deux à vous revoir.

Cette petite scène avait attiré l'attention de tous les convives. Je me trouvai fort gêné des compliments qui pleuvaient et des regards complices que l'on nous jetait, pendant que le ministre racontait notre voyage et la mésaventure du prince Li. Mon voisin, enfin, se pencha vers moi et me dit avec envie :

— Je vous félicite de votre chance exception-

nelle. Vous vous êtes acquis d'un coup l'amitié de notre hôte, en lui procurant à la fois le plaisir délicat de connaître votre ami, et la satisfaction profonde de l'enlever au prince Li, son adversaire en toute occasion. Ce dernier est loin, mais on lui rapporte tout ce qui se passe. Il sera certainement malade de colère en se sachant ainsi berné.

Dès que les convives eurent cessé de commenter l'événement, j'interrogeai Bijou-de-ceinture. Il me raconta comment, descendant de notre jonque, leur troupe s'était mêlée au flot des curieux et avait pu, sans être remarquée, s'éloigner du canal et traverser la ville.

Ils avaient marché jusqu'à la nuit, puis avaient demandé l'hospitalité dans une ferme éloignée de la route. Les jours suivants, sûrs de ne pas être suivis, ils avaient gagné par petites étapes la ville de Tiènn-tsinn. Là, ils avaient loué une maison sur les concessions étrangères, se soustrayant ainsi à la police chinoise et aux entreprises de leur ennemi.

Pendant un mois, ils avaient travaillé sans se montrer. Puis ils s'étaient risqués à donner quelques représentations. Le *che-fou* Tchang, enfin, allant à Péking pour préparer leur retour, avait

été vu par les gens du ministre. Ceux-ci l'avaient accompagné jusqu'à Tiènn-tsinn pour y prendre Bijou-de-ceinture, que Tchang était trop content de mettre ainsi à l'abri de toute surprise.

Et l'enfant, me serrant les mains dans ses doigts longs et souples, m'exprimait sa reconnaissance :

— C'est à vous que je dois la protection de l'homme le plus puissant de l'Empire. Je n'ai plus rien à craindre du prince. Ma fortune et ma réputation sont faites. Tous les dangers et les difficultés de mes débuts sont écartés grâce à vous.

Il voulait s'agenouiller pour la grande prosternation, le *Kro-treou*, et je le retenais, quand un tumulte joyeux éclata :

— Le Grand Homme de l'Océan est à l'amende d'une coupe de liqueur ; et son ami, à l'amende d'une chanson ! Ils sont les derniers à se dire des paroles tendres de salutation.

Il fallut bien se soumettre. Je vidai d'un trait la minuscule coupe de porcelaine impalpable et j'en montrai le fond, en disant, selon la coutume :

— *Kann péi !* Mon verre est sec !

Près de moi, l'enfant se dressait, demandant :

— Quelle mélodie les seigneurs désirent-ils entendre ?

— C'est à notre hôte, au Chef du Vin, de décider. Qu'il se prononce ! s'écrièrent plusieurs voix.

— Eh bien, dit alors le ministre, choisissons quelque mélodie douce et gaie... le premier chant de la bergère dans le *Siao fang niou*... « A la troisième lune, les fleurs de pêcher s'épanouissent... »

Les ondes pures de la voix cristalline s'élevèrent alors harmonieuses et rythmiques... Les oiseaux les plus mélodieux n'atteignent pas à la pénétrante douceur et à la hauteur suraiguë de ces notes que l'Occident n'a jamais entendues. Et cependant la diction demeurait claire et parfaite : quels progrès en si peu de temps !...

Des exclamations de surprise éclatent parmi les convives. Sur le visage de notre hôte, passent les reflets imprécis de sentiments complexes : enthousiasme artistique, joie d'un connaisseur devant une pièce unique, et aussi... ce regard vers l'enfant... n'est-ce pas de l'amour ?

Mon âme sensitive, vibrant à la musique qui unifie un instant les émotions des assistants, perçoit obscurément la vie sentimentale de ceux qui m'entourent. La violence et l'étrangeté de leurs passions m'emportent : je me sens loin, loin de tout ce que j'ai connu, — sur le seuil d'un

monde où les sensations plaisantes ne sont plus un crime, mais la seule raison de vivre, le seul but de l'Intelligence et de la Raison...

Les rires ont repris. Les amendes pleuvent. Les bourdonnements creux des guitares scandent les accents pénétrants des sopranos aigus. La saveur douce et les chaudes vapeurs du « vin-de-rose » piquent les yeux et le nez. Les mets au goût délicat, mais puissant, engourdissent agréablement le corps : crevettes vivantes dans l'eau-de-vie, pattes d'ours, tendons de cerf, ont succédé au potage fondant de nids d'hirondelles et aux ailerons de requin. Poissons et volatiles ont reçu des préparations minutieuses. Le goût, constamment flatté par des plats toujours différents, se réjouit sans chercher davantage à reconnaître les mets qui défilent, coupés en petits morceaux, dans des bols de porcelaine rare.

Un invité récite un poème, dont chaque mot me semble éclatant de signification. Et mes yeux étonnés regardent, sans être choqués, un de mes voisins qui tient « celui-qui-connaît-son-cœur » enlacé et qui, les yeux clos de volupté, lui donne à boire comme une hirondelle à son petit, en lui versant lentement la liqueur de lèvres en lèvres.

Un convive alors se leva. Je connaissais bien sa figure austère et comme illuminée de vie intérieure. Il était l'un des plus influents parmi les Cèdres de la Forêt-des-pinceaux, le *Rann-linn* où, seules, les sommités littéraires sont admises ; il venait d'être nommé Grand Maréchal des armées de l'Océan Septentrional, afin d'infuser un renouveau de force intellectuelle parmi des officiers au cerveau atrophié par la discipline et la vie physique.

Levant la main, il obtint un moment d'attention et dit :

— O Chef du Vin ! La grâce et la beauté de nos amis emplissent notre cœur d'une joie rare. La musique de leurs voix et leurs chants aviens nous transportent l'âme au delà de la Porte Méridionale du Ciel, jusqu'au Paradis des Trente-trois, dans le *Tao-li-tiènn* où nous partageons la félicité de Lao dze et de ses Immortels. Le moment n'est-il pas venu de nous réjouir l'esprit par quelque *ling* aux détours imprévus ? Ferons-nous des quatrains dont le sens, dans chaque vers, devra évoquer le nom de nos amis ? Tenterons-nous de renouveler les exploits de Tou Fou et d'immortaliser en un poème parfait le nom et la personnalité de chacun des convives ?

La question était grave sans doute, car il y eut

un silence anxieux. Peu d'assistants se sentaient le génie de Tou Fou. Le vieillard réfléchit un moment. Puis, se tournant vers moi avec un sourire, il demanda :

— Dans votre précieux pays, n'avez-vous pas, pour vos festins, quelque *ling* ingénieux et nouveau que vous consentiriez à nous enseigner ?

Pouvais-je décemment avouer le morne et solennel ennui de nos dîners bourgeois ; nos pâles conversations réduites au dernier scandale ou à la dernière pièce, une fois épuisées les médisances privées ; puis, après le repas, le maigre feu de paille des historiettes décolletées, toujours les mêmes, tout récemment passées du fumoir au salon ?

Une idylle de Théocrite chanta soudain en ma mémoire... *Aïtès* « le tendre ami » : ... *Nisaioi Megarees, aristenontes eretmois...*

O Mégariens, descendants de Nisus, les meilleurs par les rames,
Puissiez-vous être heureux, vous qui par dessus tous,
Avez honoré votre hôte athénien, Dioclès aimant les enfants !
Vous qui toujours, autour de son tombeau, dans le premier printemps,

Assemblez les jeunes gens et les faites lutter pour la palme du baiser.
Et celui qui applique les lèvres les plus douces sur des lèvres,
S'en retourne, chargé de couronnes, vers sa mère.
Heureux celui qui juge les baisers de ces enfants !
Sans nul doute, il invoque Ganymède aux yeux bleus,
Afin d'avoir une bouche pareille à la pierre de Lydie,
Par laquelle les changeurs peuvent savoir si l'or n'est pas mauvais... »

Et j'expliquai :

— Un des poètes antiques de notre civilisation avait rendu célèbre un divertissement qui s'est renouvelé chaque année pendant plusieurs siècles, près de sa tombe. Tous les éphèbes présents choisissaient un juge ; et celui-ci devait décider lequel, parmi les éphèbes, donnait les baisers les plus doux.

Il y eut une explosion d'enthousiasme.

D'une phrase j'avais fait remonter de cent coudées les Européens dans l'estime des assistants.

Un court débat groupa bientôt toutes les voix des *siang-kong :* notre hôte, le Chef du Vin, fut

naturellement choisi pour juge, et le grave examen commença.

Mais, dès le troisième enfant, le vieillard s'arrêta et proclama d'un ton sérieux :

— Me voici très embarrassé. Ces trois premiers candidats ont des talents aussi grands l'un que l'autre. Ce serait leur faire une grave injustice que de décider ainsi à la légère, après un seul examen superficiel. Je prierai donc mes hôtes, l'un après l'autre, de goûter à leur tour à la saveur des baisers que je dois recevoir. Nous pourrons alors discuter en connaissance de cause les mérites divers de ceux « qui-connaissent-notre-cœur », et cela, en nous appuyant sur les textes anciens, les poèmes, ou les pièces de théâtre capables d'éclairer ce difficile sujet.

Délicatement, il étendait à tous ses invités le divertissement que les Grecs concevaient pour un seul juge ; au plaisir physique, il ajoutait l'éclat et l'attrait d'une joute intellectuelle.

Ce fut, en effet, une joute étincelante, dont le sujet imprévu désarçonna vite la plupart des convives. Ceux-ci, d'ailleurs, se taisaient pour mieux suivre le débat entre le Cèdre de la Forêt-des-pinceaux et notre hôte. Jamais, s'écriait-on autour de moi, les deux érudits n'avaient brillé

d'une verve aussi joyeuse, poétique et originale. Que n'aurais-je donné pour noter chaque citation, chaque remarque !

Le repas était presque terminé, l'on apportait le cinquantième service, quand la conscience des juges se déclara suffisamment éclairée pour voter sur le gagnant du concours. Les convives se levèrent et chuchotèrent gravement deux par deux, se séparant et reprenant leur colloque avec d'autres juges. Le Cèdre de la Forêt-des-pinceaux allait de l'un à l'autre, recueillant les suffrages. Il s'approcha de moi, comme pour demander mon avis ; mais il me dit tout bas :

— Nous votons tous, naturellement, pour l'ami de notre hôte, votre préféré, Bijou-de-ceinture. Ses camarades ainsi, comprenant notre idée, ne seront pas jaloux ; et je suis sûr que le ministre sera content.

Nous étions tous assis de nouveau. L'on déposait sur la table les coupes traditionnelles de riz blanc, dernier plat, discrète façon de dire aux invités : mon repas était si modeste que vous devez avoir faim encore ; rassasiez-vous avant de nous séparer. Le Cèdre, alors, se leva et s'adressant au ministre, dit d'une voix solennelle :

— O Juge suprême ! Vos humbles assistants, ayant exercé les facultés de leur esprit dans leur

désir d'atteindre à la vérité, ont été violemment frappés, comme vous, par l'égalité des talents soumis à leur jugement. Les lèvres des uns ont une douceur telle que les fleurs de pêcher paraîtraient rudes à côté d'elles. La chaleur brûlante de certains autres concurrents fait frissonner l'âme et bouleverse le foie. La saveur piquante d'autres bouches est sans prix. Comment décider entre des vertus diverses, mais également troublantes ? Un seul candidat nous paraît réunir tous les dons et, par là, plane au-dessus de ses compagnons comme vous planez vous-même au-dessus de nous. C'est Bijou-de-ceinture. Et c'est lui que notre vote unanime vous soumet comme gagnant de ce concours à la manière de l'Europe.

Notre hôte s'inclina :

— Malgré des années nombreuses d'études incessantes, je suis, hélas ! convaincu de mon inexpérience en ce qui concerne la saveur des baisers, car il me semble toujours que les lèvres de mon plus récent amour ont le goût le plus grisant. Ce soir, humble lettré que je suis, je demeure encore étourdi des doctes citations et des poèmes admirables que vous m'avez révélés sur ce sujet brûlant. Profondément reconnaissant de votre aide, je n'ose discuter votre jugement.

Bijou-de-ceinture est donc déclaré le plus beau lys parmi les plus beaux lys. Pour récompense, je veux lui demander une faveur et l'adopter pour « fils sec », *Kann erl-dze*.

Un tonnerre d'applaudissements éclata.

Ces parentés « sèches » sont une charmante coutume de l'Empire Fleuri. Que des amis soient assez sûrs l'un de l'autre, ils se déclarent alors « frères secs » et jouissent l'un chez l'autre des libertés d'un frère, étant traités pour tels par les autres membres de la famille.

Selon les différences d'âge et les degrés divers du sentiment, l'on choisit ainsi un oncle sec, une sœur sèche, un père sec, auprès desquels on est accueilli par le titre adoptif, ajoutant ainsi l'apparence de la parenté à la force des liens d'affection.

Bijou-de-ceinture, en entendant cette flatteuse décision, courut aussitôt s'agenouiller devant le maître de maison, en répétant :

— Comment oserais-je accepter une telle faveur ? Je suis indigne de tant de bonté.

Mais comme le ministre, souriant, restait toujours assis, tendant les mains ouvertes, l'enfant comprit qu'il ne pouvait refuser plus longtemps.

Il frappa donc trois fois les tapis avec son front, se redressant et se prosternant encore pour accomplir les « trois fois trois » prosternations rituelles. Puis, demeurant agenouillé, il plaça ses mains dans les mains tendues et prononça la formule consacrée :

— Vous êtes l'égal de mon père, et j'agirai toujours envers vous comme un fils.

Et le ministre conclut l'adoption « sèche » par les mots simples :

— O mon fils !

Et le relevant, il retira de son poignet un bracelet d'or ciselé, chef-d'œuvre antique, et le passa au bras de l'enfant. La solennité, accomplie en présence de témoins, valait l'acte écrit le plus formel.

VIII

Les convives, réunis et debout, félicitaient chaleureusement l'enfant. Je surpris, chez les autres *siang-kong* qui s'empressaient aussi, des regards si chargés d'envie que je me sentis tout glacé.

Mais le vieux ministre s'était approché de moi et, me prenant par la main, m'entraînait vers le large *Krang*, enclos de trois côtés par une dentelle de bois sculpté où des rinceaux gracieux se tordaient et fleurissaient dans une fantaisie désordonnée de formes et de couleurs.

Il me fit étendre en face de lui, de l'autre côté du plateau sur lequel brillait la petite lampe voilée et les « cent trésors du fumeur ». Bijou-de-ceinture, délivré bientôt, était venu nous rejoindre et, blotti contre lui, trempait la

longue aiguille dans un opium à l'exquise senteur que je reconnus vite pour un des plus purs produits du haut Yun-nann.

Tout en surveillant le travail de l'enfant, qui faisait gonfler la goutte à la chaleur de la lampe, le vieillard me dit :

— Il n'est vraiment pas, sur la Terre, de bonheur plus grand que d'aimer. Nous venons au monde, et notre première joie est de sentir la tiède douceur du sein maternel. Nous y trouvons un engloutissement voluptueux, une sécurité profonde qui dissipe toutes nos angoisses et apaise nos plus amers sanglots... Et c'est peut-être le souvenir inconscient de ce premier bonheur absolu qui nous porte pendant longtemps vers les amours féminines...

L'enfant lui présentait le lourd tuyau d'ivoire sculpté. Il aspira d'un long trait, sans arrêt, la pâle fumée bleue qu'il laissa, enfin, s'échapper lentement de sa poitrine, pendant que je murmurais :

— Le philosophe Mi-dze, il y a vingt-cinq siècles, a vu juste. C'est l'amour qui régit chacune de nos actions. La Beauté, la Grâce, la Tendresse nous attirent sans cesse... Mais Yang-ti, qui professa vers le même temps que la Haine et le Désir de nuire sont nos véritables motifs

d'action, n'avait-il pas raison, lui aussi ? Et si Yang-ti a raison, Mi-dze n'a-t-il pas tort ?

— Nous discutons souvent ce problème, répondit-il. A mon avis, Mi-dze et Yang-ti ont bâti chacun leur système sur des observations justes, mais incomplètes. Ils n'ont pas été, par conséquent, jusqu'au fond de la question. Le chat égoïste et sec aime à torturer la souris qu'il va tuer. Le chien tendre et dévoué préfère les coups de son maître à son indifférence. Ainsi les poètes, les artistes sont bouleversés d'émotion par la Beauté, par la Bonté. Les méchants jouissent uniquement de mettre mal à l'aise tous ceux qui les approchent, de les faire souffrir et de les contrarier sans cesse. Que cherchent-ils, en réalité, les uns et les autres, sinon à satisfaire leurs désirs inconscients ? Les uns aiment les sourires, les douceurs, les tendres paroles. Les autres aiment les larmes, la colère, le mécontentement et n'entendent rien à la Beauté, à l'Esprit, à la Délicatesse du Sentiment. Mais, tous, ils aiment la satisfaction qu'ils éprouvent à réaliser leurs impulsions aveugles. Notre satisfaction sentimentale seule doit être considérée : peu en importent l'objet et le moyen. A chacun de nous de rechercher les êtres et les choses grâce auxquels nous at-

teindrons à cette satisfaction. A chacun de nous, surtout, de reconnaître, d'écarter ou de fuir tout ce qui entravera la réalisation quotidienne de notre joie.

— Cela ne risque-t-il pas de nous entraîner à notre perte, ô seigneur ? objectai-je.

— Il convient de nous guider en tout sur la Raison et de ne pas encourir un grand malheur pour avoir éprouvé une petite joie. Mais le destin nous fait ce que nous sommes et dicte les circonstances de notre vie. Pouvons-nous savoir, d'ailleurs, ce qu'est notre perte ? Et celle-ci n'est-elle pas causée aussi souvent par les actions les plus héroïques que par les plus grands crimes ? La mort est la même pour tous, et l'assassin exécuté est anéanti comme le soldat qui défend son pays. Et après la mort, qu'y a-t-il ? Nul ne le sait.

Il huma lentement une seconde pipe. Puis, caressant de ses longues mains amaigries la joue nacrée de l'enfant, il reprit :

— Pour moi, j'aime la douceur et l'éclat des pétales de rose ; et quelle rose peut être comparée à cette joue ? J'aime la vivacité profonde des regards brillant de l'orient des perles, quand ces regards sont l'expression d'un esprit élevé, d'une âme de clair de lune, de sentiments

de fleurs. J'aime la chaleur souple du corps humain, plus douce que celle des chats et des oiseaux. J'aime la pureté de jade des voix enfantines. J'aime l'innocence rusée de la jeunesse, la candide violence de ses désirs, son absence de préjugés, son élan vers les idées et les choses nouvelles. Et qui me donnera cela mieux que ces charmants enfants ?

— Mais bien des femmes sont ainsi, seigneur.

Il hocha la tête :

— Quand vous aurez atteint, vous aussi, une maturité sénescente, vous aurez connu toutes les variétés de femmes ; leurs mêmes ruses qui égarent seulement ceux dont les yeux sont clos à la Raison ; leurs caprices absurdes et entêtés, éclats de leur instabilité physique ; leur mauvaise foi ; leurs tromperies constantes, grandes ou petites ; leur esclavage fanatique au sentiment du jour et à la mode ; leur égarement d'être sans enfants, leur frénésie pour ceux qu'elles ont...

— Mais, Grand Homme, interrompis-je, il est pourtant des Compagnes à la belle âme élevée, noble, immuable, des Premières Épouses parfaites, celles en qui nous retrouverons la sûre douceur du sein maternel, la fidèle indulgence de l'ami, avec la grisante passion de l'amante.

— Hélas ! soupira-t-il. Elles sont bien rares, ces Précieuses entre toutes les Précieuses. Et si, par grand bonheur, elles nous sont données, leurs hautes qualités même les écartent de nous en les maintenant dans leur noble fonction de Maîtresses du Foyer, de Gardiennes des traditions de notre race. Nous, de notre côté, nous poursuivons en dehors d'elles notre vie intellectuelle : elles ne partagent pas notre incessant développement cérébral. Nous ne pouvons les abaisser au rôle d'amuseuses de nos soupers. Comment la femme, hélas, dans ces conditions, pourrait-elle être pour l'homme un compagnon réel d'études et de plaisirs ?

— Mais l'amour, Grand Homme ?

— L'amour est bestial et vil qui vise uniquement à l'acte et ne naît pas d'une attirance mutuelle, d'une divination incessante de ce que les paroles ne disent pas. Or, en quels êtres trouverions-nous plus de compréhension intellectuelle et morale et plus de séduction qu'en ces enfants? Ils donnent tout le jour à leur mémoire les aliments les plus rares et sont comme pétris des plus nobles pensées, des poèmes les plus délicats et des traits d'esprit les plus fins. Ils rêvent seulement de briller à nos yeux, de captiver notre admiration. Déjà Bijou-de-ceinture, par sa con-

versation, me donne une joie égale à celle que j'éprouve en écoutant son chant pur, en regardant sa fraîcheur...

— Mais, Grand Homme, des fillettes ne donneraient-elles pas des sentiments aussi forts ?

— Les fillettes sont femmes. Elles cèdent au sentiment qui passe ; jamais à l'immuable Raison. Et d'ailleurs, étant femmes, elles songent d'abord à leur progéniture éventuelle et rêvent toutes d'être emmenées dans un *Koé-Ko*. Tandis que ces enfants, eux, ne cherchent pas à se faire épouser. Et ne pouvant nous donner d'héritiers, ils n'excitent pas la jalousie de nos Premières Épouses... Et puis, croyez-en ma vieille expérience...

Ici, il se pencha vers moi d'un air sérieux :

— ... L'amour de la femme est en tous points pareil à des pêches empourprées par le soleil. Leur douceur, leur éclat, leur velouté nous tentent et nous enivrent de désirs. Mais, sous la dent, elles perdent aussitôt leur fermeté, et fondent. Bientôt, dans la bouche, il ne reste plus qu'une eau tiède et douceâtre.

— Et l'amour des hommes ? questionnai-je.

— Ah ! l'amour des hommes ! s'écria-t-il presque lyrique, je le comparerai à la pomme dont l'aspect est sans finesse, sans velouté, sans

mystère. Mais sa fraîcheur croquante et un peu sèche irrite le goût alors même qu'elle le satisfait. Elle ne fond pas, amollie, mais est de plus en plus ferme jusqu'au moment où elle n'est plus.

IX

Le lendemain, je fus éveillé par des coups pressants frappés à la porte de ma chambre. Sur un grognement d'autorisation, mon *tchraé-koann* entra. Malgré la confusion dont le sommeil mal dissipé engluait mes idées, je remarquai son air digne et offusqué, pendant qu'il me disait, debout sur le seuil :

— Le *che-fou* Tchang insiste pour parler au Grand Homme. Il prétend avoir des nouvelles graves à lui communiquer... Mais il me semble plutôt fou. Le Grand Homme devrait être sur ses gardes et « rapetisser son cœur ».

Le respectable majordome n'avait jamais approuvé mes relations de voyage avec les petits chanteurs et leur maître. Son attitude sur la jonque m'avait parfois agacé. Je fus donc fortement tenté de saisir l'occasion et de rappeler

moqueusement sa désapprobation passée. Mais à railler mal à propos un Oriental, on le fait se clore hermétiquement, et l'on perd à jamais sa confiance. Je me composai donc un visage sérieux et répondis :

— S'il en est ainsi, fais-le monter. Mais reste derrière lui et saisis-le au premier appel.

Intérieurement, je poursuivis :

— Ta curiosité, ainsi, sera satisfaite. Tu ne soupçonneras pas de relations mystérieuses entre cet individu et ton maître. Ta mission de confiance te gonflera d'importance à tes propres yeux, et te donnera une « face » nouvelle auprès de la maisonnée... Et tu redoubleras d'efforts pour me servir.

Tchang était déjà devant moi, la figure hagarde et ensanglantée ; la mine fort inquiétante en effet. Il se jeta à genoux, se prosternant et criant :

— Sauvez-nous, ô Grand Homme, sauvez-nous !

Toujours agenouillé, malgré mes paroles d'accueil, il continua, sanglotant :

— Bijou-de-ceinture... Bijou-de-ceinture...

— Eh bien ?

— Disparu, enlevé !

— Enlevé ? Où ? Comment cela ? Je l'ai quitté il y a quelques heures à peine.

Dans le trouble de ses idées, il pouvait à peine me répondre. Je le fis asseoir et lui donnai un peu de cognac. Il se ranima et m'expliqua enfin ce qui s'était passé.

Quand, bien avant dans la nuit, la fête chez le ministre s'était achevée, Tchang avait soigneusement enfermé Bijou-de-ceinture dans l'étroite caisse de sa voiture à mule. Lui-même, toujours armé de son gros revolver, s'était assis sur le brancard, selon la coutume, pendant que le *ma-fou* trottait de l'autre côté.

Le trajet, d'ailleurs, n'était pas long jusqu'à la maison donnée récemment par leur nouveau protecteur. L'on était enfin dans un quartier retiré, où des malfaiteurs auraient vainement attendu un passant à détrousser ; si bien qu'il n'y avait aucun poste de police.

En cette heure de la nuit, à Péking, le silence profond est brodé seulement par les coups de gong des veilleurs qui servent à la fois pour écarter les voleurs ainsi avertis, et pour prouver aux maîtres que les gardiens ne sont pas endormis. D'heure en heure, des palpitations de bronze tombent du haut de la Tour de la Cloche

et s'épandent en ondoyant au-dessus des maisons sans étage. Et toutes les deux heures, les veilles sont ponctuées par les profonds grondements du Tambour Géant sur sa tour carrée. Et l'air transparent, tout pénétré de lumière astrale, est si pur, si léger, que l'on perçoit souvent, par delà l'épaisse muraille crénelée de la Ville Intérieure, les cris, les appels, les rires, ou les éclats des rixes dans les tripots des faubourgs.

Dans cette paix nocturne, au rythme des sabots de la mule, au grondement sourd des roues, le somnolent *che-fou* et son trésor étaient presque arrivés à leur destination quand, au détour du *rou-trong*, la ruelle étroite où ils habitaient, une troupe d'hommes s'était jetée sur eux.

Malgré la surprise, Tchang avait pu tirer son revolver, tuer un agresseur et en blesser un autre. Mais un coup de bâton solidement appliqué l'avait étendu sans connaissance dans la poussière du chemin.

Quand il revint à lui, l'aube grise et mauve éclairait déjà les murs éraillés bordant la ruelle. De la voiture, du *ma-fou*, du cadavre et des autres agresseurs, il n'y avait pas de traces. Il se demanda s'il n'avait pas rêvé. Mais à son pre-

mier mouvement, les douleurs de son crâne et le sang caillé lui rappelèrent l'affreuse vérité : on avait enlevé Bijou-de-ceinture.

Il courut à leur maison toute proche. L'enfant n'était pas rentré, la voiture non plus.

Tchang eut la force de courir encore jusqu'au palais du ministre. Celui-ci allait précisément se rendre à l'audience de l'aurore. De son palanquin, il avait écouté le récit. Puis, ayant appelé un de ses secrétaires, il lui avait donné de brèves instructions. Le *che-fou*, congédié, mais non rassuré, était alors revenu me voir.

Je lui demandai aussitôt s'il avait reconnu ses agresseurs.

— Aucun. Je n'ai aucun indice... J'ai pensé immédiatement au prince Li. Mais il a quitté la capitale depuis plus de dix jours.

— Quelque autre personnage a-t-il marqué un intérêt spécial à Bijou-de-ceinture ?

— Non. Qui aurait eu l'audace de s'affronter au tout-puissant ministre Yuann ?

En effet, seul le prince Li aurait osé. Mais il était loin... L'Empereur, peut-être ?... Il ne songeait guère à cela... Le problème semblait insoluble. Pour calmer le *che-fou*, je lui dis cependant :

— Rassurez-vous. L'enfant sera bientôt retrouvé. La volonté du Grand Homme Yuann est la loi de l'Empire.

Mais Tchang hochait la tête :

— Celui qui osa lui enlever Bijou-de-ceinture doit être bien assuré de l'impunité, même s'il est découvert... Et moi, qui sait si je ne vais pas être poursuivi pour meurtre ?

— Je n'en crois rien, objectai-je. Vos assaillants, pour cela, devraient se faire connaître. Ils préféreront certainement demeurer ignorés. Néanmoins, à votre place, tout homme désireux de ne pas être assassiné ferait un petit voyage.

— Partir ? Abandonner Bijou-de-ceinture ? murmura-t-il plaintivement.

— Jugez-vous posséder une puissance plus grande que celle du ministre ? D'ailleurs, si vous avez besoin d'aide, ne savez-vous pas que vous pouvez vous adresser à moi ?

Il n'attendait que cette promesse, sans doute, car il parut rassuré et répondit :

— Je vous remercie profondément d'étendre ainsi sur moi votre céleste bienveillance. Vous avez raison : je vais prendre ce matin même le train pour Tiènn-tsinn. Si vous avez des nouvelles, je vous supplie de me les faire connaître.

Je donnerai mon adresse au chef de la police étrangère à Tiènn-tsinn.

S'étant prosterné, il sortit en hâte.

Le *tchraé-koann* se gonflait d'importance d'être ainsi confident d'un drame où les premiers de la Cour étaient mêlés. Il ne put se retenir de me donner quelques conseils :

— Ce Tchang, me dit-il, n'est pas un méchant homme ; mais sa réputation est détestable. Le Grand Homme, pendant notre voyage, ne m'a rien demandé. Je n'ai donc rien dit. Aujourd'hui, j'ose parler : il n'est pas un *tcheng tsing jenn*, un homme correct et convenable.

— Que fait-il donc de si mal ?

— Le Seigneur n'y a peut-être pas songé ? Les petits esclaves que Tchang achète ne sont pas tous également doués pour la musique, le chant, la déclamation et la danse. Le Grand Homme sait-il ce que deviennent les enfants qui ne réussissent pas au théâtre ?

— Je ne sais... On les revend, je pense.

— La plupart des directeurs de compagnie font ainsi. Tchang agit autrement. Il a ouvert des restaurants à bas prix où ces enfants font, en apparence, les *siang-kong* pour les personnes sans fortune.

— Cela n'a rien de très blâmable, il me semble.

— C'est que, répliqua-t-il en se penchant confidentiellement vers moi, ces restaurants ne sont pas en réalité des *fann koann*. Ils possèdent tous une petite porte, au fond, par où l'on pénètre dans une maison intérieure. Et c'est là que les clients excités par le vin entraînent les petits garçons qui, un instant avant, les exhortaient à boire. Et malgré les prix modérés, ces maisons lui rapportent, dit-on, plus encore que son théâtre. Il n'est guère respectable de tenir un commerce de ce genre, n'est-il pas vrai ?

— Tu as raison. C'est un homme affolé par le désir des richesses, et fort éloigné de l'idéal d'un lettré. Cependant, il ne s'agit pas de lui. Nous devons tout notre appui au Grand Homme Yuann. En conséquence, sois prudent : ne parle pas, et ouvre tes oreilles. Un quadrige ne ramènerait pas les paroles qui ont franchi la barrière de nos dents.

X

L'évidente sympathie que m'avait témoignée le Premier de l'Empire devait immanquablement faire écrouler sur ma tête les obséquiosités visqueuses et intéressées des courtisans du succès, des « souffleurs-dans-le-vent » qui s'élancent sans cesse vers tout ce qu'a touché l'insaisissable faveur du Destin, dans le vain espoir de se trouver enfin sous le feu du rayon divin, et de profiter ainsi de ses reflets qui donnent la Fortune.

La matinée s'écoulait à peine quand on m'apporta la grande enveloppe rouge d'une invitation couverte d'idéogrammes dont la taille et la position étaient savamment graduées. L'on y lisait, en haut, à droite, et en toutes petites lettres, afin de marquer l'humilité du signataire, les mots : « *envoyé respectueusement* ».

Puis, à la ligne et en caractères géants, ce qui est doublement respectueux : « Au Grand Homme ». En bas et à gauche, en signes de taille moyenne : « ... *pour qu'il daigne ouvrir.* »

La lettre elle-même, écrite sur papier d'un écarlate favorable, portait la formule habituelle :

« *Celui qui, respectueusement, envoie ceci, attend avec humilité que...*

« *L'Eclatante Lumière descende jusqu'à ses côtés. Il a préparé coupes et gâteaux pour l'Heure des Poules* et... (ceci au bas de la ligne suivante, en tout petits caractères bien humbles)... *demeure incliné, tête basse.* »

L'heure des Poules commençant à cinq heures pour finir à sept, la soirée sans doute se terminerait au théâtre. Les invitations, en effet, sont faites généralement pour l'heure des Chiens, de sept à neuf heures du soir.

La grande carte de visite, aussi sur papier rouge, accompagnant l'invitation, était celle d'un convive de la veille, un nommé Wang.

L'on reconnaît, dit-on, assez facilement le caractère des gens à l'aspect de leurs cartes de visite. Wang, d'après ce criterium, était ambitieux, puisque le format de sa carte était exagéré ; vaniteux, puisque les signes de son nom

étaient de grande taille ; sans brutalité, mais sans énergie, car le tracé en était maigre.

En réalité, Wang était un de ces personnages de qui l'on ne saurait dire s'ils excitent davantage le rire ou la nausée. Il avait acquis son grade de *tao-traé*, non par son mérite intellectuel, mais par un usage habile de sa fortune et de l'influence familiale. Autour de lui, l'on s'intéressait vivement au marchandage sournois qu'il poursuivait en vue d'obtenir au plus juste prix un poste de gouverneur de région correspondant à son grade.

La nature capricieuse ne lui avait pas donné la beauté avec la fortune. Maigre et dégingandé, l'on disait de lui que son principe chaud était trop actif, car son visage terreux était en toutes saisons agrémenté d'une moisson de boutons rouges. Son nez long et charnu en était couvert au point de luire comme un phare. Ses amis, à cause de ce trait, le désignaient volontiers par le surnom de « L'Ane-amoureux ».

Le fait d'avoir acheté son grade ne diminuait en rien ses prétentions littéraires. Sa conversation était constamment gemmée de citations classiques, dont l'emploi souvent infortuné secouait les auditeurs d'une hilarité irrésistible. Lui, alors, s'étonnait de son propre esprit. Ses

yeux, cerclés d'écarlate par une blépharite d'ancienne date, s'arrondissaient. Ses lèvres, déjà trop courtes, découvraient ses gencives pâlies au-dessus de ses longues dents jaunes. Il avait, dans ces moments-là, l'impressionnant aspect des têtes de décapités qui, en temps de crise, se balancent en grappes, suspendues par leurs nattes, aux portes massives des villes et des villages.

Quand mon hôte m'accueillit sur le seuil de la Salle d'Honneur, le soleil déclinant dardait encore ses chauds rayons. La lumière dorée ne laissait rien ignorer de la pauvreté usagée d'un mobilier banal. Chaises lourdes et raides, laquées de vermillon à lignes noires. Tables rectangulaires, également de laque vermillon. Aux murs, sur des panneaux de papier blanc déroulé, quelques préceptes classiques, tracés à larges coups de pinceau par des personnages connus.

L'on se serait cru dans la demeure la plus modeste de la ville. Mais il convient de paraître pauvre. La richesse, en tous pays, a le plus grand intérêt à se dissimuler sous les dehors de la misère, afin d'échapper aux exigences excessives.

Mon hôte, cependant, multipliait ses courbettes disgracieuses. S'étant assuré que tous ses

invités se connaissaient entre eux, il nous fit asseoir aussitôt autour de la table. Nous étions peu nombreux, huit seulement.

Notre hôte, afin de garder des apparences modestes, n'avait appelé qu'un seul *siang-kong*. Et comme, en pareil cas, l'on recherche la gaieté plus que l'amour, c'est toujours un *tchreou* que l'on invite, et non des *roa-tann* ou des *tcheng-tann* aux rôles de jeunes premières.

Je reconnus Trésor-précieux, le petit dégingandé qui jouait avec tant de fantaisie pendant notre voyage en jonque. Les nouveautés sont toujours recherchées. Selon la coutume, il était le directeur du festin et s'était assis à la place d'honneur, devant le bol contenant le jambon coupé en menus morceaux.

Après les préalables échanges de politesse, l'on goûtait aux premiers services. Mais, malgré les efforts de Wang, la conversation languissait. Notre hôte, alors, questionna Trésor-Précieux :

— Quel *ling* vas-tu nous proposer aujourd'hui pour animer notre boisson ?

Et le petit, déjà plein d'assurance, répondit :

— Le mieux, entre gens d'esprit, est le *ta-leï-traé*. Chacun à son tour propose un vers à son voisin, et celui-ci doit trouver aussitôt un autre vers dont le sens corresponde... Celui qui perdra

devra faire, naturellement, ce que lui ordonnera le vainqueur. Cependant nous réglerons les pénalités d'avance... Celui qui perdra le premier devra boire trois coupes...

— Et le deuxième ? crièrent les convives, maintenant pleins d'entrain.

— Le deuxième en boira cinq. Le troisième perdant devra... devra imiter un *siang-kong* offrant une coupe à son ami.

Tout le monde se mit à rire ; l'on demanda encore :

— Le quatrième, que fera-t-il ?

— Il imitera aussi un *siang-kong* et son ami, mais de manière différente... Aujourd'hui, pour rendre le jeu plus difficile, nous prendrons des vers uniquement parmi les poèmes de la dynastie Trang.

Comme je m'excusai de mon incompétence, l'on m'imposa aussitôt une assez forte pénalité : j'étais heureux de m'en tirer à bon compte. Puis le jeu commença d'après les règles établies. Les deux premiers perdants firent mille grimaces pour vider leurs nombreuses libations.

L'Ane-amoureux fut le troisième perdant. Se levant avec alacrité, il prit à deux mains une coupe. Tout son long corps vibrait de mille

efforts pour se rendre gracieux. Il faisait onduler sa taille et, minaudant, crispait sa bouche sans lèvres pour un sourire de séduction dont la hideur me bouleversa, mais qui eut le don de secouer de joie l'assemblée. Les rires redoublèrent quand, fier de son succès, il s'inclina devant son voisin et prononça d'une petite voix mielleuse :

— Que le seigneur de mon cœur me permette de lui présenter respectueusement cette liqueur, et qu'il daigne me donner de la « face » en l'acceptant.

Pendant ce temps, ses yeux cerclés d'écarlate roulaient des œillades amoureuses d'une atrocité exceptionnelle.

L'hilarité, enfin, se calma, et l'on reprit le jeu. Chacun était impatient de voir comment ferait le prochain perdant qui devait aussi singer les manières des *siang-kong*. Le sort désigna un bon gros garçon à la figure simple et joviale. Pourrait-il donner l'impression d'un enfant gracile et affiné ?

Sans émoi, il prit dans un vase un large chrysanthème couleur d'or et le planta dans ses cheveux. Puis, tenant à deux mains la coupe pleine, il courut à tout petits pas vers son gagnant et s'inclina, disant :

— O Seigneur, voici longtemps que votre

amoureuse ardeur me poursuit vainement de ses feux. Touché de votre constance, je veux aujourd'hui vous accorder une faveur, et vous présenter une « coupe de peau » *tsring p'i peï...*

L'autre le regardait, incertain et amusé. Le perdant s'était empli déjà la bouche d'une large gorgée de liqueur. Approchant rapidement son visage pour un tendre baiser, il versa le vin entre les lèvres de l'infortuné gagnant. Celui-ci, dans sa surprise, ne put avaler. Il toussa, éternua, cria, si bien qu'il répandit tout le liquide en gerbe sur le visage et la robe du bon gros dont le corps était secoué de rire.

Tous les assistants étouffaient de joie. Pour une fois, les citations classiques de notre hôte eurent un succès sans réserve quand il récita sentencieusement :

— Le Sage a dit : Il faut savoir offrir de la liqueur à nos amis.

Puis il ajouta :

— Ceci me rappelle que, ces jours derniers, deux de mes épouses, tentant de se consoler entre elles de mon absence, se réunirent dans un même lit. Là, par plaisanterie, quand elles furent sans vêtements, l'une s'étendit sur l'autre et feignit de me remplacer, imitant les mouvements que la nature nous impose. Dans leur innocente ardeur,

elles prirent presque aussitôt à ce jeu un plaisir extrême... un plaisir palpable. Quand elles furent un peu reposées de ces agréables ébats, la première dit : « Pour ne pas oublier ce divertissement, il faut lui donner un nom. Si nous appelions cela polir le miroir ? » L'autre alors réfléchit et, riant soudain, répondit : « J'ai trouvé mieux. Étant donné l'abondance de notre rosée d'amour, et notre position, il faut l'appeler *tsring p'i peï*, s'offrir une coupe de peau. »

Le mot eut le succès qu'il méritait. Il excita la jalousie d'un convive qui s'écria :

— Vous parlez de polir le miroir. Mais savez-vous quels sont les trois objets les mieux polis sur la terre ?

Personne ne répondant, il compta sur ses doigts :

— La tête des prêtres bouddhistes, polie par le rasoir ; les cuisses des femmes, par le frottement ; la bouche des *siang-kong*, par les baisers.

Et courant vers Trésor-précieux, il voulut s'assurer de la véracité du proverbe. Dans la confusion joyeuse qui suivit, la plupart des convives se levèrent, congestionnés de rire et de boisson.

Or, depuis le début du repas, Trésor-précieux m'avait lancé des regards dont je ne comprenais

pas la signification. Je profitai du tumulte pour m'approcher de lui, et lui demander ce qu'il voulait de moi. Il eut un air gêné et répondit :

— Moi ? Rien...

Il ne put continuer ; notre hôte criait en plaisantant :

— Je te surprends. Tu murmures des paroles illicites au seigneur étranger. Tu perds ton temps. Son cœur est déjà pris par Bijou-de-ceinture...

Mais à ce nom, la figure de l'éphèbe eut un rictus haineux :

— Bijou-de-ceinture ? Nous ne le reverrons pas de sitôt...

— Son nouveau « père sec », au contraire, le laissera paraître sur la scène. Il l'a dit : ce serait, sans cela, une beauté enterrée.

Le *tchreou*, cependant, ricana sans répondre. Il connaissait donc l'enlèvement de son ancienne victime et s'en réjouissait. Comment pouvait-il être si bien informé ? Par Tchang ? Je voulus m'en assurer et demandai :

— Que devient votre *che-fou* ? L'as-tu revu depuis quelques jours ?

— Ma foi non. Il s'est fait remplacer au théâtre afin de se consacrer à son précieux *roa-tann*.

Puisqu'il n'avait parlé ni à Tchang, ni assuré-

ment à mon *tchraé-koann*, il fallait qu'il fût renseigné par quelque autre moyen. Une idée me traversa l'esprit : connaissait-il les ravisseurs ?

Laissant l'enfant à son groupe de courtisans, j'allais remercier Wang de son invitation, feignant de croire que l'on s'en tiendrait là. Puis je le félicitai de son amusant ami. Il protesta aussitôt :

— Je ne suis pas son protecteur, n'en ayant pas les moyens.

D'un air indifférent, je laissai tomber :

— A-t-il donc un protecteur, déjà ?

— Comment ? Vous ne savez pas ? répondit Wang, ravi de montrer sa connaissance de la vie de théâtre. Le beï-lé Fann, le cousin du prince Li, ne manque jamais de l'inviter à ses festins et dit que c'est le seul *tchreou* qui l'ait vraiment fait rire. D'ailleurs, vous allez voir son succès. Nous allons l'entendre ce soir.

Il regarda ses deux montres et fit signe à ses domestiques d'apporter des tasses de thé, muets signaux du départ.

Je le vis glisser dans la manche de l'enfant un lingot d'argent d'une dizaine d'onces. Puis, dans le brouhaha des rires, nous sortîmes de la salle et nous installâmes dans nos voitures pareilles à des coffrets sur deux roues.

XI

En entrant dans l'immense salle du théâtre, je fus d'abord étourdi par les lumières, le tapage des rires et des conversations, et par l'âcre odeur du rude tabac pékinois. A peine distinguait-on les voix aiguës des chanteurs sous le tonnerre intermittent des gongs et des cymbales, les battements rythmiques des *pann dze*, les sons pénétrants des violons et le crépitement cicadin des guitares.

Nos places étaient au balcon, large galerie courant sur trois côtés de la salle rectangulaire soutenue par une rangée d'épaisses colonnes, autrefois peintes de vermillon. Une loge avait été retenue pour nous, juste au-dessus de la plateforme carrée servant de scène ; à droite, au-dessus des violons, et loin des gongs.

Une fois de plus, je fus frappé, promenant mes

regards sur l'assistance, de ne pas apercevoir une seule femme parmi les spectateurs. Robes de soie élégantes, cheveux nattés et figures imberbes adoucissaient un peu cette absence totale de l'élément féminin, qui eût été choquante en Europe.

Dans le *pao-siang* voisin du nôtre, se carrait un individu dont il me sembla reconnaître la physionomie brutale sous son bonnet de zibeline, avec sa veste d'astrakan gris à pointes blanches, le fameux *tsrao-chang choang*, « la gelée blanche sur l'herbe », que l'on paye à prix d'or.

De nombreux suivants, autour de lui, s'activaient à le servir. L'un passait la pipe-à-eau d'argent ciselé. L'autre versait dans une tasse couverte le thé couleur d'ambre, tenant avec soin la théière de porcelaine rare dans son étui rembourré qui maintient la température pendant plusieurs heures. D'autres, enfin, disposaient sur la table d'innombrables assiettes chargées de pâtisseries diverses.

Deux *siang-kong* au visage fardé, debout près de l'homme à la veste d'astrakan, caressaient ses épaules et semblaient se justifier de quelque faute. Mais sa physionomie demeurait mécontente et sa voix grondeuse dominait le tumulte :

— ... Toi surtout, Preï-linn. J'ai dépensé plus

de cinq mille ligatures pour toi. Et cependant voici déjà huit jours que je ne t'ai vu...

La voix frêle de l'enfant suppliait. Je surpris quelques phrases seulement :

— La Première Épouse est bonne. Mais la Cinquième *Y-traé-traé* m'a battu la dernière fois qu'elle m'a vu sortir de votre chambre. Elle a dit qu'après moi vous étiez sans saveur...

Le souvenir de cette scène devait être plaisant, car il amena un sourire sur la dure figure de l'homme. Il laissa tomber :

— N'aie plus peur. Elle ne te touchera plus.

— Je ne veux pas être frappé! insistait l'autre.

— Eh bien, je te donnerai ton pavillon, comme à mes épouses... Mais prends bien garde de ne pas y laisser entrer de visiteurs... Je te ferais battre à mort !

Sur la scène, tournoyaient des guerriers aux figures peintes de couleurs violentes, les *roa-tsiènn*, aux épaules chargées de petits drapeaux, appesantis d'armures toutes scintillantes de disques et de plaques de métal. Ils brandissaient des armes de notre Moyen-Age : pesantes masses d'armes, haches géantes, fléaux à boules d'acier ou longues lances, et se livraient des assauts compliqués d'une escrime savante, évoluant selon

les rites de ces ballets guerriers, dans les éclats constamment renouvelés des gongs et des cymbales marquant le mouvement de chaque pied... *Krang-tsié, taé-tsié,* ainsi que les musiciens désignent ce rythme antique. Cependant, à des intervalles choisis avec art, l'air était déchiré par la clangueur de longues trompettes de cuivre.

De temps en temps, deux hommes, la poitrine nue, la tête serrée de turbans étroits, se ruaient l'un sur l'autre, le sabre levé. Mais au moment où les lourdes et larges lames allaient les pourfendre, ils roulaient sur le dos pour éviter le coup et se retrouvaient aussitôt debout face à l'ennemi. Parfois l'un d'eux, plus agile, bondissait d'une détente de jarrets par-dessus son adversaire.

Puis le cortège des *roa-tsiènn* à pesantes armures évoluait de nouveau, précédant enfin l'empereur victorieux, entouré de tous les autres rôles de « barbes », les *rou-dze.* Tous, en effet, s'ornaient le visage de barbes diverses et monumentales qu'ils caressaient majestueusement jusqu'à leurs ceintures, ou qu'ils soulevaient furieusement d'un souffle de chat en colère. Derniers souvenirs de costumes et de mœurs disparus, dont l'histoire fait à peine mention.

A la gauche de notre loge, sur le balcon, s'alignaient les tables du *tcheng léou*. Près de l'une, s'était installé déjà un bon bourgeois paisible qui faisait gargouiller avec calme sa pipe à eau.

Deux jeunes gens simplement mis vinrent s'asseoir à côté de lui. A leurs attitudes gênées, à leurs regards intimidés, j'avais deviné des nouveaux venus à la capitale, des habitants du Chann-si, à juger par leur teint clair.

Je n'avais pas été le seul à les reconnaître pour des provinciaux, car le *Krann-tso-erl* qui vint réclamer le prix des places leur demanda le double de la somme habituelle. Quelques instants après, ce fut le marchand de thé et de pâtisseries qui les trompa sans vergogne.

Une vieille femme, enfin, portant un éventaire de menus objets, s'approcha d'eux, tenant entre les doigts une petite pipe de jade montée sur argent. Elle gémit :

— *Lao-yé*, ô seigneurs ! Profitez d'une occasion. Une pipe admirable que je vends aujourd'hui pour rien.

L'objet était, en effet, fort joli. L'un des jeunes gens le prit, l'examina, puis en demanda le prix. La vieille répondit avec autorité :

— Je l'ai payée vingt-cinq onces d'argent. Elle est ancienne, et tout le monde peut vous dire que

vous ne trouverez pas la pareille dans toute la capitale pour moins de trente *léang*.

Le jeune homme, mal convaincu, secoua la tête et tendit l'objet pour le rendre. La femme ne le reprit pas, disant :

— Je l'ai payée vingt-cinq *léang*, et ne puis rabattre même un *ts'ièn* de cuivre. Cependant, pour vous, et parce que nous n'avons pas encore fait d'affaires ensemble, je demanderai seulement quinze *léang*.

L'autre secoua encore la tête. La vieille, alors, reprit à regret le petit objet et demanda d'un air offensé :

— Enfin, combien voulez-vous donner ?

Le jeune homme, espérant se débarrasser d'elle, répondit :

— Je donne deux onces ; rien de plus.

— Deux onces ? Vous plaisantez ! Pas moins de six...

Elle se retourna, pleine de dignité, et fit deux pas. Mais ne s'entendant pas rappeler, elle revint et tendit la pipe, en grommelant :

— Soit. Prenez-la pour deux *léang*, puisque vous ne craignez pas de ruiner une malheureuse.

Le jeune homme eut un air embarrassé, rougit, regarda son camarade comme pour implorer une aide, et balbutia enfin :

— C'est que... Je n'ai pas cette somme sur moi. Je préférerais vous l'acheter demain.

— Peu importe, fit la vieille. Je vous accompagnerai chez vous.

— Nous... nous habitons très loin.

— Cela ne fait rien.

Ne sachant plus que dire, il cédait, et déjà sa main se tendait, quand un remous de spectateurs quittant leurs places vint faire chanceler la vieille. Perdant l'équilibre, elle laissa tomber la pipe qui se brisa en plusieurs morceaux.

Sans hâte et sans reproches, elle se baissa et ramassa les éclats de jade. Puis elle les déposa sur la table, devant le jeune homme, en disant d'un ton décidé :

— Vous pouviez l'avoir entière pour deux onces. Mais les morceaux valent six *léang*.

Les provinciaux protestèrent violemment. La vieille, alors, éleva le ton et, d'une voix aiguë, se lamenta sur l'injustice qu'on lui faisait subir. Tous les spectateurs tournèrent le visage vers le balcon.

Les jeunes gens, apeurés devant ce scandale, se défendaient plus faiblement déjà. Ils se consultaient du regard et allaient céder, prêts à toutes les concessions pour conserver la « face ».

Mais le bon bourgeois qui était auprès d'eux

donna un grand coup du plat de sa main sur la table, et s'écria d'un ton indigné :

— La pipe vaut à peine un *léang*. C'est un vol éhonté... Que ces deux-là donnent une demi-ligature, et vous serez bien payée. Ils ne sont pas responsables de votre perte... Si vous n'acceptez pas, j'appelle la police.

Au mot redouté de « police », plusieurs spectateurs rapprochés se levèrent et se glissèrent rapidement vers la sortie : la prudence est mère de la sûreté. La vieille, soudain calmée, s'écria :

— C'est bon, c'est bon !

Et elle se hâta de s'éloigner, sans même vérifier le nombre des pièces de cuivre enfilées sur un lien que le provincial avait tirées de sa manche et lui avait données.

Sur la scène, cependant, les évolutions guerrières avaient fait place à des tableaux comiques de la vie domestique. Trésor-précieux, le nez tout barbouillé de blanc, comme il convient aux *tchreou*, avait saisi l'attention de la salle, et soulevait les rires par sa pantomime irrésistible plus encore que par les plaisanteries du texte.

Il tenait le rôle d'un vieillard choisi pour arbitre dans une querelle de famille entre une femme et sa belle-sœur. Son anxiété pour ne pas

être pris à partie dans la discussion ; ses efforts pour apaiser les esprits sans donner tort ou raison à l'une ou à l'autre ; son angoisse comique devant la passion des plaideuses, tout était joué avec ce sentiment du trait essentiel à peine souligné qui donne l'impression de la vie plus encore que la vie elle-même.

XII

Quand la pièce fut achevée, l'Ane-amoureux m'entraîna vers les coulisses. Mon étonnement fut grand, car on m'avait toujours dit qu'il n'était ni convenable, ni prudent, de se risquer dans le *reou-traé* « derrière la scène ». Un homme ayant une situation officielle ne va pas voir les *siang-kong :* il les fait venir. Qui peut affirmer, en effet, que l'on ne subira pas quelque plaisanterie humiliante de la part de trente ou quarante adolescents grisés de leurs succès, et sachant fort bien que nulle victime ne bravera le ridicule d'un procès ? Wang n'ignorait rien de tout cela ; mais la salacité nous fait braver les dangers les plus graves.

Il me guida vers la sortie et, faisant le tour extérieur de l'édifice par la ruelle qui le bordait, il s'arrêta près de l'arrière et poussa une porte

étroite donnant accès directement dans le foyer.

L'immense pièce était papillotante de mouvement et de couleur, étourdissante comme une cage d'aras. Acteurs, figurants, musiciens et visiteurs étaient tous là, s'habillant, se déshabillant, se grimant, chantant à tue-tête, répétant son rôle ou plaisantant, dans une extraordinaire confusion de vie grouillante et de gaieté jeune.

Un adolescent dépouillé de tout vêtement était accroupi à terre, dans un coin, devant son coffret à miroir. Il craignait évidemment de tacher ses robes somptueuses pendant sa toilette. La tête déjà coiffée d'un faux chignon, il se rasait avec soin les sourcils pour les repeindre un peu plus haut, en « sourcils de papillon », d'un trait mince et net, afin d'accentuer une physionomie virginale et naïve.

Wang s'arrêta près de lui et lui dit quelques mots. Ses yeux étincelants de lubricité s'attardaient sur les replis arrondis de ce corps à la blancheur à peine teintée de crème, sans même un duvet. Et l'autre, comme réchauffé par ces regards, souriait.

Wang, en le quittant, me dit à demi-voix :

— C'est le célèbre Tsinn-linn, qui a ruiné complètement tous ses amants, réduisant l'un au suicide, l'autre à une telle misère qu'il a dû

vendre ses femmes et ses enfants. Un autre, furieux de jalousie, a voulu le tuer. Le couteau n'a fait, heureusement, que déchirer la robe : c'eût été grande pitié que d'abîmer une chair aussi affolante, dont la vue seule fait fondre les os.

Un escrimeur, déjà costumé en *wou cheng*, d'une veste courte et serrée laissant la poitrine à nu, avait fait le vide autour de lui car, pour s'assouplir les poignets, il faisait tournoyer deux larges sabres et s'environnait d'un éclair d'acier.

Un jeune premier, dans son rôle de *cheng*, pompeux et solennel sous une robe d'Empereur, se promenait de long en large en récitant de nobles sentences.

A chaque instant, un grand cri retentissait. La porte de montée en scène se refermait sur un guerrier au masque de cauchemar dont nous entendions encore les pas lourds et ponctués de gongs. A notre gauche, de la porte de sortie de scène, jaillissaient des escrimeurs haletants ou des soldats traînant des mannequins décapités.

Çà et là, des groupes de figurants, *mo*, *waé* ou *tsa*, dans leurs humbles costumes de portiers, de mendiants ou de porteurs de palanquins, étaient accroupis. Fumant leur courte pipe au minus-

cule fourneau de métal, ils regardaient d'un air morne l'empressement lascif des habitués autour des *roa-tann* qui se grimaient.

Eux aussi, ces vieux esclaves, avaient dans leur enfance connu pour la plupart la joie d'être courtisés, d'être applaudis. Mais le passage fatal de la mue avait enlevé à leurs voix l'acuité pénétrante exigée du public. Leurs formes, naguère graciles, s'étaient affirmées, puis déformées. Les amateurs raffinés, que lassent également la rude fermeté du mâle et la douce plénitude féminine, s'étaient détournés d'eux, en même temps que la Grâce, la Jeunesse et la tendre Beauté de cet âge troublant où la sève amoureuse monte pour la première fois et bouillonne dans le corps des enfants.

Laissant le lubrique *tao-traé* à la joie d'être caressé par quatre ou cinq de ses petits amis, je m'arrêtai à regarder Trésor-précieux qui, ayant retiré sa perruque blanche et sa longue robe de vieillard, se frottait le visage pour enlever la peinture blanche de son nez et les rides violettes qui le défiguraient.

Il poursuivit un moment sa toilette en silence. Puis il me lança un regard de côté et dit, avec une expression d'hypocrite regret :

— Je crains bien que l'on ne découvre jamais le ravisseur de Bijou-de-ceinture.

Il savait donc que le rapt avait eu lieu... Je l'interrogeai brusquement :

— Et qui t'a dit qu'il a été enlevé ?

Il eut un vacillement de trouble dans les yeux, mais se remit aussitôt :

— Qui ?... Tout le monde. La ville entière connaît la fureur de son ami, le grand ministre.

Et il eut un ricanement haineux. Aucun doute n'était permis. Le ravisseur était certainement le *beï-lé* Fann, protecteur du *tchreou*. Et Fann agissait probablement pour le compte du prince Li.

Cependant, quelqu'un s'approchait de nous. Trésor-précieux poursuivit d'un air paisible :

— Alors, vous jugez que, pour ce rôle, je devrais me courber davantage et parler d'une voix plus chevrotante ? J'essayerai la prochaine fois. Il faudra revenir me voir...

Debout sur le seuil de la porte, je lançai un dernier coup d'œil sur le foyer. Aux murs dégradés, le plâtre malpropre était tombé par plaques, laissant à nu les briques grises mal jointes et souillées de toiles d'araignées poussiéreuses. En haut des murs, pas de plafond : l'on voyait le

dessous des tuiles et les chevrons inégaux noirs de suie.

Dans cette salle miséreuse, pourtant, toutes les illusions de l'existence, couleur, musique, richesse, amour, combat, s'élaboraient à l'aide de quelques vieux esclaves tristes et lassés, et d'enfants tellement troublants dans leurs grâces transmuées, que tout un peuple oubliait auprès d'eux la souveraine attraction féminine.

Dehors, dans la ruelle emplie de nuit fraîche et de lumière stellaire, le *tao-traé* Wang m'arrêtait à chaque pas. Tout enivré encore par le contact de ces beautés travesties, il déclamait cent poèmes ; il me prenait à témoin de sa sensibilité littéraire et artistique. Son enthousiasme débordait en citations historiques, en formules grandiloquentes d'admiration pour les généraux antiques dont nous venions de voir la moderne évocation. Mais son effervescence de lettré ne se cachait pas d'être l'expression bouillonnante de ses désirs profonds à l'égard des éphèbes au corps mince et haletant qui descendaient de scène, la chair embuée de chaleur vivante à la suite de leurs récents assauts.

Quelle horreur indignée, devant tout cela,

n'auraient pas eue les âmes pieuses qui, en ce même instant, de l'autre côté de la Terre, assistaient à la grand'messe de midi, dans ma sage petite ville de France où survivent les aspirations idéales de notre civilisation.

Qu'en aurait dit et pensé le prêtre en aube blanche qui, en ce moment, prêchait les contradictions irréconciliables d'un Dieu de Bonté créant le diable et l'enfer afin de torturer éternellement des âmes que lui-même a tirées du néant tout en sachant dans son omniscience qu'elles ne résisteraient pas aux tentations préparées par ses soins ; châtiant ces âmes et ces corps auxquels il a donné tous les désirs amoureux, mais auxquels il impose comme exemple la Vierge, mère sans que son époux soit le père de l'enfant, symboles de ces relations conjugales éthérées, rapides et sans joie, permises seulement pour la multiplication de l'espèce.

Comme elles se seraient signées de terreur, ces vieilles dévotes besaigres qui, sous leur masque d'ardente piété, supplient le ciel de les aider dans les petites infamies qu'elles accomplissent au nom de la vertu ; dans leurs efforts pour désunir benoîtement les ménages heureux ; dans leurs perfides calculs pour détourner ou hâter des successions !

Quelle n'aurait pas été la terreur des jeunes pratiquantes qui, à peine délavées, par la confession, de leurs inconduites hebdomadaires, tremblaient déjà comme pour une faute nouvelle, en rêvant à leurs rendez-vous de l'après-midi !

Et quel sain mépris de la part des hommes ayant quitté, le matin même, les maisons closes de la ville voisine !

Heureux les simples d'esprit ! Sûrs d'eux-mêmes et fiers de leurs actes, ils accomplissent avec orgueil leur destinée, sans connaître le doute, ignorant le remords.

XIII

Quand nous reprîmes nos places dans la loge, notre groupe, se désintéressant de la scène, bavardait, riait et plaisantait avec les *siang-kong* venus pour nous saluer.

Wang fit apporter des liqueurs, des pâtisseries et quelques plats choisis : le dîner recommença. Trésor-précieux, sa toilette achevée, nous avait rejoints quand il avait constaté le départ de son protecteur en *ma-koa* d'astrakan gris. Curieux de connaître sa vie, je lui demandai où il habitait.

— Dans la maison de Tchang, notre *che-fou*. C'est-à-dire dans la maison où il vivait, car maintenant il nous délaisse pour son joyau... Et nous sommes bien contents de son absence.

— Pourquoi cela ?

— D'abord en ce moment, ayant des difficultés, il serait méchant. Et puis, nous évitons ainsi

ses coups quand nous allons dans un festin et que nous ne rapportons pas d'argent.

— Comment cela peut-il se produire ? demandai-je, incrédule.

— Cela m'est arrivé avant-hier encore. Et non seulement je n'ai rien rapporté, mais j'ai même donné une petite somme.

Les convives s'étaient arrêtés de bavarder pour nous écouter. L'enfant raconta comment, à la fin de la représentation, il passait devant une table où trois jeunes lettrés causaient avec un *wou-cheng*. Celui-ci l'avait arrêté et fait asseoir. Convié à souper, il ne refusa pas, et partit avec les autres pour le restaurant des Trois-bonheurs.

Ils s'installèrent à l'étage dans un salon particulier, et comme les hôtes ne semblaient pas très favorisés de la Fortune, l'on ne commanda pas de mets coûteux.

Il avait remarqué bien vite chez les trois jeunes gens une complète inexpérience de la vie. Ce n'est pas dans les Classiques que l'on apprend les règles des relations amoureuses. Ils avaient des audaces étranges dans un lieu public, et des rougeurs inattendues aux moindres plaisanteries. Trésor-précieux s'amusa perfidement à leur enseigner des attitudes, des questions et des gestes qui

devaient fatalement leur attirer plus tard les pires difficultés.

Tout notre groupe éclata de rire quand le *tchreou* mima ses enseignements, montrant comment un naïf jeune homme, sur ses instructions, l'avait pris sur les genoux, avait glissé la main dans la robe et tiré le pantalon hors de la ceinture, prêt lui-même à assouvir sa passion... Et cela devant ses amis, dans une salle ouverte ! Trésor-précieux, cependant, avait fait signe à l'autre siang-kong. Celui-ci attendit d'entendre un bruit de pas dans le corridor, et ouvrit aussitôt la porte. A ce moment, l'astucieux *tchreou* se leva brusquement, laissant le jeune homme à demi-déshabillé, et plus qu'à demi-mort de confusion, en pleine vue des passants qui riaient aux éclats.

Quand ils étaient arrivés à la fin de la soirée, le coureur-de-salle apporta la note qui dépassait huit ligatures de *ts'iènn*. L'aîné des jeunes gens plongea la main, d'un air assuré, dans la poche intérieure de sa robe... et la retira vide... Sa figure changea. Il se leva, fouillant dans sa ceinture, se déboutonnant et cherchant encore dans sa poche. Rien. Les autres le regardaient avec inquiétude et lui demandèrent :

— Tu n'as plus notre bourse de peau ?

— Non. Vous êtes sûrs que vous ne l'avez pas, vous autres ?

Pendant que les deux compagnons fouillaient poches et ceintures, le coureur-de-salle les contemplait d'un air sarcastique, et dit enfin :

— Ne perdez pas de temps à chercher plus longtemps : vous ne trouverez rien. Voici dix ans que je travaille ici, et je connais bien ce prétexte. Tous les jours, des visiteurs disent qu'ils ont perdu leurs bourses et qu'ils reviendront le lendemain. Mais nous ne les laissons jamais sortir avant qu'ils aient payé.

Les autres protestèrent, indignés. Le garçon secouait la tête, disant :

— Vous êtes trois. Que l'un de vous coure chez lui et rapporte de l'argent. Je préviens le portier afin qu'il empêche les autres de sortir.

Les trois jeunes gens, quand il se fut retiré, se regardèrent consternés. Trésor-précieux, les sachant ignorants, les pressentit sincères et les questionna. L'aîné avoua que, voulant aller au théâtre avec ses cousins et n'ayant pas la somme nécessaire, il avait profité d'un moment d'inattention de son père, et pris un lingot d'argent de dix onces dans un coffre laissé ouvert. Il avait enfermé son butin dans une bourse de peau et l'avait mis avec soin dans la poche intérieure de

sa robe, où il le tâtait de temps en temps pendant qu'il était assis au théâtre. Comment et où l'avait-il perdu ?... Quant à demander de l'argent à ses parents, il n'osait le faire, assuré qu'il était d'essuyer un refus d'abord et une bastonnade ensuite.

Trésor-précieux, alors, se rappela qu'en sortant du théâtre, à la fin de la représentation, il avait vu le jeune homme trébucher sur un obstacle invisible et tomber. Un voisin l'avait retenu en vain, le relevant et l'époussetant avec une complaisance exceptionnelle. L'aimable voisin avait, sans doute, provoqué la chute et vidé la poche de sa victime.

Que faire, cependant ? Les parents des trois jeunes gens ne donneraient rien et le patron du restaurant serait intraitable.Les malheureux,désolés, s'étaient alors excusés envers leurs petits amis de ne pouvoir leur faire le cadeau de rigueur. Le second *siang-kong* avait répondu gentiment :

— Cela ne fait rien. Nous avons bien ri et je suis très content.

Mais Trésor-précieux savait que le maître du pauvre petit était exigeant et frappait cruellement l'enfant si celui-ci n'apportait pas, chaque soir, plusieurs onces d'argent.

A ce moment, tous les convives se mirent à rire de l'histoire et causèrent entre eux d'aventures analogues. Pour moi, désireux de connaître ce qui s'était passé, je questionnai encore le *tchreou*. Il me répondit d'un air gêné :

— Cela s'est arrangé tout seul.

Voyant que j'insistais et que personne ne nous écoutait, il me dit tout bas, rapidement :

— Vous êtes un étranger : j'ai confiance en vous. Ne répétez rien ! J'ai eu pitié de mon camarade et de nos hôtes et leur ai dit que j'allais demander aide à quelqu'un de mes amis dans le restaurant. Sortant de notre salle, je courus dans un coin sombre pour retirer un billet de dix onces de la doublure de ma robe.

— De la doublure de ta robe ? m'écriai-je, surpris.

— Chut ! Oui. C'est ma cachette pour l'argent que je réussis à ne pas donner au *che-fou*... Il n'a rien découvert encore.

— Les jeunes gens t'ont-ils rendu tes dix onces ?

— Pas encore. C'est une grosse somme. Il leur faudra du temps.

Dans un premier mouvement, je fus tenté de tirer un billet de mon portefeuille. Un éclair railleur dans le regard de Trésor-précieux m'ar-

rêta net. L'histoire n'était qu'une invention habile pour obtenir un cadeau. Les autres convives s'en étaient vite aperçus : voilà pourquoi ils avaient changé de conversation avant la fin du récit.

XIV

En retournant chez moi dans la nuit paisible, je me demandai si le renseignement involontairement donné par Trésor-précieux sur le ravisseur de son camarade pouvait être ignoré du ministre Yuann. Dans le doute, le plus sage était de prévenir le vieillard. Mon *tchraé-koann* reçut donc l'ordre de lui porter, dès l'aurore, ma carte, et de lui dire en secret la nouvelle : les lettres s'égarent et ne peuvent être aisément démenties.

Mais, au nom du *béï-lé*, l'intendant s'écria :

— Le cuisinier a justement un cousin qui est jardinier dans le palais Fann. Nous saurons tout par lui. Je vais prendre des informations. Le Grand Homme ferait mieux d'attendre.

Le lendemain, la matinée commençait à peine que le *tchraé-koann*, sur mon assentiment, intro-

duisait le cuisinier accompagné d'un vieillard au visage couvert de rides et brun de hâle sous ses cheveux blancs. Le cuisinier présenta son cousin, puis s'éloigna sur un signe impérieux de son collègue, pendant que le jardinier achevait ses salutations.

— Tu es dans le palais du *beï-lé* Fann ? demandai-je.

— Je suis son esclave, mais je ne suis pas dans son palais, répondit-il.

— Comment cela ? insistai-je avec inquiétude. Tu n'es pas son jardinier ?

— Si, si ! Mais pas dans son palais. J'arrange un de ses jardins de fleurs dans la Ville Extérieure.

— Alors, il ne sait rien, fis-je à mon majordome avec un soupir de désappointement.

Celui-ci, pourtant, souriait de tout son visage et agitait la tête. Il dit :

— Au contraire, il sait tout. Le *siang-kong* est enfermé dans ce jardin de fleurs.

Le jardinier souriait aussi. Je demandai :

— Tu as vu Bijou-de-ceinture ? C'est lui, tu en es bien sûr ?

D'interrogation en interrogation, aidé par le *tchraé-koann*, il me raconta que Bijou-de-ceinture, depuis son enlèvement, était enfermé dans

une pièce dont les fenêtres donnaient sur les jardins. Le vieillard avait été frappé de son extrême beauté autant que de sa tristesse. Il avait alors questionné les domestiques et appris que les gens du prince Li étaient les véritables coupables. L'on attendait d'ailleurs la venue du prince lui-même.

— Lui ? interrompis-je. Mais il est parti depuis dix ou douze jours au moins !

— Le Grand Homme ne sait donc pas, répondit l'intendant, que les hauts magistrats rejoignant un poste lointain ont souvent le soin de laisser leur cortège s'éloigner lentement, pendant qu'eux-mêmes se cachent dans la maison de campagne d'un ami. Là, ils attendent les rapports de la Cour. Les intrigues se déchaînent vite contre un courtisan qui vient de partir. Si le danger est grave, l'absent reparaît sous un prétexte quelconque et dirige sa défense. Si, au contraire, les jaloux n'obtiennent aucun avantage, le nouveau promu poursuit paisiblement son chemin.

Le jardinier, cependant, raconta qu'en effet le prince Li était venu la veille au soir. Fann avait aussitôt préparé un festin, s'éloignant bientôt afin de laisser seuls les amoureux.

Le vieillard, curieux d'assister aux événe-

ments, était resté dans les jardins sans attirer l'attention. Dès que l'obscurité du soir fut assez profonde pour protéger ses mouvements, il se glissa sous les fenêtres. Mouillant alors du bout de son doigt le papier translucide tendu sur le treillis des panneaux, il avait pu le déchirer sans bruit avec son ongle le plus aigu, et y faire un trou suffisant pour voir sans être vu.

Le Mandchou était déjà seul avec Bijou-de-ceinture. Couché à demi sur la table, la face rouge de vin et de colère, il insultait l'enfant :

— Qu'es-tu donc, misérable insecte, criait-il, pour oser résister à mes désirs ? Tu te reposes, pour me braver, sur la puissance de Yuann. Où est-elle cette puissance, et comment peut-elle, en cet instant, m'empêcher de faire de toi ce qui me plaira ? Parle, réponds ! Que veux-tu de moi ? Un palais ? Des esclaves ?... Ton maître, je le ferai tuer, s'il refuse de te libérer... Veux-tu des bijoux ?... Des perles ?...

Mais l'enfant demeurait impassible. Selon l'expression du curieux, l'on sentait bien qu'il n'aurait pas vendu l'ombre d'un sourire, fût-ce pour un boisseau rempli de poudre d'or. Le prince, alors, bouillonnant de fureur, l'avait menacé de mort. Bijou-de-ceinture répondit tristement :

— Vous pouvez user comme il vous plaira de

mon corps. Je n'ai pas la force de vous résister. Mais vous voulez autre chose de moi... Croyez-vous que, par la force, vous puissiez obtenir plus qu'un cadavre ? Ne savez-vous pas que les cadeaux les plus somptueux n'ont jamais acheté qu'une demi-amitié ? Les sentiments vrais ne s'acquièrent que par les sentiments, et vous ne m'aimez pas, puisque vous employez la force... Mais, prenez garde : le ministre Yuann est puissant. Qui sait si, déjà, ses émissaires ne nous surveillent pas, guettant l'occasion de vous perdre.

Le ravisseur, inquiet, avait lancé autour de lui un regard si chargé de menaces que le vieux jardinier avait retiré précipitamment son œil de l'ouverture, se demandant s'il n'était pas aperçu, et s'attendant à mourir sous le bâton.

Puis la discussion avait repris ; et l'indiscret, rassuré, avait vu le prince debout, prenant Bijou-de-ceinture par la main... une main blanche, mince, souple comme si elle était sans os, ajouta le vieillard ; de vrais boutons de lys sur le point d'éclore. Il le menait vers le *krang* d'ébène incrusté de nacre irisée, où la rose lueur des lanternes de soie mettait un reflet d'aurore sur le visage pâli de l'enfant.

— Soit, dit le Mandchou en ricanant. Je ten-

terai de conquérir ton amour, puisqu'il faut qu'un *tsrinn-wang* de sang impérial s'abaisse à flatter l'un des plus vils de ses sujets.

De sa main rude, il caressa le visage fleuri. Mais, devant le recul instinctif du *siang-kong*, la fureur le reprit. Grondant cent injures, il terrassa le pauvre petit et lui déchira sa robe.

Le jardinier, à ce moment, avait été tellement intéressé, tellement ému de compassion et, me sembla-t-il aussi, d'un autre sentiment, qu'il s'appuya lourdement sur la fenêtre. Le frêle châssis craqua et trembla tout entier.

Le prince se retourna d'un trait, vit la fenêtre ébranlée, et appela aussitôt à grands cris. En même temps, cherchant une arme, il saisit un trépied de bronze et le brandit comme une massue, se ruant au dehors et dirigeant les recherches de ses gardes accourus.

Le vieillard, cependant, épouvanté de sa propre imprudence, s'était enfui sans perdre une seconde. Connaissant tous les détours du jardin, il avait, bien avant d'être vu, atteint, ouvert et refermé une porte dérobée donnant sur une ruelle obscure longeant l'enclos.

Après avoir erré quelque temps dans les rues désertes, ne sachant que faire, il était revenu vers la grande porte d'entrée. Près de là, il fut re-

joint par un domestique qui lui cria, tout essoufflé :

— L'as-tu aperçu ?

Le jardinier prudent répondit :

— Non. Et toi ? Tu n'as rien vu ?

Et continuant avec l'homme, il avait atteint le portique où les gardes criaient et gesticulaient. Les uns disaient que les intrus étaient pour le moins au nombre de cent et qu'ils avaient escaladé les murailles comme des chats. Les autres, que le prince avait livré un grand combat, mais que, vaincu par le nombre, il avait dû laisser emporter le *siang-kong*.

Il apprit ainsi que, dans le tumulte, l'enfant avait disparu. S'était-il enfui ? Terrifié, s'était-il jeté dans un puits ?

XV

Dans l'ignorance de ce qui était advenu à Bijou-de-ceinture, la première chose à faire était évidemment de conserver une trace probante de cette étrange aventure. Or, si le jardinier, encore bouleversé de son émotion nocturne, avait ce matin parlé sans réserve, il retrouverait fatalement, et bientôt, le mutisme prudent du civilisé. Dès qu'il serait certain de n'avoir pas été vu dans les jardins, il nierait tout, afin d'éviter les complications.

Le *tchraé-koann* rédigea donc rapidement un récit détaillé de la soirée, notant avec soin tous les prénoms du vieillard, son âge et son lieu de naissance. Puis il prépara un petit tampon d'encre et, selon la coutume immémoriale de la Chine pour les actes importants, il lui fit apposer au bas

de l'acte la marque de ses pouces. Le jardinier hésita, redoutant de se compromettre. La vue de quelques lingots d'argent et la promesse de le faire fuir avant de nous servir de sa déposition achevèrent de le décider. Après lui avoir fait comprendre les dangers de toute indiscrétion, nous le fîmes reconduire dans son quartier lointain.

Pour moi, muni du précieux document, je me hâtai de partir vers le palais du ministre, espérant trouver celui-ci de retour après l'audience de l'aurore, avant son départ pour la réunion du Grand Conseil.

Mais pendant que, dans ma charrette, devant le haut portique du *ya-menn*, j'attendais selon les rites que ma longue carte rouge eût été présentée, je songeais que bien des heures s'étaient écoulées depuis la disparition de Bijou-de-Ceinture. Où était-il ? Vivait-il encore ?

Le cri habituel de *Tsring*, « s'il vous plaît », me tira de mes pensées inquiètes. L'intendant du palais me conduisit dans un pavillon latéral, la « maison des livres » où, sur des rayons de *nann-mou* aux reflets rouges, les volumes s'entassaient, à plat, et laissant pendre chacun une petite bandelette portant son titre.

J'avais à peine eu le temps d'admirer une splendide édition du XIIIe siècle quand le ministre entra, aimable et souriant, ne manifestant ni par un regard ni par une intonation l'étonnement que pouvait lui causer ma venue à cette heure, ou même la curiosité de connaître le motif de cette intrusion matutinale. Si bien que je me donnai à moi-même l'impression d'être animé d'une hâte grossière quand, abandonnant l'apparence d'une visite faite pour le seul plaisir de lui accorder ma compagnie d'un instant, je profitai de ce qu'il avait renvoyé d'un signe ses domestiques et lui tendis la déposition du jardinier, en lui racontant ce qui m'avait été dit et ce que j'avais fait.

Il écouta d'un air sérieux en approuvant doucement de la tête. Puis il lut attentivement le document et murmura d'un ton satisfait :

— Pièce importante que je n'aurais pu me procurer. Les témoins sont au-dessus de tout soupçon...

Il glissa la déposition dans la tige de sa botte de soie. Tout souriant, il me prit la main et la tapota doucement, disant :

— Dès le premier jour où je vous rencontrai, j'ai senti que votre influence heureuse caresserait ma vie d'une brise favorable... Je veux tout

d'abord vous rassurer : notre ami est dans mon palais. J'avais, moi aussi, des intelligences dans le jardin des fleurs du *beï-lé*. Cependant, j'attendais, pour délivrer le prisonnier, que le véritable ravisseur se fût compromis...

— Comment auriez-vous empêché à temps cette bête sauvage d'outrager l'enfant ?...

— Au premier cri, l'on aurait forcé la porte et l'autre se serait arrêté. Seuls les chiens printaniers poursuivent en public leurs ébats.

— Cependant le prince ne saurait être poursuivi pour enlèvement et viol de *siang-kong*. Rien ne sera donc fait contre lui ?

Le courtisan eut un fin sourire :

— Les châtiments légaux sont pour le peuple stupide. Les nobles peuvent être atteints d'autres manières. Dès ce matin, le retour du prince, sa tentative et son insuccès ont été murmurés plaisamment aux oreilles sacrées du Seigneur-des-myriades-d'années. Un des gardiens « vieux-cops » attachés au Corps a raconté l'aventure au début de l'audience. Qui l'aurait cru ? L'Auguste Empereur a froncé ses sourcils de dragon. Au même moment, derrière le paravent sculpté entourant le Trône, les bracelets de l'Impératrice Régente, notre « Vieux Fo », ont cliqueté nerveusement. L'on a entendu sa voix impérieuse

ordonnant à l'un des gardiens du palais de rejoindre le prince Li et de l'accompagner, voyageant jour et nuit, jusqu'à sa lointaine vice-royauté. Bijou-de-ceinture n'a plus rien à craindre... Après-demain, pour la fête des lanternes, il invitera quelques amis dans mes jardins. Je serais heureux de vous y recevoir. Venez dès la tombée de la nuit.

Comme il semblait n'avoir plus rien à me dire, j'allongeai lentement la main vers l'une des deux tasses de thé déposées entre nous sur la laque multicolore de l'étroit et long plateau dont les pieds sculptés et contournés simulaient un agenouillement dans le mince matelas de soie écarlate recouvrant le *krang*. Il imita mon geste : je pouvais donc partir.

XVI

Au printemps, la Fête des Lanternes, le quinzième soir de la première Lune, célèbre la victoire définitive du Soleil sur les Dragons de l'Ombre. C'était autrefois la plus joyeuse des cérémonies publiques. Chacun, grand ou petit, la nuit venue, promenait alors dans les rues encombrées quelque fantastique et frêle reproduction lumineuse d'animal, de fleur ou d'objet d'une évocation favorable. C'était un véritable concours de grâce et de fantaisie dans la réalisation des figures mythologiques : chauves-souris dont le nom signifie aussi « bonheur » et dont la seule vue constitue un appel mystique à l'invisible chance ; pêches qui donnent l'immortalité ; oiseau bleu annonçant la venue de Si-wang-mou, magicienne et déesse de beauté ; coq à trois pattes qui vit dans le soleil ; lièvre

blanc pilant des élixirs d'amour, comme au Palais de la Lune ; hélianthe aux graines innombrables, souhait de fécondité.

Cependant, d'année en année, le souffle d'incrédulité railleuse qui embrume la Terre entière, séparant toujours davantage l'homme de la Nature, est venu affaiblir cette expression de joie simple et spontanée au sortir des longues nuits de l'hiver. C'est uniquement dans quelques villes écartées que la réjouissance, désormais familiale, déborde encore dans les rues.

Ce soir-là, suivant les larges avenues de la capitale, toujours obscures puisque l'État économe laissait à chacun le soin de s'éclairer, nous rencontrâmes seulement quelques bandes d'enfants qui chantaient, courant çà et là, et faisant sautiller leurs modestes lanternes à l'extrémité de longs bambous.

Devant l'entrée des jardins du ministre, d'innombrables lumières dessinaient un arc de triomphe étincelant. Et, comme nous longions le mur en marqueterie de pierres brunes et jaunes, « en peau-de-tigre », les décharges intermittentes de pétards et les sifflements de fusées déchirèrent le silence nocturne.

Une foule d'hommes assez élégants encombrait

l'entrée, immobiles et semblant attendre. Je me demandais ce que ces lettrés faisaient là quand, soudain, au milieu des murmures de satisfaction, huit lanternes géantes, toutes blanches et portant chacune une rangée d'idéogrammes noirs, s'élevèrent lentement sous l'arche lumineuse. Un bourdonnement de lecture palpita aussitôt parmi les lettrés ; puis il y eut des discussions et des rires. Les assistants avaient été conviés au jeu antique des *teng-mi*, les « énigmes-de-lanternes ». Sur les vastes globes blancs, chaque rangée d'idéogrammes paraphrasait un vers d'une poésie célèbre qu'il fallait reconstituer. La première personne qui devinait juste avait son nom clamé, et recevait un prix. Aussi voyait-on se détacher du groupe, en hâte, ceux qui pensaient avoir trouvé la solution.

Sous le portique, siégeait un magistrat de haut rang, en robes brodées des insignes de son grade, portant sur son bonnet fourré le globule de saphir. Il écoutait avec soin les lettrés, mais, bien souvent, il secouait la tête en souriant : la solution était fausse.

J'aurais volontiers attendu la proclamation des résultats de ce difficile concours. Mon *tchraé-koann* en décida autrement et m'annonça. Un intendant s'approcha aussitôt et me guida, au

delà de la cour d'entrée, vers le pavillon où le maître recevait ses hôtes.

Les jardins nocturnes étaient encore dénudés par l'hiver écoulé. Mais une douceur, dans l'air léger du soir, annonçait que le printemps était venu. Déjà, dans les traînées multicolores des lanternes bordant les allées, apparaissait sur les pelouses la teinte verte des premières pointes d'herbe. Déjà les fines ramures retombantes des saules s'alourdissaient de bourgeons turgescents.

Au détour d'un sombre massif de cèdres majestueux, une vision enchantée se dessina soudain. Une forêt de pêchers aux fleurs lumineuses s'épanouissait dans la nuit. Un brouillard de vague clarté enveloppait l'éclat embaumé des pétales délicats, éclairés subtilement par des milliers de minuscules lanternes.

L'allée, tournant et retournant sous cette luminosité rose, longeait bientôt le miroir d'un petit lac où se reflétaient les pêchers éclairés, les roches étranges des rives, et, renversé, un pavillon qui reposait ainsi sur sa toiture aux angles relevés, dressant à l'envers sa silhouette compliquée et ses vitraux éclairés de lumières écarlates, orange et bleu-vif. La blancheur de neige d'une

terrasse et de balustrades de marbre sculpté, supportée par des piliers de pourpre, unissait l'image inverse à l'édifice réel.

Sur les degrés neigeux, seul, le ministre, en robe de soie pervenche doublée de renard blanc, m'attendait, agitant en signe amical de bienvenue ses deux poings réunis. A peine m'étais-je incliné qu'il me prit par la main. Puis, mettant un doigt sur ses lèvres, il m'entraîna silencieusement derrière le pavillon. Une porte était entrebâillée.

Il me fit pénétrer dans une pièce où l'obscurité n'était allégée que par la douce lueur des pêchers dessinant l'encadrement de la porte. Là, il approcha les lèvres de mes oreilles et murmura :

— Depuis longtemps, j'ai vu que vous ne compreniez pas tout à fait nos sentiments à l'égard des *siang-kong*. Je veux vous faire aujourd'hui assister à une double et grave épreuve. Regardez ici, par le carré transparent de cette vitre. Nous apercevons, sans être vus, tout ce qui se passe dans la chambre voisine.

Deux chaises étaient placées sous la vitre. Il m'y conduisit et s'assit lui-même, ajoutant à voix basse :

— Il faut vous expliquer ceci : un jeune lettré

nommé *Roé-sing*, Étoile-de-sagesse, passait depuis quelque temps ses journées devant la porte de notre ami, guettant celui-ci quand il montait en voiture. Attendant son retour, mais ne faisant aucune tentative pour lui parler ou pour pénétrer chez lui. Quand Bijou-de-ceinture disparut, le désespoir d'Étoile-de-sagesse attira l'attention de mes gens et cette passion muette m'intéressa. L'on sut que le jeune lettré avait été reçu parmi les premiers aux récents examens supérieurs. Cependant, malgré ses talents, il désespérait de son avenir, car il n'avait ni fortune, ni appuis. Bijou-de-ceinture, à qui j'ai parlé de lui, m'a dit l'avoir remarqué et, sur mes indications, l'a fait inviter pour ce soir. Cependant j'ai résolu, avant de lui donner ma protection, d'essayer son caractère. Je me suis arrangé pour que notre ami le reçoive dans cette pièce où ils se croiront seuls...

Mon silence devait avoir quelque saveur de désapprobation, car il poursuivit :

— Je connais votre cœur, et juge aussi qu'il n'est ni délicat, ni loyal de chercher à surprendre les pensées intimes de ceux que nous aimons. Pourtant, il n'est pas d'autre moyen de vérifier les sentiments et de distinguer nettement le pur de l'impur. Or, je veux m'assurer si le

diamant étincelant de ces deux âmes est vraiment sans défaut. Car si Étoile-de-sagesse aime sans réserve notre ami, celui-ci a été profondément touché par cet hommage silencieux. Comment va-t-il l'accueillir ?... Ah ! mon enfant, profitez bien du charme de votre âge. Car la jeunesse se passionnera toujours pour la jeunesse et ne peut donner à l'âge mûr qu'admiration et respect, rien de plus.

Il s'interrompit et me tint la main serrée pour m'imposer le silence et l'attention. Dans la pièce voisine, en effet, venait de pénétrer un gracieux adolescent dont le teint clair, le fin profil et les larges yeux noirs aux cils épais décelaient la pure origine.

Quelques instants après, dans la demi-obscurité de l'éclairage voilé, entrait Bijou-de-ceinture.

L'adolescent, qui s'était assis sur le *krang*, se releva précipitamment et demeura sans un mot, le teint illuminé soudain de sentiment, ses grands yeux fixés ardemment sur la silhouette charmante de son hôte. Selon l'expression traditionnelle, toutes les fleurs de son cœur s'épanouissaient sur son visage.

Le *siang-kong*, immobile lui aussi, souriait

doucement sans parler. Des lueurs curieuses et que je ne lui connaissais pas traversaient ses regards. Il prononça enfin, de sa voix musicale, la formule usuelle :

— Depuis longtemps, les yeux tournés vers le ciel, j'attendais votre venue...

S'avançant, il prit la main du visiteur et le fit asseoir près de lui, sur le *krang* au fond duquel la faible lueur opaline d'une lampe basse éclairait par dessous les deux figures troublées tournées l'une vers l'autre. L'on sentait qu'Étoile-de-Sagesse n'osait ni serrer la main qui tenait la sienne, ni la laisser aller. Une émotion profonde, de timidité ou de pudeur, le bouleversait. Bijou-de-ceinture continua :

— C'était donc bien pour me voir que vous restiez ainsi devant ma maison ? Le fil rouge dont le dieu des unions a lié nos deux âmes est-il déjà si fort ?

D'une voix incertaine, le visiteur répondit :

— J'avoue ma faute et vous supplie de me pardonner.

— Pourquoi n'être pas entré plus tôt me saluer ? Les jours passaient. Mes yeux devaient bien vous dire mon désir de vous connaître.

— J'entendais vanter votre fierté. Vous refusiez de recevoir les visiteurs... Qu'étais-je, sans

fortune et sans grade, pour oser vous déranger ?

— Vos sentiments étaient-ils faibles au point qu'une rumeur incertaine suffisait à les contraindre ? Regardez mes yeux : sont-ils ceux d'un orgueilleux dont le cœur est une froide pierre ?

Penché sur l'épaule d'Étoile-de-Sagesse, il leva vers lui les « vagues automnales » de ses regards charmeurs, approchant son visage et souriant de ses lèvres vermeilles.

Le visiteur eut une expression de vertige. Il oscilla légèrement et blêmit. Alors Bijou-de-ceinture, se laissant aller sur la poitrine de l'éphèbe, l'entoura de ses bras, avançant encore son visage embué de lasciveté...

XVII

Pendant cette scène, mon voisin me serrait violemment la main. Il se murmurait à lui-même :

— Cédera-t-il ? Est-il une neige fondant au premier soleil ? Verrons-nous, au contraire, apparaître le jade intangible dont je le jugeais formé ?

Malgré moi, je laissai échapper :

— Étoile-de-sagesse, en effet, est seul encore intéressant. Je n'aurais jamais cru Bijou-de-ceinture animé de sentiments de saules...

Penché vers mon oreille, le vieillard dit doucement :

— Vous êtes bouleversé d'étonnement et d'indignation. Retenez cependant votre jugement. Ne le laissez pas vous empêcher de goûter sans remords le trouble exquis de vos sentiments. Ne

cherchez pas, comme vous le faites, à réprimer vos émotions profondes. Développez-les, au contraire, et les affinez davantage. Le temps viendra trop tôt où vos possibilités d'émoi s'affaibliront une à une ; où, dans le désert de votre ennui sénile, cherchant en vain l'oasis d'un plaisir sans mélange, vous appellerez le néant...

Cependant, le trouble qui faisait vaciller le corps de l'adolescent sembla se dissiper d'un coup. Dénouant doucement l'étreinte de son hôte, il se leva et dit, d'une voix encore rauque, mais qui s'affermit peu à peu :

— Ce qu'il y a de plus doux dans les liens invisibles attachant l'un à l'autre des êtres humains, c'est la confiance d'être connu et compris toujours sous le masque décevant des paroles et des gestes. Votre attitude à mon égard me prouve que vous ignorez encore mon être profond : vous me jugez mal. Mes sentiments irréfléchis m'animent, il est vrai. Mais, sachez-le, ma raison les dirige sans cesse...

— Cependant... interrompit le *siang-kong*.

Mais l'autre ne le laissa pas s'exprimer ; il continua :

— Les relations que vous m'offrez apportent des plaisirs par trop passagers. Elles risqueraient,

si je leur donnais la préférence, de me priver des émotions chaque jour plus douces et toujours renouvelées que j'attendais de votre cœur et de votre esprit.

Bijou-de-ceinture, comme surpris, répondit :

— Deux êtres qui s'aiment, n'est-il pas vrai, sont attachés l'un à l'autre aussi bien par le corps que par le cœur et l'esprit. Pourquoi mépriser les joies de notre corps pour apprécier seulement celles de notre cœur et de notre esprit ?

— Les plaisirs physiques doivent être la conséquence inévitable et non le point de départ des amours. Mong dze ne l'a-t-il pas dit, il y a vingt-trois siècles ? Le cœur et l'esprit sont au corps ce que le tranchant est à la lame. Peu importe qu'un sabre soit incrusté d'or : il ne sert de rien, comme sabre, si le tranchant n'est pas en acier fin. Mieux vaudrait s'armer d'un solide bâton.

A la faible lueur qui venait à travers notre vitre, j'aperçus le visage du ministre. Ses traits fins rayonnaient d'une joie intense, faite d'éléments divers où je distinguai l'enthousiasme d'un collectionneur devant une pièce rarissime, l'apaisement heureux d'un artiste qui vient de

réaliser un chef-d'œuvre, l'emportement hors de soi d'un amateur de spectacles devant une scène palpitante et parfaite, le respect passionné pour les plus nobles formes de la vertu... que sais-je encore ?... Le désert glacé de son déclin contenait bien des fertiles oasis...

Il murmura enfin :

— Étoile-de-sagesse est digne des plus hauts emplois. Celui qui sait dompter par la Raison le plus violent de ses élans est capable de résister sans faiblir aux tentations sans nombre qui hérissent la vie des magistrats chargés d'un peuple. Quant à Bijou-de-ceinture, ne conservez à son égard aucune pensée trouble : il a joué en incomparable artiste la scène de la tentation dans la *Rencontre Nocturne*, comme j'étais certain de le lui voir faire...

Reportant mes regards vers la pièce voisine, je demeurai stupéfait devant la transfiguration de l'enfant. Son masque troublant d'amoureux était tombé. Il avait repris son aspect naturel de douceur modeste et un peu grave. S'avançant vers son visiteur, il s'agenouilla et frappa de son front l'épais tapis, disant :

— Je vous supplie de me pardonner mon crime, pour lequel cependant je mérite la mort.

Et comme l'autre, revenu de sa surprise, le relevait, il ajouta d'un air mélancolique :

— Nous autres, *siang-kong*, nous sommes des instruments de plaisir, et pouvons difficilement croire à la droiture de ceux qui nous poursuivent. J'ai voulu essayer votre cœur sur la pierre de touche du libertinage, afin d'être assuré que l'or de votre amour était pur. Je suis certain maintenant que votre loyauté est sans alliage. Mais je redoute, hélas ! d'avoir terni en vous l'image que vous portiez de moi... d'avoir versé dans votre âme limpide le trouble poison du doute.

Dans le regard clair et pénétrant d'Étoile-de-sagesse, se lisait en effet cette double pensée : était-il sincère tout à l'heure ? Joue-t-il maintenant une comédie nouvelle ?...

Le lettré vit sans doute la vérité dans les yeux tristes et doux de son interlocuteur, car un sourire un peu grave éclaira sa physionomie. Alors il prit la main de Bijou-de-ceinture et le fit asseoir de nouveau sur le krang, en disant :

— Au courage que vous avez eu de jouer ce rôle indigne de vous, je mesure les sentiments que vous me portez déjà, ceux que vous attendez de moi. Vous ne serez pas désappointé, je l'espère.

XVIII

Le vieillard, près de moi, laissa retomber le rideau sur la vitre transparente. Se levant sans bruit, il m'entraîna doucement hors du pavillon, murmurant :

— Laissons-les seuls et rejoignons nos invités dans les jardins... La double épreuve est concluante... Leur charmante amitié me rappelle le temps où, moi aussi, venu à la capitale sans appui et sans fortune, j'avais cependant réussi à me classer parmi les premiers aux examens du Palais. Pourtant, l'on tardait à me donner un poste. Et, dans ma pauvreté, bien souvent je m'endormais le soir sans avoir pris un seul repas de la journée. Solitaire, je me décourageais peu à peu, en dépit des quatre fidèles amis de toute ma vie...

— Solitaire et dans le dénûment, m'écriai-je, malgré quatre amis fidèles ?

— Ces quatre meilleurs amis de l'homme sensible sont le soleil couchant, le clair de lune, la première fleur du printemps et la brise tiède de l'été. Ils consolent de toutes les tristesses, mais ne peuvent guère nourrir notre corps... Malgré leur appui, j'allais renoncer à tout espoir d'une carrière officielle pour accepter quelque emploi modeste de comptable ou de précepteur, quand le destin me fit connaître un jeune acteur. Une succession de circonstances défavorables avait causé la ruine et la mort de son père, gouverneur de district. Il avait été abandonné alors à la garde d'un parent, lettré lui aussi, mais qui avait dû, pour vivre, accepter un emploi dans un théâtre. Que pouvait-on faire de l'enfant, malgré sa naissance et ses dons, sinon un chanteur ? Mais son âme avait gardé la noblesse de la Doctrine Sacrée dont sa lignée s'était imprégnée. Dans son amitié pour moi, il fut ému de voir mon avenir ainsi compromis. Il m'aida, me faisant mille cadeaux, me soutenant de ses conseils et de son affection. C'est grâce à lui seul que j'ai pu attendre un poste, et par conséquent c'est à lui en vérité que je dois la haute dignité dont la Bienveillance Suprême m'a investi.

Il se taisait. La curiosité entr'ouvrit mes lèvres. Je demandai :

— Que devint cette âme élevée ?

Nous étions sur la terrasse neigeuse éclairée d'une buée lumineuse blanche et rose par les pêchers aux fleurs luisantes. A cette faible clarté, je vis passer un sombre nuage sur le visage du vieillard. Il soupira douloureusement :

— Dans ma tendre amitié reconnaissante, je n'avais de bonheur qu'auprès de lui. Si bien que les envieux de ma fortune déjà rapide firent, des liens qui nous attachaient, le sujet de mille calomnies. L'on m'accusa de négliger mes fonctions sous les fleurs du plaisir. Le scandale fut grand. De bonnes âmes en informèrent mon ami... Je garde toujours sur mon cœur la lettre qu'il me fit porter le jour même : « Un seul moyen existe, a-t-il écrit, de supprimer les dangers que notre amitié fait courir à ton avenir. Je te supplie seulement de me pardonner la douleur que ma mort va te causer... »

Un grand fracas d'explosion nous interrompit. Les dernières pièces d'artifice achevaient de crépiter, reproduisant les incendies de palais antiques ; les attaques de citadelles aux murailles s'écroulant, entr'ouvertes par le déchirement des mines ; l'envol d'Immortelles et de Sages sur des nuages diaprés.

Maintenant, de différentes parties du jardin, des dragons aux cinq couleurs, figurant la puissance de l'Ombre et les brumes de l'hiver, déroulaient leurs anneaux géants, bondissant, ouvrant et refermant leurs gueules d'où jaillissaient des flammes, et poursuivant en vain l'immense boule rouge du soleil qui leur échappait pour son essor annuel.

Soudain, en un jet simultané, des milliers de fusées s'épanouirent dans le ciel, et y laissèrent flotter une clarté plus brillante que le jour. La victoire de l'astre de lumière était assurée.

Quand le firmament s'assombrit et que mes regards retombèrent sur la terre, les dragons avaient disparu. Dans l'obscurité revenue, seule la forêt de pêchers, symbole d'amour, fleurissait, doucement lumineuse, dans le calme pur de l'attendrissante nuit printanière.

XIX

La destinée, pendant plusieurs années, me tint écarté de la capitale. En revenant de cet exil, je me souvins des conseils du ministre Yuann et fis retenir le jour même une place au théâtre où Bijou-de-ceinture devait jouer en matinée.

Heureux de revoir Péking, je partis de bonne heure afin de me rendre à pied, en flânant, jusqu'au Ta-cha-lann. Cette première promenade me réserva bien des surprises.

La nouveauté la moins agréable fut l'attitude froide et même hostile des petits marchands et de la population. Les libraires eux-mêmes qui, autrefois, m'accueillaient avec mille attentions courtoises, ne se départissaient aujourd'hui de leur raideur que si nous étions seuls.

Aux tournants des rues, les gamins passaient en courant, me jetant avant de disparaître un

mâ-ni yang-koé-dze : « maudit sois-tu, diable de l'océan ! », qui reflétait certainement les pensées de leurs parents. Ils ne me suivaient plus en troupes silencieuses et amusées, riant sous cape et se moquant à mots couverts de l'absurdité de mes vêtements et de l'étrangeté de ma démarche d'Occidental.

Les Européens, engoncés dans leur ignorance épaisse du pays, des mœurs et de la langue, me traitèrent de visionnaire et de pessimiste quand, les jours suivants, je leur fis part de mes observations. Seuls les missionnaires, savants et bien informés, s'inquiétaient de cette hostilité grandissante.

Une autre surprise fut de constater le changement survenu dans les affiches de théâtre. A peine visibles avant mon départ, elles s'étalaient maintenant, immenses, sur toutes les murailles, à côté des anciennes publicités prônant, tantôt l'aiguille d'un chirurgien habile à faire disparaître les maternités inopportunes ; tantôt les pilules, infaillibles dans les mêmes cas, de tel pharmacien réputé ; tantôt enfin, les irrésistibles soieries reçues la veille du Koang-tong par un commerçant des faubourgs.

En tête d'une des annonces de spectacle, le nom de Bijou-de-ceinture jaillissait aux yeux,

écrit dans un carré rouge sur le papier jaune, en gras et hauts idéogrammes noirs. Car le « fromage » de nos affiches théâtrales est en usage depuis bien des siècles là-bas ; mais le carré blanc de nos « fromages » étant une couleur de deuil, c'est le rouge qui le remplace. Je fus amusé de voir que le nom placé au bas de la feuille, avec valeur égale, selon le principe de notre « vedette anglaise », était celui du jaloux *tchreou* Trésor-précieux.

L'on jouait ce jour-là un drame sanglant, La *Colline de l'Éventail en plumes de martin-pêcheur*. Bijou-de-ceinture animait l'héroïne Prann Tsiao-yunn, d'une séduction mystérieuse qui enlevait à ce rôle tout l'odieux que l'auteur inconnu lui avait donné.

Trompant son mari avec un jeune prêtre, elle est sermonnée en vain par son vieux et ridicule père. Découverte par le frère juré de son mari, le vertueux Che Siou, elle fait chasser celui-ci de la maison. Sans un mot, achevant sa coiffure aux accents antiques d'un leitmotiv joué dans tous les opéras pendant la toilette des femmes, elle réussit par quelques regards, par ses attitudes gracieuses devant le miroir, à bouleverser d'amour, et de jalousie, le pauvre mari. Mais Che

Siou revient à la nuit, tue le prêtre et va prévenir le mari. Celui-ci, en présence de son épouse, ne peut se résoudre à la frapper. C'est Che Siou qui fera sauter la tête de la coupable et de sa complice, la suivante Yu-erl.

La salle entière, haletante d'anxiété pour la beauté, gémissait sur son triste sort, au lieu d'admirer la vertueuse action du justicier. Un encens d'admiration, de désir et d'amour montait de « l'étang ». Les rauques *rao-rao* d'applaudissement avaient les accents d'appels de chats dans la nuit.

Ainsi Bijou-de-ceinture, de sa célébrité de *siang-kong*, s'était élevé à celle plus rare de chanteur illustre. Il devait avoir seize ans maintenant. Il avait franchi le redoutable passage de la mue sans que sa voix tombât dans les sonorités graves qui font vaciller les chants de la plupart des adolescents, et les rendent à jamais inacceptables pour les rôles de femmes.

Je comprenais le ton lyrique des courriéristes dans tous les journaux que j'avais lus. Ce n'était plus à une simple attirance physique qu'étaient dus des articles comme celui du critique théâtral, dans le *Je-pao :*

... Comment célébrer assez ce talent étrange et

rare, ces accents purs s'élevant vers le ciel, pareils aux douze flèches de jade des pavillons de cristal que la déesse de beauté Si wang-mou *fit bâtir autour de son palais aérien de la Cité-de-Jaspe ; ces modulations plus enchanteresses que le chant des phœnix amoureux dans les îles des Génies ; cette beauté, enfin, qui ravit l'âme, d'un trait, jusqu'aux Régions Orientales de la Béatitude...*

XX

Il me déplaisait, après une longue séparation, de revoir Bijou-de-ceinture dans l'atmosphère trop chaude du *reou-traé ;* d'échanger nos premières paroles, épiés, bousculés, étourdis. Je lui fis demander quand il pourrait me recevoir. Mon domestique me redit que j'étais attendu à l'instant même, dans la nouvelle demeure de l'adolescent, au Carrefour du Bec-de-canard, au delà de l'Avenue de la Paix-Éternelle.

Au trot saccadé de la mule, la voiture traversa la large voie silencieuse et s'engagea dans de paisibles ruelles obscures, me déposant enfin devant une étroite porte vermillon, dont la peinture fraîche et le lourd marteau de cuivre aux reflets brillants luisaient doucement à la clarté de notre lanterne.

Le portier, averti sans doute, nous ouvrit avant même que nous eussions frappé. Il nous regarda cependant avec soin avant de nous faire entrer dans la cour. Sa taille géante et l'énorme gourdin suspendu à sa ceinture laissaient peu de doutes sur la réception qu'il nous aurait réservée si nous avions voulu entrer sans invitation.

Dans l'enclos, comme toujours, première petite cour ; portique ; seconde cour entourée de vérandas, encombrée de fleurs et de grands aquariums de porcelaine où nagent des cyprins à queues multiples ; troncs noueux de pins dont les branches, par-dessus les toitures, se tordent, noires sur le ciel constellé.

Une porte s'ouvre sur une pièce éclairée... La silhouette élégante de Bijou-de-ceinture sur le seuil... Un jeune homme, maintenant, sérieux, conscient de son immense célébrité, autant que de l'adoration constante qui l'entoure. Presque majestueux, tant l'habitude d'être respecté modèle vite nos attitudes.

Le tutoiement familier d'autrefois ne me vint plus aux lèvres. Lui, rituel, s'agenouillait. Et comme je le relevai, il me serra longuement les mains, disant avec une évidente sincérité la formule habituelle :

— J'ai vraiment souffert de notre séparation trop prolongée. Me voici d'autant plus heureux de vous revoir.

Et moi, troublé, je sentais grandir en moi une étrange indécision : était-il un enfant, une jeune fille, ce rejeton délicat et frêle d'une race antique ?...

Il m'entraînait déjà vers le krang, près duquel se tenait un jeune homme que je reconnus... Je l'avais épié, il y a plusieurs années, à travers une vitre indiscrète. Sa robe de soie puce à revers bleu clair, un bonnet surmonté du globule de saphir laissé sur une table voisine, ne me laissèrent pas douter de sa rapide fortune.

Bijou-de-ceinture, l'enlaçant de ses bras minces, me le présenta, disant câlinement :

— Il ne faut pas que vous soyez jaloux l'un de l'autre. Il est mon frère chéri, et vous serez toujours le Génie bienveillant sans l'aide duquel ma destinée... notre destinée, n'aurait pu s'accomplir.

Me faisant étendre sur les soieries aux teintes vives, il s'assit de l'autre côté du plateau bas, contre les genoux de son ami allongé.

Pendant que mes lèvres et mes oreilles suivaient les modulations affectueuses de la conver-

sation, mon esprit, détaché, se baignait avec une curiosité inquiète dans les émanations planant autour du sentiment profond, rare et indéfinissable qui liait ces deux êtres. Sentiment dégagé de toute pensée cupide, fait de dévouement entier, d'admiration et de respect mutuels. Oserais-je dire, pur ? Mais oui, pur, tant il était visiblement au-dessus des préoccupations bestiales ; tant l'un et l'autre étaient loin du mépris que tout vicieux ressent toujours pour son complice.

La vie de Bijou-de-ceinture était de plus en plus libre. Son maître, tout en retenant la majeure partie de ses gains, lui en laissait cependant assez pour qu'il pût goûter la joie de s'entourer d'objets d'art, de fleurs, de soieries somptueuses ; de vivre enfin dans une atmosphère d'aisance et de beauté.

Quand il était appelé pour une soirée, ce n'était plus afin de troubler les convives par des effleurements équivoques de *siang-kong*, mais afin de chanter un acte de son répertoire, et de s'asseoir pour des joutes littéraires parmi des enthousiastes dont les sentiments s'exprimaient encore par des regards brûlants, mais dont les compliments se revêtaient d'une forme recherchée, voilant de poésie la pensée trop ardente.

Il semblait d'ailleurs que, dans ce groupe de raffinés, l'élégance délicate de l'esprit et du cœur eût atteint une euphorie rare, présage de désastre. La vie de la Cour, en effet, se transformait rapidement. Un certain prince Toann, Mandchou brutal et grossier, avait acquis sur l'Impératrice Douairière un ascendant inexplicable. De même que la mauvaise monnaie chasse la bonne, il faisait fuir de la capitale, peu à peu, les lettrés délicats et raisonnables. Ceux qui savent regarder au loin l'accusaient déjà de préparer à son profit un coup d'État. On le considérait encore comme dangereux parce que, sous le prétexte d'entraver l'invasion des étrangers qui parlaient ouvertement de se partager le « gâteau », il favorisait les exercices mystiques et les armements de la Société Secrète des « Poings de Justice et d'Harmonie », *Y-ro-tsiuann*, dont les membres prétendaient, grâce à leurs formules magiques, se rendre invulnérables aux balles et aux épées.

Notre planète, dans sa course à travers l'espace, était peut-être entrée dans une région céleste imprégnée d'un poison subtil qui avait pénétré notre atmosphère. C'était en effet le temps où, dans l'univers entier, les nations développaient constamment leurs armées et commen-

çaient à chercher un motif de querelle. La Raison de l'Humanité était déjà troublée par l'excitation de folie qui allait embraser toute la terre.

Dans la pénombre douce du *krang*, les deux amis me parlaient en phrases élégantes et harmonieuses. Leurs esprits subtils, affinés par la musique, la poésie, la littérature et l'art ; n'ayant jamais à s'occuper de projets ambitieux, de luttes jalouses avec des âmes basses et hostiles ; en contact direct et fréquent, cependant, avec Ceux-là mêmes qui menaient le peuple au gré de leurs intérêts, percevaient douloureusement la venue d'une période de brutalités sanguinaires, d'une défaillance de la civilisation dans tout l'Univers.

Et tous deux, levant vers la menaçante obscurité de l'avenir les faibles rayons de leurs intuitions logiques, ils me montraient dans l'ombre les monstres hideux du Pillage, du Meurtre, du Viol, de l'Incendie, de la Destruction.

Les prophètes, hélas ! voient mieux les périls menaçant le monde que ceux dont ils seront eux-mêmes les victimes prochaines..

XXI

Le monde était bien changé, en effet, et de tous côtés l'on se répétait des nouvelles étranges. Notre vieil ennemi le prince Li était revenu à la capitale, plus puissant que jamais. Cousin germain du prince Toann, il avait toute la faveur et la sympathie de ce nouveau dictateur, et ne refrénait en rien ses fantaisies brutales.

Dans un dîner, mon voisin me raconta que Li avait apporté du Sud un instrument singulier, boîte pesante que l'on fixait solidement au *krang* et qui, ornée, laquée, dorée, remplaçait le haut plateau à pieds contournés placé habituellement au milieu du grand lit.

Quand un visiteur désigné survenait, l'hôte le conduisait à la place d'honneur ; il le faisait

asseoir près de l'instrument sur lequel était déjà disposée la tasse de thé rituelle que l'on doit prendre à deux mains. Qui eût soupçonné une traîtrise ? Le visiteur, cependant, en soulevant la tasse, dégageait un ressort secret. Soudain, avec la rapidité de l'éclair, une double menotte d'acier jaillissait, fixant les deux poignets du malheureux, ainsi livré sans défense à toutes les volontés de son hôte.

Contenant mes sentiments, car j'ignorais si le narrateur n'était pas ami de « la Bête », je dis simplement :

— Le piège étant connu maintenant, bien rares doivent être les oiseaux qui s'y laissent prendre.

Il eut un sourire désabusé :

— Dans votre droiture d'Occidental, vous ne tenez pas compte de la nature humaine. Ceux qui sont pris, vous l'oubliez, ne s'en vantent jamais. Beaucoup d'entre eux, même, afin de ne pas être les seuls à qui l'aventure soit arrivée, envoient des visiteurs se faire saisir. Et parmi les personnes qui entendent parler du piège, il en est qui jouent l'ignorance afin d'être prises, espérant alors, soit par des larmes, soit par des menaces, obtenir une bonne somme de leur hôte.

— Ceux-là, ne pus-je m'empêcher de dire, doivent être fort mal accueillis, et reçoivent sans doute plus de coups que d'argent.

— Comme bien vous le pensez, répondit calmement mon voisin.

— Et le piège n'a jamais causé d'ennuis à son possesseur ?

— Une fois seulement... Vous voyez ce grand *siang-kong*... le deuxième à votre gauche. Il s'appelle Lou Sou-lann. Il est renommé pour ses ruses et son sang-froid. Mais il fut pris par les menottes comme les autres. Cependant, au lieu de crier, de se débattre et de pleurer, il se mit à rire, affectant de considérer la chose comme une bonne plaisanterie. Puis, quand le prince s'approcha et, déshabillé, commença de dénouer la ceinture du prisonnier, Sou-lann, d'une ruade bien visée, frappa son agresseur à l'endroit le plus sensible et le fit rouler inanimé sur le sol. Alors, sans hâte et sans trouble, il examina le mécanisme et réussit, avec ses dents, à desserrer le ressort et à retirer ses mains. Il eut même l'audace de traîner le prince évanoui et de lui emprisonner les mains dans les menottes. Et comme aucun bruit n'avait attiré l'attention, il put sortir sans être inquiété.

— Avant de partir, demandai-je, imposa-t-il

au prince, du moins, le... supplice que celui-ci lui destinait ?

Mon voisin eut un gros rire, puis un geste d'ignorance. Je le questionnai encore :

— Comment se fait-il, après cela, que Soulann soit encore vivant ?

— Loin de vouloir l'assassiner, Li vante partout le sang-froid de son vainqueur et lui envoie de temps en temps des cadeaux...

— ... Des gâteaux empoisonnés ?

— Sou-lann en tout cas est encore vivant... D'ailleurs, il est plus préoccupé d'un autre de ses poursuivants, Lann-tann... Vous le connaissez bien ? C'est lui à qui appartiennent la plupart des maisons de prêts sur gage dans la Ville Extérieure. L'on se demande toujours de lui s'il est plus riche qu'avare, ou plus avare que riche...

— Un gros, jaune, figure difforme avec quatre poils de barbe grise ?

— C'est cela. Fort laid en somme. Avec cela, sa première épouse le bat, ce qui verse toujours dans son humeur un trouble dépôt d'irritation, d'aigreur et de crainte d'être tourné en ridicule. Un soir, donc, il se fait annoncer chez Sou-lann, avec un ami, le petit Tchang, qui le déteste, mais le suit partout pour profiter de sa fortune. Ils entrent tous deux sans attendre la réponse du *siang-*

kong. Sou-lann, dissimulant sa fureur sous les sourires, les traite fort bien ; si bien même que, sous prétexte de regarder des billets de prêts sur gages, il réussit à s'en faire donner pour une valeur de trois cents onces. Puis il grise ses visiteurs jusqu'à les faire tomber ivres-morts. Les domestiques les déshabillent et les étendent sur le *krang* : un homme reste là, prêt à les servir, pendant que Sou-lann va dormir. Au milieu de la nuit, on vient le réveiller. Le gros Lann-tann, dans le trouble de son ivresse et de son amour, ne reconnaissait rien et enlaçait son voisin, murmurant cent paroles de miel... « Mon petit Sou-lann, mon cœur et mon foie... ». Le *siang-kong* riait aux larmes de la scène, car Tchang, accablé de vin, ne s'apercevait en rien de ce qui lui arrivait. Après un certain temps, cependant, le petit homme, gêné sans doute par cette agitation régulière, eut de singuliers hoquets. Puis, il s'éveilla et voulut se dégager de cette lourde étreinte. N'y pouvant parvenir, il tourna la tête vers son assaillant et proféra cent menaces. A ce moment, le flot de son ivresse déborda, jaillit de ses lèvres et inonda le gros amoureux. Celui-ci, suffoquant, criant, n'en poursuivait pas moins sa besogne. Il fallut que Tchang, par-dessus l'épaule, lui envoyât un

grand coup de poing dans la figure pour lui faire lâcher prise. Mais ce qui fâcha le plus Lann-tann, ce fut de s'apercevoir que ses faveurs s'étaient trompées d'adresse.

— Il devait être aussi furieux contre Sou-lann.

— Pas du tout. Il considérait seulement que les trois cents onces données au *siang-kong* valaient plus que l'amour de Tchang, ses hoquets et ses coups. Il retourna donc quelques jours après, mais seul, chez Sou-lann, prêt à lui reprocher amèrement de s'être ainsi fait remplacer. L'autre le reçut si aimablement que l'avare, non seulement ne lui fit aucun reproche, mais encore lui offrit un bracelet d'or massif valant au moins deux cents *léang*. Cependant, cette fois, Lann-tann était décidé à ne pas s'en aller « tout blanc ». Le *siang-kong*, seul avec lui, ne pouvait résister. L'autre touchait enfin, si j'ose dire, au seuil de la félicité...

— Il faut, en toutes choses, de la ténacité, interrompis-je.

— Attendez. Au dernier moment, un grand bruit de bottes retentit dans la salle voisine. Un domestique entra aussitôt en disant tout bas : « La police... fuyez ! ». Le gros homme, tout congestionné de désir, ne demanda pas si trois fois sept font vingt et un ou vingt-deux. Il se

leva précipitamment en se rajustant tant bien que mal, et courut avec Sou-lann vers l'arrière de la maison, d'où, à l'aide d'escabeaux et non sans bourrades, on le fit passer dans la cour de la maison mitoyenne... Inutile de dire que la police n'était jamais entrée dans la maison. Tout était un stratagème préparé d'avance par le rusé *siang-kong*.

XXII

Un soir du mois de Mai, en la saison où la chaleur pesante annonce les orages prochains et les pluies diluviennes de l'été, j'étais allé entendre Bijou-de-ceinture dans un rôle nouveau. Bien avant le début du spectacle, la salle était remplie jusqu'à la dernière place. Les couloirs, autour de l' « étang » et du balcon, étaient encombrés de spectateurs debout, serrés à ne pouvoir bouger un bras.

L'on sentait déjà dans l'auditoire cette nervosité, ce désir d'admirer et d'aimer, qui élèvent au-dessus d'elle-même l'âme sensitive et artistique des chanteurs et des musiciens ; qui font jaillir d'eux une intensité d'expression, une délicatesse de nuances, une perfection qu'ils ne peuvent jamais retrouver loin de ce fluide mystérieux.

L'on guettait déjà l'entrée du grand artiste,

et l'on s'étonnait que l'orchestre, après avoir appelé l'attention par son *tchrong-treou* de gongs et de cymbales, ne fît pas résonner les cœurs aux doux accents mélodieux de l'ouverture.

Soudain un homme en robe bleue, la figure pâle et tragique, entra précipitamment en scène au lieu de la silhouette gracieuse que chacun attendait. Dans le silence profond qui s'établit aussitôt, il s'écria d'une voix angoissée :

— Seigneurs, un immense malheur vient de nous frapper. Bijou-de-ceinture se meurt !

Un profond soupir d'étonnement horrifié s'éleva de la salle. L'homme leva la main et continua :

— Notre Bijou-de-ceinture, poursuivi et insulté par un homme sans pudeur et sans principes, a mis fin à ses jours. Il est insensible déjà...

Tous les spectateurs, dressés, hurlaient :

— Qui est ce misérable insulteur ? Mort à lui ! Puisse-t-il renaître sous la peau d'un chien ou d'un porc !

Comme l'auditoire, debout, se pressait vers la scène, la porte de ma loge se trouva dégagée. J'en profitai aussitôt, et me glissai en hâte derrière la foule furieuse, jusqu'à la sortie du théâtre, courant retrouver ma voiture au point où elle avait ordre de m'attendre.

Ma pauvre mule, excitée par les coups de fouet du *mafou* qui savait déjà tout, n'avait jamais trotté si vite. Le temps, cependant, me parut interminable jusqu'à l'hôpital des missionnaires où j'avais dirigé cette course rapide. Car aucun doute n'étant possible sur le mode de suicide choisi par l'adolescent, il n'y avait espoir de le sauver qu'en employant sans retard les remèdes habituels.

L'impatience me faisait bondir le cœur tandis qu'avec une apparence posée, j'expliquais le cas au gardien de la pharmacie, et recevais enfin de ses mains indifférentes l'émétique et le nécessaire pour les injections de caféine, grâce auxquels l'on sauve chaque jour bien des désespérés.

Les portes de la Ville Intérieure n'étant pas encore fermées, je pus gagner aussitôt le carrefour du Bec-de-Canard et la maison de l'acteur.

Quels ravages, dès l'entrée ! La porte aux fraîches couleurs pendait, brisée. Dans la cour, l'on marchait sur les débris de porcelaine et les lambeaux d'étoffe. Treillis aux rinceaux délicats, peintures gracieuses, tout était arraché.

Des hurlements de deuil me guidèrent vers la chambre où reposait celui de qui, déjà, l'on essayait de rappeler l'âme. La lueur d'un flambeau

de cire rouge tombait sur sa face immobile et pâle, sur son corps allongé sans un mouvement.

Agenouillé devant le *krang*, le *che-fou* Tchang martelait le sol de son front et se déchirait le visage à coups d'ongles. Ses lamentations rituelles étaient mêlées de gémissements sur sa propre infortune. Comme chacun ici-bas, ce n'était pas le mort qu'il pleurait, mais plutôt, égoïstement, sa propre perte... Dans la pièce ravagée, personne d'autre. Les domestiques avaient fui sans doute, épouvantés.

Sans perdre un temps précieux à vérifier si le souffle avait déjà quitté le corps, je me hâtai de faire une injection de caféine. Puis, sous les regards anxieux de Tchang, dont un coup de pied avait interrompu les clameurs, je ramassai un fragment de miroir brisé, et le présentai devant les lèvres de Bijou-de-ceinture. Une légère buée s'y forma et disparut presque aussitôt. Il vivait encore.

Bientôt, sous l'action de la caféine, le cœur engourdi d'opium reprit des battements plus forts. Le mourant entr'ouvrit les yeux et gémit faiblement. Je lui relevai ausitôt la tête et lui versai dans la bouche l'émétique qu'il avala mécaniquement. L'effet se produisit : le danger était écarté.

Tout en frictionnant vigoureusement à l'alcool le désespéré afin d'activer la circulation du sang et d'empêcher un nouvel arrêt du cœur, je me fis raconter par Tchang ce qu'il savait sur les causes de ce drame.

Bijou-de-ceinture, quelques jours auparavant, avait reçu un « billet d'appel » pour un dîner au restaurant, comme il est de coutume, pour ceux qui désirent la compagnie d'un *siang-kong* ou d'une chanteuse, d'en envoyer à leurs amis. Mais la carte était celle du prince Li. L'adolescent avait refusé, prétextant un malaise. L'autre, furieux du refus, s'était écrié :

— Depuis quand un *siang-kong* ose-t-il refuser de venir si je l'appelle ? Je saurai bien le faire venir de force, malade ou bien portant !

Ses invités l'avaient un peu calmé. Sans doute, à ce moment, n'avait-il pas avec lui sa troupe de bandits, car les choses n'allèrent pas plus loin.

Quelques jours se passèrent et Tchang pensait que Li avait oublié ses menaces. Mais, ce jour-là, au moment où Bijou-de-ceinture partait pour le théâtre, un nouvel appel du prince fut apporté par un intendant. Celui-ci, recevant un refus, ressortit aussitôt de la maison et fit un signe à la bande de sicaires qui l'avait accompagné.

Le gardien essaya de se défendre avec son

gourdin ; mais en vain. Il ne réussit qu'à fracasser un crâne et à rendre plus furieux les envahisseurs. Pendant la lutte, Bijou-de-ceinture, épouvanté, étouffant de colère, ne pouvant fuir, écrivit en hâte une accusation contre son persécuteur, la glissa dans ses vêtements, et avala plusieurs boulettes d'opium.

Quand les bandits forcèrent enfin la porte de sa chambre, le poison n'avait pas eu le temps d'agir, mais le jeune homme se tordait dans les convulsions d'une crise de nerfs épouvantable. Les envahisseurs, déconcertés, se retirèrent sans le toucher, non pourtant sans avoir tout déchiré dans la pièce.

Tchang attendait Bijou-de-ceinture au théâtre. Inquiet de son retard, il était venu le chercher. Il trouva la maison silencieuse, et l'adolescent déjà sans connaissance, étendu sur le sol. Un domestique, qui avait été étourdi d'un coup de bâton, venait de se relever, et lui raconta toute la scène ; puis, craignant sans doute un retour des agresseurs, s'enfuit sous prétexte de chercher du secours.

Le malade, cependant, revenait peu à peu à lui. Ses regards, d'abord sans expression, s'animèrent en nous reconnaissant. Mais ils firent le

tour de la chambre dévastée : des flots de larmes voilèrent leur éclat.

— Pourquoi m'avez-vous rappelé du Pays des Ombres ? gémit-il enfin. Pourrais-je vivre après une pareille insulte ?

Une voix s'éleva derrière nous :

— Le Sage a dit : « Le premier devoir de l'homme est de combattre l'injustice. L'insulté ne doit donc pas songer à la mort, mais à sa juste vengeance. Qu'il se garde jalousement pour elle ! »

Nous avions tourné la tête avec inquiétude. Près de la porte se tenait Étoile-de-Sagesse, la figure contractée, les yeux étincelants, les poings serrés. Il s'avança :

— Dès mon entrée dans la chambre, j'ai vu que notre Génie bienfaisant l'avait rappelé à la vie ; mon cœur s'est calmé. Mais j'ai entendu vos paroles ; et la colère m'étouffe... Donnez-moi l'accusation écrite par lui. Je la remettrai dès l'aurore au Président de la Cour des Censeurs Impériaux, en prévenant le ministre Yuann.

Tchang, aussitôt, tira de sa botte de velours et tendit le document qu'il avait trouvé dans les vêtements du désespéré. Celui-ci, de sa voix faible, dit tristement :

— Entre un prince du sang et un petit esclave,

pensez-vous que des juges puissent hésiter un instant ? Il faudrait pour cela des héros de vertu, qui sont rares en tout temps. A quoi bon se plaindre ? La Cour arrêtera tout.

L'on sut plus tard que Yuann, après avoir réfléchi, avait déconseillé toute dénonciation. Le pouvoir du prince Toann était sans bornes, et l'on disait que son fils avait été désigné en secret comme Héritier du Trône, *Traé dze*, à défaut d'un descendant direct de l'Empereur actuel. Le prince Li, son cousin germain, ne pouvait être inquiété. Mieux valait, avait dit le rusé vieillard, transformer encore l'affaire en un scandale de Cour qui parviendrait aux oreilles des Souverains. En rappelant le premier enlèvement inachevé de Bijou-de-ceinture, l'on ridiculiserait pour longtemps l'amour tenace et malheureux du noble Mandchou et l'on protégerait ainsi notre ami contre toute nouvelle tentative.

L'histoire, en effet, habilement racontée, souleva les rires de toute la capitale. Elle représentait le prince transporté par sa fureur amoureuse, et cassant tout dans l'espoir d'émouvoir le vertueux acteur. La réputation de Bijou-de-ceinture en fut centuplée. Ses triomphes dépassèrent tous ceux que l'on connaissait, de mémoire d'homme.

XXIII

La gloire, établie désormais, de Bijou-de-ceinture se manifestait chaque jour par les éclats d'adoration habituels d'un peuple fanatique. Cortèges, applaudissements, cadeaux, poèmes ; rien ne manquait à ses triomphes.

Cette gloire, cependant, n'était pas sans mélange ; et mon âme simpliste d'Occidental ne pouvait comprendre comment ses admirateurs, même les plus passionnés, laissaient transparaître encore pour lui leurs antiques préjugés contre son état d'esclavage et contre sa profession qui, elle, demeurait méprisée si elle le rendait, lui, illustre.

Quel homme aura jamais, il est vrai, le même sentiment de respect pour l'ami qui le fait rire et pour l'individu hypocrite et solennel qui l'écrase de grands principes absurdes ; pour la

personne qui lui résiste et pour celle qui lui cède...

Ma surprise fut donc grande en lisant un matin dans le *Tsing-pao*, la Gazette de la Capitale, le texte d'un bref décret conférant à Bijou-de-ceinture le titre nobiliaire mandchou de *beï-dze* qui lui donnait le droit d'assister sans convocation aux audiences impériales, et lui conférait le rare privilège de pouvoir toucher le Corps Sacré sans encourir la mise à mort immédiate prévue par les Rites en pareil cas. Il recevait en même temps le globule de corail qui l'égalait aux gouverneurs de province.

Je me hâtai de monter à cheval pour aller lui présenter mes félicitations et connaître les circonstances de cette faveur exceptionnelle.

Son portier, auquel mon « cavalier de tête » criait d'ouvrir l'étroit portail nouvellement repeint, apparut avec un air important. Me reconnaissant, il accourut en agitant les mains et en disant :

— Son Excellence est retenu au Palais Impérial depuis dix jours. Il a fait dire qu'il y habiterait désormais.

Dans ma stupeur, je fus sur le point d'imiter mon escorte qui, à cette nouvelle, avait ouvert de grands yeux et laissait pendre la langue.

En tournant bride lentement, l'idée me vint que le *che-fou* Tchang me donnerait sans doute d'intéressants détails. Il ne manquait jamais, aux fêtes rituelles, de m'apporter des cadeaux afin de prouver sa reconnaissance. Ce qui m'obligeait de garder avec lui des relations toujours blâmées de mon digne *tchraé-koann*.

Prudent et craintif, l'heureux maître de Bijou-de-ceinture habitait une maison d'humble apparence, perdue dans un quartier désert de la Ville Extérieure. Quartier silencieux et calme, s'il en fut, où j'errai longtemps, solitaire, entre deux murs antiques, aux tuiles fleuries de mousses et de joubarbes, d'herbes folles et parfois de lierre. De loin en loin, les murs se soulevaient en pignon bas, ou s'entr'ouvraient pour une porte étroite aux deux marches de pierre. Par-dessus la terre bleutée du chemin, les enduits roussâtres et effrités des murs, les tuiles grises et les plantes des toitures, s'étendait le bleu pâle d'un ciel toujours limpide et léger. Le silence planait, à peine traversé par les sifflets attachés aux queues de quelques pigeons tournoyant très haut dans l'azur.

Bientôt perdu, n'osant frapper aux demeures d'inconnus, j'aperçus l'entrée modeste d'un

petit temple dédié au Génie local, le *trou-ti* qui surveille nos moindres actions et prévient les autorités du Royaume des Ombres, afin que tout soit inscrit dans les registres tenus pour chaque âme immortelle, à travers ses existences successives.

Dans l'étroite cour dallée, des vases de terre cuite portaient une forêt d'arbres nains. A gauche, en haut de quelques marches verdissantes, s'ouvrait la longue salle où brillaient dans l'ombre les statues des Trois Purs, et d'où s'échappait le doux parfum de baguettes d'encens piquées dans la cendre de bronzes antiques. De l'autre côté de la cour, le treillis des panneaux tendus de papier était à demi soulevé. J'aperçus le *tao-che* et le saluai : il m'ouvrit aussitôt la porte, le visage ridé de sourires, vieil ermite vivant dans la solitude au milieu d'une ville immense. Le mystagogue connaissait la maison du *che-fou* et me conduisit.

Humble maison, faite de courettes aux larges dalles ; de toitures tuyautées de tuiles grises, et si basses que j'aurais pu les toucher avec la main ; de panneaux de fenêtre aux papiers noircis et déchirés. Pièces misérables, peintes à la chaux quand elles furent construites sous le règne précédent ; aux plafonds maintenant lui-

sants de suie ; aux murs couverts d'inscriptions poétiques ou de dessins comiques. Pauvres meubles de bois lourd, aux couleurs disparues, aux barreaux brisés ; *krang* de brique, recouvert de nattes en lambeaux, gîte hivernal de scorpions et de vermine.

Mais tous les pavillons bourdonnaient de chants, de rires, d'appels, de vie jeune et joyeuse. Et dans la salle d'honneur où l'on m'introduisit d'abord, ce fut un défilé de *siao-cheng* et de *wou-cheng*, de *tcheng-tann* et de *lao-tann* se poussant et se bousculant pour venir saluer le « Grand Homme de l'Océan ».

Leur curiosité satisfaite, leurs politesses accomplies, les uns et les autres retournèrent à leur répétition interrompue, me laissant seul, rêvant à l'existence de tous ces enfants. Aucun d'eux ne pouvait espérer, par beauté ou par talent, conquérir l'attention du public. Pour émouvoir la générosité d'auditeurs plus portés à récompenser le plaisir de leur corps que celui de leur esprit, ils devaient donc lutter sans cesse d'entrain, de gaîté, de ruses plaisantes. Existence difficile, incertaine, où tel, qui triomphait hier, voyait aujourd'hui ses mots les plus spirituels passer inaperçus, dédaignés...

Impatienté d'attendre, je questionnai un domestique. Il m'avoua que l'on n'osait déranger Tchang écrasé de chagrin. Devant mon insistance, il me conduisit au fond de l'enclos, à travers un jardinet de fleurs rares et de rochers étrangement contournés. Une pièce luxueusement ornée y ouvrait ses portes de cèdre sculpté.

Dans la splendeur de ce pavillon, Tchang était effondré parmi des coussins de brocart, la figure empourprée, les larmes roulant de ses yeux bouffis, se tenant la tête à deux mains et proférant sans fin des « *aya ! wou-rou !* » lamentables.

Envahi maintenant par l'embonpoint qui vient avec la réussite et la richesse, il avait noyé dans une graisse paisible et presque noble l'expression d'impudence et de cautèle propre en tous pays aux gens de son plumage.

Il s'aperçut enfin de ma présence, agita la tête d'un air désespéré et prononça lugubrement :

— Le malheur est sur moi ! Je suis ruiné !

Apitoyé, tapotant sa large épaule, je l'interrogeai. Il continua :

— Le décret d'anoblissement l'a libéré... Et dire qu'il me rapportait jusqu'à huit et dix *ouann* par an !

Des sanglots l'étouffèrent de nouveau. Un

ouann étant un poids de dix mille onces d'argent, près de trois cent cinquante kilos de métal, dix *ouann* constituaient en effet un revenu considérable. J'objectai cependant :

— Depuis les années, déjà nombreuses, qu'il déverse dans vos coffres un tel flot de richesses, votre trésor doit être assez grand pour durer jusqu'à la fin de vos jours.

— Vous oubliez que le maître du premier chanteur de Péking était une puissance que l'on n'osait molester. Aujourd'hui, je ne suis plus rien ; on peut me piller sans crainte.

— Il est plus puissant encore qu'autrefois. Un mot de lui vous protégera contre toute atteinte.

— Et puis, un trésor qui ne s'accroît plus est un trésor qui diminue. J'aimais contempler de mois en mois l'augmentation de ma fortune.

Irrité de cette avarice, je le questionnai sans ménagements. Il me répondit, s'arrêtant à chaque instant pour soupirer.

— Tout vient de ce maudit prince Li. La vieille impératrice douairière, celle en qui réside le vrai pouvoir, avait vite démêlé les motifs de l'animosité de Yuann contre Li. Elle interrogea ce dernier qui ne sut pas dissimuler. C'est alors qu'elle a mandé Bijou-de-ceinture au Palais, soi-disant pour organiser des représentations, en réalité

pour distraire l'Empereur qui avait un accès de tristesse et voulait se suicider.

— Vous ne voulez pas dire que l'Empereur...

— Je sais seulement ce que l'on m'a dit. Mais ce n'est pas tout. Le Vieux Fo, elle aussi, eut la curiosité de voir Bijou-de-ceinture. Elle l'a aussitôt retiré à l'Empereur... Ma terreur était qu'elle le fît empoisonner ou égorger, comme pour tant d'autres objets de ses fantaisies passagères. Elle l'anoblit. Le résultat est le même pour moi : je suis ruiné.

Et ses gémissements redoublèrent.

XXIV

Ce fut vers ce temps-là que je dus quitter la capitale, avec son clair soleil du Nord, pour aller résider dans l'humidité chaude, sous les cieux embrumés de Changhaï.

Dans le Sud, il me fallut quelque temps avant de comprendre le dialecte blésant et doux du bas Yang-tse, si différent de la langue claire et rude de Péking.

Dans les théâtres, j'étais comme en pays étranger. Le répertoire était à peu près le même. Mais le jeu était totalement différent ; les costumes plus éclatants de couleurs. Les chanteurs avaient un ton nasal surprenant. Les orchestres ne recherchaient plus les mêmes sonorités et les mêmes assonances que dans le Nord. Le rythme était plus marqué, les harmonies moins douces.

Et puis, à Changhaï, les *siang-kong* n'existent pas. Les rôles de femmes étaient bien joués par de jeunes acteurs, mais, ceux-ci, nul ne songeait à les appeler pour charmer les festins par leur esprit et leur culture littéraire. Aux repas, l'on conviait les charmantes *Koann-jenn* qui, assises derrière chaque convive, les séduisaient bien plus par leur beauté gracieuse, leurs coiffures de perles et leurs colliers, que par la voix pénétrante avec laquelle elles modulent leurs curieuses mélodies en s'accompagnant de guitares et de tambourins. Il fallait insister pour obtenir d'elles un chant de théâtre.

L'art dramatique n'était pas, comme à Péking, l'âme même de la vie de plaisirs. La littérature et la poésie cédaient le pas à des soucis plus immédiats. Les riches négociants de cette ville opulente, à la fin de leur journée de labeur, n'allaient que rarement au spectacle. Ils préféraient se réunir dans les restaurants étincelants de lumière, et s'attarder à « deviner les poings », *tchaé tsiuann*, sorte de *morra* où l'on cherche à prévoir le nombre total des doigts allongés ou fermés de la main droite, que les deux joueurs lancent en même temps, chacun criant ce qu'il pense être le chiffre formé par ses doigts repliés et ceux de son antagoniste.

L'on parlait d'affaires et de politique plus que de poèmes ou d'œuvres d'art. Et l'on passait les nuits à jouer des fortunes autour des tables de *ma-tsio*, « les oisillons dans le chanvre », que les Occidentaux connaissent maintenant, et appellent, on ne sait pourquoi, *mah-jongg*.

Le long de *Foochow road*, la rue des plaisirs, s'élevaient les murs ajourés, faits de boiseries laquées et dorées, des *chou-tchrang*, « arènes de littérature », où les *Koann-jenn* arrivaient, portées sur les épaules de leurs domestiques, et venaient de temps en temps sur une estrade chanter quelque mélodie perçante, pour le plaisir des buveurs de thé qui emplissaient la salle.

Et toujours l'on entendait raconter les mêmes ruses de ces femmes qui cherchaient à se faire racheter de leur esclavage, simulant l'amour fidèle afin d'être choisies pour épouses secondaires. Puis, trompant, volant et abandonnant bientôt leur époux afin de suivre quelque vagabond qui, à son tour, les battait, les volait et les délaissait. Sachant se refuser indéfiniment pour mieux irriter le désir... et la générosité. Puis, se donnant au premier venu, un soir d'ivresse. Ne connaissant rien des efforts vers l'art et la beauté, du travail incessant des chan-

teurs qui ne peuvent laisser un jour s'écouler sans exercer leur voix, sans étudier les poèmes de leur répertoire ou des pièces nouvelles.

Dès mon arrivée, la ville me parut dans une agitation singulière. Des familles entières, venant surtout des provinces du Nord, faisaient courir la rumeur de troubles prochains, devant la menace desquels les réfugiés avaient quitté leurs villages pour se mettre sous la protection des flottes européennes.

Dans tout le centre de l'Empire, des soulèvements populaires éclataient contre les étrangers ou même contre les gens du pays. Des bandes de brigands se formaient de tous côtés. La faiblesse singulière des autorités les encourageait à multiplier leurs attentats. Carence du pouvoir, excitation des foules. Tous ceux qui connaissaient bien l'histoire de l'humanité retrouvaient là les prodromes d'un de ces accès de folie générale qui soulèvent les peuples d'époque en époque, mais auxquels, plus que toute autre, est sujette la race trop nerveusement affinée des Fils de Rann. Tourmentes de feu et de sang qui passent aussi vite qu'elles sont venues, laissant les campagnes désolées, les villages dépeuplés et les villes en ruines. Mais si chacun, en Chine et en Europe,

voyait venir la catastrophe, personne ne faisait rien pour la prévenir.

A Changhaï, d'ailleurs, en ces temps-là comme maintenant encore, une méfiance, une antipathie mutuelle éloignaient les uns des autres les Blancs et les Jaunes, qui se voyaient pour leurs affaires, jamais pour leurs plaisirs. Les Occidentaux citaient même avec admiration certains d'entre eux qui vivaient depuis plus de vingt ans sur les Concessions sans avoir jamais visité la Cité chinoise, dont la muraille aux noirs merlons dominait pourtant le quartier de leurs magasins.

Ainsi éloigné de la Chine tout en y vivant, je regrettais sans cesse mes amis, les artistes et les lettrés de la capitale.

Je fus donc spécialement heureux quand, un matin, les journaux annoncèrent l'arrivée à Changhaï de Bijou-de-ceinture...

Son Excellence le *beï-dze*, l'illustre et inégalable enchanteur, accompagné, ainsi que le soleil l'est des planètes, par une troupe des meilleurs acteurs de Péking.

Un article ambigu du rédacteur théâtral du *Sou-pao* piqua ma curiosité. L'on y parlait en

termes mystérieux d'un départ pareil à la marche d'une comète ; des larmes et du sang des regrets ; d'oiseaux quittant le navire en flammes, et d'autres allégories plus obscures encore.

Bijou-de-ceinture était descendu, naturellement, au *Tsi-cheng tchann*, « l'hôtellerie de l'avancement favorable », dont tous les visiteurs chinois vantaient le confort autant que l'excellente nourriture. J'en admirais surtout la longue cour intérieure, abritée tout autour par un large balcon de boiseries aux vives couleurs desservant les chambres de l'étage unique.

Cette cour, toujours animée de mouvement et de gaieté, se trouvait, ce jour-là, envahie par les curieux venus pour admirer la célébrité. A peine pouvait-on s'y frayer un passage. Ce ne fut pas sans mille *tsié-koang*, « j'emprunte votre lumière », et sans dix mille sourires que je pus gagner le salon où j'étais attendu.

Sur le seuil où il m'accueillit, Bijou-de-ceinture me parut mûri, un homme maintenant, mais toujours gracile, ondoyant, étrangement asexué. Il me tendit la main, à l'européenne, évitant la prosternation, le *kro-treou* qui n'était plus de sa dignité, et la révérence, un genou touchant terre, qui s'échange entre égaux.

Il m'entraîna aussitôt sur le *krang* et me questionna longuement sur moi-même, et sur Changhaï ensuite, ravi d'apprendre que j'étais le magistrat devant lequel seraient jugées toutes les poursuites judiciaires dont il pouvait être l'objet pendant son séjour.

Puis, il appuya longuement ses questions sur les préparations militaires des Occidentaux, sur leurs possibilités d'envoyer sans retard des troupes dans le Nord. Si bien que je m'écriai :

— Le Trône n'a donc pas les moyens de réprimer la folie des « Poings de Justice et d'Harmonie » ? Les laissera-t-il donc attaquer les résidences étrangères ?

Il baissa la voix :

— Le Trône tout entier oscille et frissonne. Le prince Toann a fait proclamer son fils comme Héritier du Trône. Il a promis le poste et le titre de Protecteur de la Dynastie au général Tong Fou-siang venu par marches forcées du Turkestan avec sa brave armée musulmane, à laquelle on a laissé entendre que les Dix-huit Provinces reconnaîtront la religion de Mahomet si les étrangers sont chassés de l'Extrême-Orient. Toann attend d'avoir obtenu ou l'aide ou la neutralité des troupes armées à l'européenne par Yuann Che-Kraé. Alors il fera tuer l'Impératrice

douairière et l'Empereur pour introniser son fils.

— Les provinces du Sud accepteront-elles ce changement ? Dans la vice-royauté de Rann-kreou...

— La Chine entière attend de savoir qui sera son maître. Elle souhaite seulement que la lutte entre l'ancien pouvoir et le nouveau lui coûte le moins possible de pillages, de meurtres, d'incendies et de famine... Je me rappelle maintenant ce que disaient les anciens de notre village. Ah ! Comme le peuple stupide serait heureux et riche s'il savait s'armer et tuer impitoyablement tous ceux qui lui réclament des impôts, ou qui veulent troubler, même par une parole, la paix profonde de ses labeurs !

— Il est certain que si tout opprimé avait le courage de massacrer un oppresseur, l'oppression disparaîtrait vite de la Terre. Mais le peuple moutonnier se laissera toujours prendre aux mensonges de ceux qui veulent sa laine et son sang.

XXV

Après un silence, je questionnai enfin mon ami sur des sujets plus intimes :

— Parlez-moi un peu de vous maintenant. Et dites-moi comment les Chars de Lumière ont pu se décider à vous laisser quitter le Palais. Énarrez-moi tout cela, en me donnant aussi des nouvelles de votre ami Étoile-de-sagesse.

A ce nom, ses yeux profonds s'assombrirent de mélancolie. Sans me répondre, il déploya et me tendit un éventail qu'il tenait à la main. Sur le fond blanc, un peintre habile avait jeté une branche de pêcher aux fleurs de carmin, aux petites feuilles vert-pâle à peine déroulées. Il dit enfin, comme à regret :

— Le rose de ces fleurs est fait des gouttes de son sang.

Je sursautai :

— Mort ? m'écriai-je. Assassiné ?

— Non, non, protesta-t-il. Il vit toujours, puisque lui-même a délicatement ajouté aux touches roses le dessin de fleurs de pêcher, symbole de passion.

Je contemplai, rêveur, cet objet chargé d'un mysticisme tragique. Il poursuivit :

— Avant votre départ de Péking, vous aviez su, sans doute, que la puissance absolue de l'Impératrice Douairière commençait de pâlir devant l'énergie sauvage du prince Toann. Quelques mois se passèrent. Puis la Souveraine me retira peu à peu sa faveur exceptionnelle, qui était mon armure. Je songeai alors avec appréhension à la fin de ses amours précédentes, et à la mort mystérieuse de la plupart de ses favoris.

— Pourquoi ne pas vous laisser partir... comme vous l'avez fait d'ailleurs ?

— Les favoris connaissent bien des secrets. Il est sage de s'assurer de leur discrétion, n'est-il pas vrai ?

— Votre ami Étoile-de-sagesse était-il prévenu de votre danger ? Son angoisse devait être affreuse.

— Il savait tout, car je le voyais quelquefois, avec la connivence des eunuques. Il se donnait pour mon musicien, et pouvait ainsi pénétrer

au Palais sous prétexte de m'apporter des mélodies nouvelles et de me les faire répéter. A ce moment, il me pressait de solliciter l'autorisation de retourner au théâtre. Moi, j'hésitais, craignant de donner ainsi le signal de ma mise à mort.

— Ne pouviez-vous fuir, vous échapper ?

— Vous oubliez que dans la Cité de Pourpre, où la munificence Impériale m'avait assigné un pavillon dans les jardins, trois mille eunuques veillent sur le Corps Sacré. Nul ne peut faire un pas sans être aperçu et sans devoir justifier, par un ordre écrit, sa présence et son moindre mouvement.

— Que faire en pareil cas ?

— Rien. Attendre la mort.

— Pourtant ?

— Voici. Un soir, mon ami et moi, seuls, enfermés dans ma chambre, nous discutions ainsi, inquiets et troublés. Soudain, la porte fut poussée brutalement, et le prince Li, la Bête, entra. Il ne connaissait pas Étoile-de-sagesse, et me parla sans s'occuper de sa présence. Il me dit que le prince Toann, en ce moment, faisait signer à l'Empereur un acte d'abdication. L'Impératrice renonçait au pouvoir et se préparait à se retirer dans un monastère des montagnes. D'ailleurs elle était lassée de moi et parlait de me faire

empoisonner. Là-dessus, Li me dit que j'avais un seul moyen de me sauver ; le suivre docilement et me donner à lui. Ayant, par son rang et sa situation, le droit de circuler librement dans la Ville Interdite, il me couvrirait de sa tablette d'or et m'emmènerait sans encombre... Vous savez que les Souverains donnent une tablette spéciale aux soutiens de la dynastie, afin qu'ils puissent à toute heure contrôler les gardes, et que nul, sous peine de mort, n'ose entraver leur action.

— Que pouviez-vous répondre ? Accepter, lutter de ruse ?

— Dans mon étonnement, je n'eus même pas cette pensée. Je demeurai interdit, sans un mot. Il sortit alors de sa robe un poignard et me dit brutalement de choisir entre lui ou la mort immédiate... Il ne vit pas Étoile-de-sagesse qui s'était glissé derrière lui et qui, d'un mouvement, lui saisit les bras, tentant de le désarmer et de le renverser. Le prince était plus fort que mon pauvre ami. Bien que surpris, il se dégagea d'un geste. Se retournant, il se jeta sauvagement sur son agresseur, le poignard levé, pour l'égorger. Affolé, je me rappelai ce qu'il avait fait un soir où je lui avais échappé de bien peu : je saisis un bronze antique, et par derrière, je tentai

de lui asséner un coup violent sur le crâne. Il m'entendit, se tourna et pencha la tête pour éviter le choc. Ce geste même le perdit. Un angle aigu du pesant objet l'atteignit à la tempe. Il s'écroula sur le sol.

— Mort ?

— Nous l'avons cru. Étoile-de-sagesse, pâle, haletant, alla prendre sur la table une écharpe brochée pour panser son poignet que la lame avait ouvert. Des gouttes de son sang tombèrent, pressées, sur la soie blanche de cet éventail où, un instant avant, il voulait écrire un poème. Il fallait fuir maintenant à tout prix... Pendant qu'il prenait l'arme et la tablette d'or de notre victime, je ne songeai qu'à emporter l'éventail teint du sang aimé...

Il garda un moment le silence, revivant sans doute ces minutes violentes. Je demandai enfin :

— Personne ne vous inquiéta pour sortir de la Cité de Pourpre ?

— La tablette du prince nous ouvrit toutes les portes. Nous allâmes aussitôt chez mon ancien maître, Tchang, car nous n'avions aucun endroit où nous réfugier, étant sans vêtements et sans argent. Tchang, craignant d'être compromis et ruiné par ma fuite, s'activa si bien que, deux heures à peine plus tard, nous quittions la capi-

tale avec tous nos bagages. A quelques kilomètres des murailles, le « char-de-feu » nous prit dans ses palais retentissants et, roulant sur ses deux ornières de métal, nous emporta, le temps d'un cri, jusqu'à Tiènn-tsinn. Nous étions sauvés.

J'exprimai alors le plaisir que j'aurais à saluer Étoile-de-sagesse. La figure de Bijou-de-ceinture s'assombrit de nouveau :

— Je n'avais pas tout dit. A Tiènn-tsinn, dans l'hôtel où nous étions cachés en attendant notre départ, des voyageurs, arrivés de Péking après nous, racontèrent que, sur les ordres du prince Li, l'on examinait un à un tous ceux qui voulaient franchir les portes. Une proclamation avait été affichée sur les murs, promettant mille onces d'or à celui qui me conduirait au prince « que j'avais tenté d'assassiner, osant verser le sang dans l'enceinte sacrée de la Cité de Pourpre... » Étoile-de-sagesse, en apprenant ainsi que Li vivait encore, me quitta malgré toutes mes supplications. Il a juré de nous venger. Je l'aurais accompagné si ma figure trop connue n'avait été une telle certitude d'insuccès pour cette entreprise... Et depuis lors, je n'ai reçu aucune nouvelle de lui.

XXVI

La Folie, véritable maîtresse de l'humanité, triomphait une fois encore. Le monde, sans nouvelles des Légations, crut un moment que tous ses représentants à Péking avaient été massacrés. Le blocus et le siège du quartier diplomatique étaient commencés. Tous les étrangers et tous les Chinois convertis, dans les provinces du Nord, étaient arrêtés, torturés et mis à mort. Les Puissances s'unirent pour châtier l'outrage commun... surtout pour s'empêcher l'une l'autre d'annexer une trop grande part de la Chine.

A Changhaï, déjà, tandis que les jeunes gens de la ville paradaient, organisés en milices volontaires, l'on préparait en hâte des baraquements pour les régiments de toutes les races qui débarquaient, venant des Indes, de Hongkong, de l'Indo-Chine, des Philippines, d'Amérique,

du Japon, de Sibérie. Toutes les langues retentissaient sur le Bund, parmi les pelouses où, le soir tombé, les habitants ont coutume, l'été, de venir goûter la fraîcheur relative passant sur les eaux jaunes du Roang-pou, et d'écouter l'orchestre municipal qu'accompagne l'incessant cri-cri des cigales dans les arbres.

Déjà, la rivière était encombrée de navires chargés de réfugiés : larges et plates jonques du fleuve, venant du Grand Canal et de Nanking ; hautes et moyenâgeuses nefs de haute mer, avec leurs immenses yeux à l'avant, et leurs châteaux-d'arrière pareils à des citadelles ; longs-courriers d'Europe ; ou voiliers immenses d'Amérique.

Tous les vieux vapeurs relégués au fond du port étaient hâtivement remis en service, transportant des approvisionnements pour les flottes de guerre concentrées dans le golfe du Pe-tchi-li ; ou ramenant vers le Sud les habitants apeurés du Nord.

La population ainsi s'accroissait chaque jour. Et les maisons bâties sans arrêt pour les nouveaux arrivants, formaient des quartiers neufs plus grands que l'ancienne ville. Toute la région s'enrichissait à ravitailler ces bouches innombrables.

Malgré, ou peut-être à cause de l'incertitude de l'avenir, cette fièvre d'activité, de mouvement et de travail, était aussi une fièvre de plaisir. Les restaurants se multipliaient. Les magasins s'agrandissaient. Les maisons de jeu ne désemplissaient pas.

Le gros *che-fou* Tchang n'avait pas manqué une telle occasion d'accroître sa fortune. Il avait fait bâtir en deux mois un théâtre plus grand et plus beau que tous ceux de la ville, l'appelant *Sinn Wou-traé*, « La nouvelle terrasse de danses ». Il faisait payer les places quatre ou cinq fois plus cher qu'ailleurs, et cependant la salle était toujours pleine. Tchang, en effet, très habilement, s'était assuré toutes les représentations de Bijou-de-ceinture, dont l'immense renommée attirait des foules toujours renouvelées de spectateurs.

Tchang, il faut le dire, payait à son ancien esclave des allocations mensuelles supérieures à tout ce que les vice-rois les plus rapaces arrivaient à tirer de leurs administrés. Et pour ses représentations libres, pour les fêtes théâtrales que les puissants négociants donnaient dans leurs « maisons de réunion », leurs *Roé-koann* que les Changhaïens zézayant prononcent *Vi-koé*, Bijou-de-ceinture recevait jusqu'à mille onces

d'argent avant d'accorder la faveur de sa présence.

Et pendant que Changhaï s'étourdissait de plaisirs, de richesses et de liberté, les ruines se multipliaient dans le Nord ; les villages se dépeuplaient ; les campagnes ne recevaient pas les ensemencements de l'automne.

Les Alliés bombardèrent et prirent les forts de Takou, occupant la côte et débarquant leurs troupes. La marche vers l'intérieur s'organisa. Tiènn-tsinn, bombardé par les armées chinoises, devint le point de rassemblement des forces. Une colonne d'un millier d'hommes tenta enfin d'atteindre Péking : elle dut se replier devant les troupes innombrables qui tenaient la campagne. Les Poings de Justice et d'Harmonie se crurent victorieux de l'Univers.

XXVII

Un jour, Bijou-de-ceinture me fit prier de venir le voir dans la maison qu'il avait louée, sur un îlot du large canal passant près de la ville, dans la campagne engourdie de chaleur humide.

Je le trouvai dans une salle fraîche ouvrant sur les massifs de fleurs d'un jardin bordé par une large étendue d'eaux tranquilles étoilées de roses nélumbos. Il avait près de lui un homme au visage creusé, pâle, aux yeux ardents et comme apeurés. Je le reconnus tout à coup : c'était Étoile-de-sagesse.

Dès qu'il me vit, il se jeta à genoux et frappa de son front les tapis épais. Surpris, je le relevai aussitôt avec les paroles rituelles. Puis, voyant que son émoi ne se calmait pas, j'ajoutai :

— Dix mille félicités, ô Né-avant-moi ! Daignez m'instruire de ce que je puis faire pour vous, je vous en prie...

A demi défaillant, il demeurait agenouillé, sans prononcer une parole. Bijou-de-ceinture, avec mon aide, le fit asseoir, et me dit :

— Il implore votre protection... Nous en avons tous deux grand besoin.

Il fallut, comme de coutume, bien des patients détours pour obtenir un récit détaillé des faits.

Étoile-de-sagesse, après avoir quitté son ami au moment où celui-ci, de Tiènn-tsinn, s'embarquait pour Changhaï, avait voulu retourner à Péking. Il chercha un voiturier : aucun ne consentit à l'y mener. Tous les bateliers refusaient de remonter la rivière. Personne ne voulait risquer sa vie et ses biens en se dirigeant vers la capitale ravagée. Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi en vaines démarches.

Découragé, il partit seul, à pied. Il se cachait pendant le jour parmi les roseaux, sur les bords du Peï ro. Au crépuscule, il s'approchait silencieusement des villages désertés, fouillant les maisons afin de découvrir quelques provisions que les troupes et les pillards auraient pu laisser.

Les Alliés, alors, n'avaient pas encore débarqué sur la côte, dont les forts de protection étaient considérés comme imprenables. Les mouvements de troupes contre l'ennemi commen-

çaient à peine. Le voyageur put donc accomplir la plus grande partie du chemin sans être inquiété.

Près de la ville de Trong-tcheou, il quitta le Peï ro et longea le Canal de Jade. Là, pas de roseaux où se cacher. Pas de buissons, dans cette campagne de cultures maraîchères. Les villages, plus nombreux, étaient encore habités en partie. Il dut se dissimuler dans les granges et les étables.

Non loin de la capitale, en pénétrant dans une maison vide où il espérait trouver un peu de nourriture, il vit, étendu à terre, égorgé, un officier de l'armée de Yuann Che-Kraé. Tout en fouillant pièce par pièce, la réflexion vint au jeune homme que, en temps de troubles, un uniforme d'officier met en fuite tout le monde : les pillards, militaires ou non, qui craignent d'être obligés de partager leur butin ; et les pillés qui redoutent de l'être davantage. C'est un passeport grâce auquel nul n'est questionné rudement, par crainte de représailles immédiates.

Il dépouilla donc le cadavre et revêtit ses effets. Dans les poches, il trouva des ordres et des papiers au nom d'un certain Wé, chef de bataillon : son identité même était assurée. Il s'avança dès lors ouvertement. Il arrêta la première charrette qu'il croisa, chargée de bagages; saisit la bride du

cheval, et, sous menace de fusillade, se fit conduire jusqu'en vue des sombres murailles crénelées de Péking.

Assis sur le bord d'un fossé, il regarda de loin la voûte profonde de la porte. Comment la franchir ? L'entreprise semblait irréalisable car des gardes de Boxeurs et de mahométans enturbannés encombraient l'embrasure et fouillaient brutalement tous les voyageurs.

Un groupe de soldats passa enfin, se dirigeant vers la ville. Le faux officier se risqua et les suivit, se glissant parmi eux dans l'ombre de la voûte. Personne ne l'interrogea : il pénétra hardiment dans l'enceinte.

A l'intérieur des hautes murailles, les incendies fumaient de tous côtés. La canonnade et la fusillade retentissaient sans interruption dans la direction des légations. Mais l'on entendait aussi des coups de feu dans toute la ville. Des soldats, partout, pillaient les maisons ; et de partout s'élevaient des plaintes aiguës de femmes ou de fillettes, ou les hurlements d'hommes torturés pour les obliger à livrer leurs trésors cachés.

Étoile-de-sagesse craignait à tout instant d'être arrêté. Il fut ravi de voir que chacun, au contraire, s'écartait de lui. N'était-il pas, étant officier, un chef de pillards meurtriers ?

Il résolut de surveiller les mouvements du Prince Li afin d'imaginer un moyen de le mettre à mort. Dans ce but, il alla directement jusqu'au palais du noble Mandchou.

La porte était close. Le silence régnait à l'intérieur. Aucune garde ne stationnait devant le portique. Il voulut questionner des voisins et frappa au premier vantail qu'il trouva. N'obtenant pas de réponse, il frappa plus rudement. De l'intérieur, sans ouvrir, on lui demanda ce qu'il voulait. Il apprit que le prince avait envoyé déjà sa famille et ses trésors sous bonne escorte loin de la ville. Lui-même, avec son fils aîné, demeuraient encore en ville, obligés qu'ils étaient de se montrer chaque jour au Palais. Et comme le faux officier s'étonnait de l'absence des gardes, les voisins rirent : quel besoin de protection avait l'un des principaux chefs des Boxeurs ? N'avait-il pas l'insigne sacré cloué sur sa porte ?

Une idée germa aussitôt dans le cerveau d'Étoile-de-sagesse. Il arracha l'insigne des Boxeurs sur le portique. Puis il courut vers le centre de la ville et harangua la première bande de pillards qu'il rencontra, les raillant de s'attarder à de pauvres maisons quand le palais et les trésors d'un prince chrétien s'offraient à eux.

Les pillards, respectueux de son grade, le

crurent sans discussion. Ils forcèrent d'un coup un panneau de la porte, et envahirent les cours successives. Un serviteur voulut résister : il tomba, le crâne ouvert. D'autres, surpris, laissèrent passer la troupe des agresseurs, qui atteignit en un instant la Cour de Cinabre.

Là, sur les degrés de marbre montant à la Salle d'Honneur, se tenaient le prince et son fils, entourés de quelques hommes déterminés. Avertis, ils avaient eu le temps de saisir des sabres et semblaient décidés à résister en désespérés.

Il y eut un moment d'hésitation dans l'attaque. Criant et vociférant, les soldats brandissaient leurs armes, mais n'osaient avancer. Deux d'entre eux, qui avaient des fusils chargés, épaulèrent maladroitement, tirèrent, mais ne blessèrent personne. La menace avait cependant fait reculer un peu les défenseurs, laissant, en avant, le prince et son fils qui n'avaient pas bougé.

Un pillard, alors, se dégagea de ses compagnons, lança un large filet sur les deux Mandchous et les jeta sur le sol, réduits à l'impuissance, malgré leur lutte et leurs rugissements de fureur. Une charge énergique des agresseurs épouvanta les serviteurs déjà découragés en voyant leur chef abattu, et les mit en fuite.

Sans tarder, les pillards, craignant l'arrivée de

renforts, lièrent les bras et les jambes de leurs captifs, leur arrachèrent leurs vêtements, et les attachèrent en face l'un de l'autre, nus, aux colonnes de la véranda.

Puis un soldat, armé d'un mauvais couteau, saisit le bras blanc de l'enfant, pinça un morceau de chair et, prêt à taillader, tourna la tête vers le père, lançant férocement :

— Où sont tes trésors ?

— Partis, répondit brièvement le Mandchou.

— Tu mens, cria l'autre.

Et un morceau de chair tomba. Un chien, venu on ne sait d'où, se jeta sur le lambeau sanglant et l'emporta. Le père eut un mouvement qui ébranla la colonne : ses liens se tendirent, entrant dans ses chairs. Il rugit des insultes. Mais, que faire ? Ses trésors étaient réellement partis.

Déchiré morceau par morceau, râlant, l'enfant ne fut bientôt plus qu'une masse sanglante. Sa tête enfin s'inclina sur sa poitrine. Il eut un dernier soupir.

La face du père, convulsée de haine, avait une expression si terrible que les soldats, glacés, hésitèrent à le toucher. Étoile-de-sagesse, alors, ramassant un éclat de bois, en creva les yeux du supplicié.

Les pillards, rassurés, reprirent leur interroga-

toire, ponctuant chaque question d'une torture nouvelle, dont l'atrocité leur arrachait parfois un rire nerveux. Mais l'autre ne répondait même plus.

Alors le faux officier lui cria dans l'oreille :

— Te rappelles-tu tous ceux que tu as outragés et maltraités pendant ta vie trop longue ?... Te souviens-tu de Bijou-de-ceinture ?... Tes crimes ont ému les puissances mystérieuses. Tu meurs enfin, et tes tortures présentes sont des caresses voluptueuses auprès des supplices sans fin que tu vas subir dans la Région des Ombres !

XXVIII

Les événements extraordinaires se succédaient si rapidement dans le Nord, et l'on était informé de manière tellement irrégulière sur ce qui s'y passait que l'imagination des journalistes occidentaux et chinois pouvait se donner toute liberté. Une fois, l'on assurait que Toann avait massacré toute la famille impériale et s'était proclamé fondateur d'une nouvelle dynastie. D'autres jours, l'on proclamait que l'Impératrice douairière épousait le Mikado.

Mais les journaux chinois publiaient souvent des documents authentiques et plus intéressants : en particulier, les rapports et décrets reproduits du *Tsing pao*, la Gazette du Palais, qui paraissait encore assez régulièrement. L'on y trouvait les renseignements donnés par les gouverneurs sur leurs provinces. Les révoltes locales

étaient décrites de manière à ne comporter aucune opinion pour ou contre les Poings de Justice : leur pouvoir était donc toujours incertain.

Un jour, je lus avec surprise et inquiétude un rapport violent, signé par mon vieil ami le ministre Yuann et par l'un des censeurs impériaux, Siu Tsing-tchreng.

L'on sait que les Censeurs forment un Corps de Contrôle chargé de poursuivre, d'évoquer devant leur tribunal et de juger toute injustice, toute iniquité, toute immoralité dans l'Empire, le coupable fût-il l'Empereur lui-même. Et leur action est d'autant plus certaine qu'eux-mêmes peuvent être poursuivis devant le Ministre des Châtiments, le Ministre des Rites et un membre du Grand Conseil, pour toute faiblesse et toute partialité dans leur mission ; pour n'avoir pas dénoncé un crime, aussi bien que pour s'être trompé en le dénonçant. Charge si lourde et qui peut provoquer des scandales tels, que la Cour est obligée, pour sa propre sécurité, de choisir seulement des personnalités d'un caractère éprouvé.

Le rapport de Yuann et de Siu était daté du 20 juin, après la première attaque des Légations. A la suite des premières formules, ils écrivaient :

... Depuis le seizième jour de la lune, les Poings de Justice ont envahi la capitale. Le Trône, affligé par les calamités s'abattant sur la Nation Fleurie, a, chaque aurore, tenu audience, recherchant l'avis de ses humbles Conseillers, afin de sauver les Temples des Ancêtres et la nation elle-même...

Et cependant, dès le vingtième jour de la lune, les Poings de Justice pouvaient, sans être entravés en rien, mettre le feu à plus d'un millier de maisons en dehors de Ts'ièn-menn. *Si bien que ce quartier, le plus riche de la Cité, n'est plus qu'un hideux désert. Les neuf dixièmes des habitants de la capitale se sont enfuis. Les envois de nourriture et d'argent ont cessé de nous parvenir des provinces. Les mots ne peuvent décrire la désolation, la souffrance et la misère du peuple...*

Pour conclure, il est écrit dans le Rituel des Tcheou : « quand le désordre ravage l'État, il est urgent d'appliquer sans réserve la peine de mort aux coupables. » Dans le Classique de la Prose, il est écrit aussi : « Il est, hélas ! des périodes où l'infliction du dernier châtiment devient un devoir sacré. » Il semble prouvé que l'heure est venue d'exterminer ces fauteurs de désordre. Toute indulgence et tout retard seraient la cause d'épouvantables catastrophes. Humblement, nous

Vous soumettons cette requête, et supplions Votre Divine Sagesse de prendre une décision rapide.

Aucune suite ne fut donnée à ces sages conseils.

Quelque temps après, je vis un deuxième rapport, portant les mêmes signatures, et daté du 8 juillet. L'audace du ministre, en cette heure où les Boxeurs semblaient les maîtres dans le Palais, me surprit : l'habileté du vieux courtisan ne m'avait pas préparé à cette témérité, à cette attaque violente et directe contre ses ennemis. Et cette action était d'autant plus hasardeuse que sans doute on le soupçonnait, lui et ses amis, d'avoir provoqué la mort du prince Li. Car il est difficile de maintenir une action dans l'ombre ; et, comme le dit le vieux proverbe : la seule manière de garder un acte ignoré de tous, est de ne pas le commettre... Cependant, les hardis dénonciateurs écrivaient :

Depuis le vingt-quatrième jour de la lune, où le ministre allemand a été tué par les Poings de Justice, ceux-ci assiègent les légations. Or, voici que les troupes commandées par le général Tong Fou-siang se sont jointes à eux pour faire souffrir les plus grands malheurs aux infortunés

habitants de la capitale, dont chaque maison est pillée sans merci...

Que des soldats débandés et des hordes de brigands soient ainsi autorisés ouvertement par le Trône à ravager la capitale, c'est là un fait unique en notre histoire...

Et la valeur militaire de ces brigands est nulle. Ils se vantaient de raser les légations en vingt-quatre heures. Depuis un mois, c'est à peine s'ils ont tué quelques soldats étrangers, tandis que des milliers de leurs cadavres encombrent les approches du quartier assiégé. Comment le Trône peut-il avoir confiance en eux pour nous défendre contre les armées étrangères qui débarquent en ce moment sur nos côtes ?...

Le Trône vient d'envoyer des présents aux légations, afin de témoigner Sa Bienveillance envers ceux qui viennent de loin, comme l'ordonne Krong dze. Mais, en même temps, les Poings de Justice continuent leurs attaques. Si les étrangers en arrivaient à soupçonner d'hypocrisie le Trône Sacré, comment prouver Son innocence et Sa désapprobation des massacres ?...

D'autre part, les Puissances prétendent n'envoyer leurs troupes que pour supprimer la rébellion et rétablir l'ordre. Il faudrait, bien entendu, une fort grande crédulité pour admettre la sincé-

rité de pareilles déclarations. Ne vaudrait-il pas mieux, cependant, écraser nous-mêmes les rebelles, afin d'enlever aux étrangers tout prétexte d'intervention ?...

Hélas ! La Claire Lumière du Ciel est temporairement obscurcie par cette invasion pestilentielle de sauterelles destructrices. Nous le savons : nos représentations trop sincères vont causer notre perte. Mais, en dépit de notre humilité, nous sentons avec force que la Chine est comme un mourant dont chaque soupir peut être le dernier. La crainte de parler pèse moins lourdement sur nous que le sentiment de notre devoir.

Sachant que nous bravons la mort par notre audace, nous adressons néanmoins ce Mémoire au Trône, en Le suppliant de s'en inspirer et d'agir.

A ma grande surprise, les journaux ne mentionnaient ni la mise à mort, ni même l'arrestation de Yuann et de Siu. Toann perdait-il son influence ? L'Impératrice hésitait-elle à sacrifier ceux qui pouvaient la soutenir contre les Boxeurs trop puissants ?

Deux semaines plus tard, le 23 juillet, le *Tsing pao* publiait encore un rapport, ou plutôt, cette

fois, une dénonciation violente, signée de Yuann et de Siu :

Mémoire ayant pour but de signaler humblement que la Capitale Sacrée est ravagée par l'anarchie ; que l'empire entier est désolé par les brigands ; que nous sommes à la veille d'une guerre contre l'Univers entier, dont la conclusion ne peut être qu'une catastrophe sans précédent.

Dans les siècles passés, si les rébellions furent parfois d'une extrême gravité, le Trône et le peuple proclamaient du moins que les fauteurs de désordre n'étaient rien que des rebelles. Mais, aujourd'hui, les plus proches soutiens du Trône donnent aux Poings de Justice le nom de fervents patriotes, de sorte que personne n'ose les qualifier de rebelles.

Ces brigands, en commençant leur mouvement, adoptèrent la devise : Soutenir la dynastie et détruire l'étranger. Faut-il le rappeler ? Ceux qui sont assez forts pour soutenir sont assez forts pour renverser. Le danger est grave.

Ce n'est donc plus seulement sur les chefs mêmes des rebelles que doit s'abattre la juste colère du Trône, mais encore sur tous ceux, fussent-ils les plus hauts de l'État, qui dans leur

folie ont soutenu et encouragé les Poings de Justice. Leur parenté avec le Corps Sacré ne saurait en aucune manière les soustraire au châtiment de leurs fautes.

Ainsi les étrangers seront convaincus de la droiture et de la loyauté du Trône. Ainsi la guerre qui gronde sera transformée en conversations pacifiques. Ainsi les Temples des Ancêtres demeureront inviolés.

Et quand la Sage Miséricorde aura fait tomber la tête des brigands et des coupables, même les plus rapprochés du Trône, qu'Elle daigne ordonner également notre exécution, afin que notre mort apaise les esprits des puissants coupables. Nous irons en souriant vers la mort.

C'est dans un élan irrésistible d'indignation et d'alarme que nous présentons ce mémoire. Nous supplions anxieusement la Cour d'agir.

Une courte note annonçait, quatre jours plus tard, que le ministre Yuann et le Censeur Siu, sur l'ordre des Souverains, avaient été arrêtés et menés au Ministère des Châtiments. Là, il n'y avait pas eu jugement, comme les lois de l'Empire l'exigeaient, mais simple lecture du décret ordonnant leur mise à mort.

Bien longtemps après, Bijou-de-ceinture me fit lire un faire-part sur papier jaune plié de grand format, comme il convient pour les deuils. Rédigé par le fils aîné de Yuann, il avait été envoyé à tous les membres de sa famille, pour être conservé dans les archives et transmis aux descendants. Bijou-de-ceinture l'avait reçu à titre de « fils sec » du ministre.

J'y trouvai la relation des circonstances qui avaient amené la glorieuse condamnation de Yuann, ainsi que le récit détaillé de ses derniers instants.

Quand le vieillard, arrêté, avait été conduit au Ministère des Châtiments, il savait déjà ce qui se passerait : il revêtit ses robes de Cour et tous les insignes de ses dignités. Dans la Salle d'Honneur du Ministère, une table avait été préparée, couverte d'une soie jaune brochée de dragons à cinq griffes. Le décret enroulé y reposait entre deux torchères allumées. Siu, également en uniforme, était déjà là.

Le Ministre des Châtiments, lui aussi en uniforme d'audience, s'agenouilla d'un côté de la table ; Yuann et Siu, de l'autre. Tous trois, alors, avaient frappé neuf fois le sol avec leur front, comme en présence du Souverain. Puis le Ministre, toujours à genoux, avait déroulé le décret

couvert du large Sceau Impérial, et l'avait lu solennellement à haute voix. Et les trois magistrats s'étaient encore prosternés à neuf reprises pour remercier le Ciel de s'être ainsi manifesté.

Yuann, alors, à son vieil ami qui se lamentait, avait dit calmement :

— Les choses en étaient venues au point que, même si j'avais gardé le silence, il me fallait fuir ou périr. J'ai préféré me livrer au bourreau. Car ma mort peut faire réfléchir le Trône et la nation, les convaincre des dangers que leur font courir leur inaction et leur faiblesse. Je mourrais donc content.

Ses enfants, que l'on avait fait entrer, s'étaient groupés autour de lui, gémissant et pleurant. Il les reprit avec bonté :

— Je donne ma vie pour tenter de sauver mon pays. Soyez fiers de l'honneur que le Destin accorde à notre famille. C'est le plus grand qu'un serviteur de l'État puisse obtenir.

Et il passa la soirée, causant et riant, au milieu des siens.

Le lendemain, à une heure de l'après-midi, Yuann et Siu, tous deux revêtus de leurs robes de Cour brodées des insignes de leur rang, furent conduits au terrain d'exécution, suivis du bour-

reau qui faisait des moulinets avec son large sabre.

La place était encombrée par des Poings de Justice, foule épaisse et hostile. Comme le cortège fatal approchait lentement, l'un des chefs rebelles se plaça devant Yuann et lui demanda furieusement pourquoi il avait toujours lutté contre les vrais patriotes. Le vieillard haussa doucement les épaules et répondit :

— Tes pareils croient-ils donc que leur ignorance et leur folie égalent la Raison et les sentiments de loyauté d'un lettré ? Osent-ils donc se comparer à de hauts magistrats ?

Quelques pas plus loin, le bourreau fit une passe rapide de son arme acérée : la tête de Yuann roula sur le sol. Un flot de sang jaillit par saccades de son cou. Le corps oscilla, puis tomba lourdement. Le Censeur, à côté de lui, fut aussi décapité debout, en marchant.

Ceux qui se sont agenouillés devant la Personne Sacrée ne sauraient mourir à genoux devant les aides du bourreau.

XXIX

Vers la fin du mois d'août, j'appris avec étonnement que Bijou-de-ceinture, rompant tous ses engagements, avait quitté soudainement Changhaï et s'était embarqué pour le Nord. Le *Chefou* Tchang, que j'interrogeai, ne savait de ce départ que le regret de ne pouvoir réaliser des gains futurs qu'il avait escomptés déjà.

Pensait-il reprendre sa carrière triomphante à Péking ? Mais les théâtres, dans une ville en ruines, ne s'ouvriraient pas de longtemps. Et même s'il chantait, ce serait devant une population raréfiée, appauvrie. Jamais il ne trouverait des succès et des recettes comparables à ce qu'il avait chaque jour dans l'opulente Changhaï.

Une autre question demeurait pour moi insoluble : pourquoi les Alliés, entrés à Péking au

début d'une après-midi, n'avaient-ils pas aussitôt occupé les portes de la Ville Interdite ? Leur étrange inaction avait permis à la Cour entière de s'échapper le lendemain matin et de gagner la campagne. Et même à ce moment, un escadron lancé pouvait arrêter le cortège à peine sorti de la ville, et l'empêcher de se réfugier à deux mille kilomètres de là, dans l'antique Tchrang-ngann, capitale des dynasties Rann et Trang. Pourquoi rien n'avait-il été fait ?

Je devais rester bien longtemps dans l'incertitude sur ces deux actions inexplicables.

Quelques semaines plus tard, j'étais moi-même envoyé à Péking. La situation y était la plus étrange qui se pût concevoir. Le gouvernement chinois tout entier était hors d'atteinte, d'abord par son éloignement, ensuite par la méfiance des Alliés l'un envers l'autre. Ceux-ci, en effet, n'avaient pu de longtemps, malgré leur égal appétit de s'accroître, se mettre d'accord pour le partage de la Chine en zones d'influence commerciale et industrielle. Accepteraient-ils de se laisser l'un l'autre conquérir chacun sa région ? D'autre part, la certitude de ne pouvoir s'accorder, après la conquête de la Chine par une armée interalliée, rendait peu désirable une

expédition commune, qui serait alors aussi coûteuse qu'inutile.

La population du Nord, elle, avait volontiers favorisé les Poings de Justice quand elle avait espéré piller avec eux les établissements étrangers. Elle avait été bien vite lassée de se voir, au contraire, pillée et décimée par les soi-disant patriotes. Elle accueillait maintenant les étrangers comme des sauveurs, d'autant plus que l'on ne payait plus d'impôts, et que la liberté matérielle et morale n'avait jamais été si grande, bien que l'ordre fût rigoureusement maintenu. A peine si quelques familles mandchoues, dans leur loyauté, fermaient jalousement leurs portes aux conquérants. Tout le monde luttait de sourires et d'affabilité, invitant et visitant amicalement officiers et soldats des armées alliées.

Comme bien je le pensais, les théâtres n'avaient pas encore ouvert leurs portes. La plupart des salles, incendiées, n'étaient pas reconstruites. Les compagnies s'étaient dispersées. Beaucoup de *siang-kong* avaient acquis la liberté par la fuite.

Il me fallut quelques jours pour découvrir la nouvelle résidence de Bijou-de-ceinture. Et je la connus seulement parce que Tchang, renonçant à exploiter à Changhaï un théâtre sans étoile,

était revenu à Péking, lui aussi, et s'était aussitôt préoccupé de me faire une visite afin de s'assurer la protection des maîtres provisoires de la capitale.

Bijou-de-ceinture habitait, sous les murs de pourpre de la Ville Interdite, la partie épargnée par le feu d'un ancien palais mandchou, datant de la conquête.

Dans la salle immense, aux peintures estompées par le temps, meubles splendides et tapis épais étaient encore là. Les bibelots et les peintures avaient disparu, emportés par les propriétaires en fuite ou par des pillards successifs. Mais personne n'avait pu détruire ce que les générations affinées qui avaient, l'une après l'autre, vécu dans ce palais, y avaient laissé de leur âme noble et délicate.

Saisi dès l'entrée par cette atmosphère où se mouvait tout naturellement la silhouette gracieuse de Bijou-de-ceinture me guidant vers le fond de la pièce, je reçus un véritable choc en apercevant, allongé dans la pénombre du *krang* enclos de sculptures ajourées, un homme vêtu d'un uniforme européen, penché vers le plateau à opium.

Le fumeur, apercevant un Occidental, se releva. Je fus encore plus troublé, car je reconnus

un des officiers les plus en vue des états-majors alliés ; en vue par sa situation du moment autant que par le scandale dont il avait été le héros, en Europe, l'année précédente. L'on se rappelle encore sa photographie, reproduite dans tous les journaux et le montrant en un déshabillé galant, tenant sur ses genoux un petit sous-lieutenant dévêtu.

Que faisait-il chez Bijou-de-ceinture ? Et celui-ci, l'artiste uniquement épris de musique et de littérature, l'ami d'Étoile-de-sagesse, que demandait-il à cet étranger ?

Le raide et sec visiteur se retira enfin. Mon hôte, qui l'avait reconduit, revint s'asseoir près de moi. Notre causerie reprit. Mais pendant que nos paroles vaines se croisaient mollement dans le silence assoupi de l'antique salon, nos pensées demeuraient rigides et s'épiaient.

Quel secret trop pesant hésitait-il à me confier ?

Il dut percevoir enfin les suppositions amères qui s'agitaient dans mon esprit incertain, car il poussa un long soupir. Puis, repoussant le plateau qui nous séparait, il se pencha vers moi et me dit tout bas :

— L'hostilité muette de vos soupçons m'est une injure insupportable. Je vous supplie de me demander des éclaircissements sur ce qui vous

paraît inexplicable ou incorrect dans ma conduite... Vous êtes étonné de m'avoir vu quitter Changhaï si précipitamment quand les Alliés sont entrés à Péking ? Pourquoi ceux-ci, combattant soi-disant les Boxeurs afin de rétablir l'ordre, n'ont-ils rien fait pour saisir et punir leur grand chef, le prince Toann ? Ne pensez-vous pas que celui-ci étant pris, jugé et décapité, la résistance des Boxeurs serait tombée aussitôt, et que justice aurait été faite des crimes dont il était l'instigateur ? Pourquoi n'ont-ils rien fait pour s'emparer de la Cour, alors qu'il leur était aisé de bloquer les quatre portes de la Ville Interdite ?

Son départ précipité n'était pas expliqué par de telles questions : qu'était-il venu faire à Péking ?... Il continua :

— J'ai pensé que les Alliés, trompés par le Japon qui veut rester seul devant une Chine toujours divisée ; ou bien ignorants et incapables d'agir comme le sont toujours des associés jaloux l'un de l'autre, allaient permettre au prince Toann de devenir Empereur... Et celui-là, ajouta-t-il avec une expression de haine extraordinaire, celui-là qui fit exécuter mon bienfaiteur, je ne veux pas qu'il soit empereur. Je veux que, plongé dans l'opprobre de sa dégradation, il vive long-

temps, afin que la souffrance grandissante de son ambition avortée lui soit un châtiment plus long et plus rude que la mort.

— Comment espérez-vous influencer les décisions des Alliés ? demandai-je dans ma surprise.

— Je n'avais pas de plan arrêté, et ne me faisais d'ailleurs aucune illusion sur la difficulté d'atteindre au but. Mais nous n'avons pas, comme vous autres Occidentaux, la pensée que nous dirigeons les événements. Nous savons, au contraire, qu'ils se servent de nous. Nos décisions sont toujours dictées par ce que notre passé, notre entourage et les circonstances nous imposent. Ma volonté d'agir, ne pouvant être sans cause, ne pouvait donc être sans effet... Dès mon arrivée à Péking, j'ai cherché le moyen d'influencer le Chef militaire que les Alliés s'étaient donné.

— Il vous suffisait de paraître pour troubler le cœur de la dame mandchoue dont ce Chef est si fort épris... Et par elle, malgré son peu d'influence et malgré son incompréhension probable de la politique...

Il eut un sourire sceptique :

— Comment, vous qui connaissez notre peuple et notre histoire, vous qui avez dû voir dans votre pays, car toutes les femmes sont pa-

reilles, avec quelle ardeur sournoise les épouses de vos amis pèsent sur leurs travaux et leurs jugements, vous dites des paroles si vides de Raison ?... Sachez donc que cette Mandchoue a été placée habilement sur le chemin de votre Chef par les soins du prince Tsring revenu à Péking avec des instructions secrètes de l'Impératrice. Mais Tsring ne sait pas encore si le prince Toann ne sera pas Régent demain : il fait donc parler en sa faveur.

J'avais été surpris, en effet, de constater que le Conseil des Alliés ne plaçait déjà plus le châtiment de Toann parmi les conditions premières du traité de paix dont on envisageait les termes, en attendant que la Cour fît des offres de négociations. Je demandai, songeur :

— Comment, alors, séduire un homme aveuglé par des amours féminines ?

— Sa Raison étant troublée par ses sentiments, il fallait trouver un autre moyen d'influencer ses décisions. Je songeai donc au principe établi par Wou dze il y a deux mille ans : un chef militaire connaît la vie uniquement par les rapports de ses conseillers.

— Ah ! soupirai-je avec soulagement ; voilà pourquoi vous êtes l'ami de son chef d'état-major.

Bijou-de-ceinture eut un sourire heureux :

— Je voyais bien que vous refusiez de croire à des apparences qui m'étaient défavorables. Mais votre esprit était trompé par le témoignage de vos yeux.

Peu de temps après, à la grande surprise des Alliés, un pur Chinois, le vieux Li Rong-tchang, recevait de l'Impératrice l'ordre et les pleins pouvoirs de négocier la paix. Les Mandchous étaient tenus à l'écart. Tous les journaux chinois répandaient en même temps la nouvelle que la mort de Toann était exigée par les étrangers, sous peine d'occupation définitive de la Chine.

Le pays entier, qui hésitait encore entre les deux pouvoirs et les deux politiques, fut impressionné au point que d'innombrables requêtes furent adressées à l'Impératrice, la suppliant de retourner à Péking et de conclure la paix.

Causant le lendemain avec Bijou-de-ceinture, je lui exprimai mon étonnement devant une décision tellement audacieuse de la part de l'Impératrice ; mon étonnement surtout, que de si loin, elle fût si bien informée sur le moment exact où son acte pouvait à la fois paralyser le prince Toann, redonner au Trône la con-

fiance aveugle du peuple et disposer le mieux en sa faveur les Alliés.

Il eut un sourire et un regard amusé. Puis, sans me répondre, il me prit par la main et me guida vers sa chambre. Aux murs de laque vert-pâle tachetée d'or, une seule peinture était accrochée : il me la montra.

Dans un défilé rocheux, une rivière bouillonnait. Un vieux pêcheur retirait sa ligne où pendait un carpillon. En haut et à gauche, tracés d'une ferme et forte écriture qu'il me sembla connaître, étaient les mots : « Un petit poisson peut empêcher un homme de mourir de faim. » Il y avait aussi un large cachet vermillon que je déchiffrai aussitôt : l'écriture était bien celle de la redoutable Régente. Il y avait encore une date : la peinture remontait à douze jours à peine.

Je me retournai, surpris, questionneur. Il mit un doigt sur ses lèvres et sourit, disant :

— Le Vieux Fo affirmait toujours qu'un sage Souverain doit savoir utiliser les talents du plus humble de ses sujets.

Et je murmurai, admirant intérieurement la souplesse fine et habile de l'Asie :

— Dix mille félicitations pour le retour de la Faveur !

XXX

La population de Péking, en attendant le retour de ses anciens maîtres, menait une existence de liberté qu'elle n'avait jamais connue. Les fuyards rassurés revenaient en grand nombre. Avec le travail et la vie, affaires et richesses affluaient de nouveau dans la capitale, qui réparait rapidement ses ruines.

Le plaisir semblait la principale occupation des habitants. Tous les plaisirs, si l'on en jugeait par les chansons et les rires dont retentissait nuit et jour le quartier de la joie, le *Léou-li-tchrang*, qui occupait maintenant tout le nord-ouest de la Ville Extérieure.

Pudeur et moralité n'apportaient plus aucune restriction à la fantaisie des passions physiques. Il semblait même que ces satisfactions fussent plus intenses d'être étalées en public. Cette hu-

manité, dégagée par une grande convulsion des liens artificiels séculairement imposés par des bergers religieux ou royaux soucieux seulement d'augmenter le rendement de leur troupeau humain, reprenait son équilibre et revenait aussitôt à la libre et joyeuse Nature. Oublieux du passé que rien ne saurait rappeler, insouciants d'un avenir que nul ne peut prévoir, les gens s'adonnaient sans retenue à toutes les joies qu'ils pouvaient atteindre.

Et ceux qui cherchent profit en pourvoyant aux plaisirs d'autrui trouvaient là matière aisée à faire fortune. Le *che-fou* Tchang, qui me manifestait de temps en temps une reconnaissance mélangée d'espoir en de nouveaux services, me parlait avec orgueil et satisfaction de la manière dont il faisait fructifier ses importants capitaux.

Un groupe d'étrangers, auquel je mentionnai par hasard les combinaisons de l'astucieux *che-fou*, insista aussitôt pour visiter des établissements que l'Europe ignorait. Leur intérêt, purement scientifique, assuraient-ils, m'arracha enfin la promesse qu'ils désiraient.

Le soir même, Tchang, gras, souriant, revêtu de sa plus belle robe de soie brochée, nous guidait parmi ses propriétés. Tout d'abord, ses res-

taurants de *siang-kong* : il en avait une rue entière. Maisons hâtivement rebâties d'argile battue mélangée de chaux et de paille, avec un enduit de plâtre, blanc à l'intérieur, gris fer à l'extérieur. Mobilier modeste laqué de vermillon : tables, chaises et larges *krangs*. De cour en cour, de pièce en pièce, tout se ressemblait. Et tout cela était rempli de gens buvant, mangeant, chantant ; servis par de louches compères qui semblaient prêts à tous les crimes.

Des enfants fardés de couleurs vives, vêtus de longues robes pâles, circulaient languissamment, caressés au passage par les buveurs, enlacés enfin et retenus sur les genoux par des amateurs qui les entraînaient bientôt vers une chambre intérieure. Et le vent de leur marche, écartant la robe déboutonnée des enfants, laissait voir leur maigre nudité.

Une maison servait d'école pour les débutants. Comme nous demandions d'où ils venaient, car il était peu probable qu'une vocation irrésistible les attirât, Tchang eut une réponse équivoque. Les pauvres petits, soi-disant achetés à des parents qui ne pouvaient plus les nourrir, étaient plus probablement ramassés dans les villages ruinés, ou volés dans les rues des villes voisines. Le *che-fou* nous montra fièrement que le zèle

des instructeurs ne se ralentissait jamais et que les études se poursuivaient fort avant dans la nuit : les classes de chant, de maintien, de diction, étaient encore en pleine activité.

Remarquant que Tchang entraînait le cortège des curieux au delà d'une salle d'où s'échappaient des voix enfantines, je demeurai en arrière et poussai doucement la porte. J'entendis le maître qui interrogeait :

— A quoi reconnaissez-vous qu'un amateur vous fera perdre votre temps, et volera par conséquent votre maître ?

Plusieurs voix répondirent ensemble :

— Il ne nous offre ni à boire ni à manger ! Il cherche seulement à nous caresser.

— Comment un *siang-kong* aide-t-il le mieux un amateur à voler le maître ?

— En ne se faisant pas payer à l'avance...

Les enfants, assis sur des bancs, avaient leurs robes étalées autour d'eux, et ne bougeaient pas. Cette immobilité surprenante prit fin soudain sur un signe du professeur. Tous les enfants se levèrent... Qu'étaient donc ces pointes en buis de tailles graduées sur lesquelles ils étaient assis ?

Tchang revenait avec les visiteurs, qui suivirent la direction de mes regards et commencèrent aussitôt à s'exclamer de surprise et d'éton-

nement. Le *che-fou*, gêné, dit comme en s'excusant :

— C'est progressif... Autrement, ce serait trop difficile ; les amateurs se décourageraient...

Il y eut un grand silence dans le groupe des curieux. Et ce soir-là, l'on n'alla pas plus loin.

Quelques jours après, Tchang, sollicité de nouveau, conduisit ses visiteurs dans une rue voisine, qui lui appartenait également et que les Grecs eussent dite consacrée à Vénus. Mais les femmes, fort vilaines, qui étalaient dès le seuil leurs fards maladroits, causèrent un visible désappointement. Et comme on lui demandait s'il n'avait pas autre chose à montrer, il sembla tout humilié et nous entraîna un peu plus loin.

La porte franchie, nous étions dans une large cour entourée de beaux bâtiments, ombragée de vieux arbres. Le portier, reconnaissant le maître, lança un appel. De la grande salle, arrivèrent, courant et se bousculant, une douzaine de fillettes anèbes. La plus jeune semblait avoir cinq ans. La plus âgée n'en avait pas dix.

Plusieurs des visiteurs n'étaient plus jeunes : leurs yeux étincelèrent. Tchang, tout à coup inquiet, s'écria, suppliant :

— De la douceur ! Je vous en prie, seigneurs, de la douceur !...

Resté seul dans la cour, sous les regards clignotants (lubriques, peut-être ?) des pures étoiles, je ne pus m'empêcher d'avoir les yeux attirés vers les panneaux au papier déchiré d'une chambre où s'allumait une lanterne ornée d'une pivoine.

Un de nos compagnons des armées alliées, grisonnant, très galonné, était là, debout, en partie dévêtu, devant le Krang. Des deux mains, il tenait relevées les jambes d'une fillette étendue devant lui...

Je n'oublierai jamais la figure rouge, transpirante, haletante de l'homme dont le binocle tremblait, prêt à tomber. J'oublierai moins encore les larmes silencieuses de la fillette, les yeux levés en un muet appel vers le Ciel où l'on dit que réside Celui sans l'ordre duquel un fétu ne peut être déplacé.

Tchang était venu me rejoindre. Il sentit mon jugement silencieux et, pour s'excuser, me dit le succès de ses « filles sèches » auprès des soldats étrangers plus encore qu'auprès des habitants de la ville.

L'aventure s'ébruita sans doute car, le di-

manche suivant, le chapelain d'une armée alliée en fit le texte de son allocution. Mais, il le savait bien, il clamait en vain, citant l'Écriture, menaçant ses fidèles et Péking tout entier du sort que l'Éternel fit subir à Sodome et Gomorrhe. Les étrangers, eux aussi, délivrés des restrictions artificielles de leurs lois et de leurs éducations, obéissaient de nouveau à tous les instincts, à tous les désirs que leur Créateur avait mis dans leur âme immortelle, et persistaient, selon le terme du bon pasteur, à « se rouler dans la souillure de leurs stupres ».

Un vertige de licence envahissait en effet les lieux de réunion des étrangers. Pendant quelque temps, les repas d'un groupement furent agrémentés d'un jeu nouveau. Un des enfants de Tchang, caché sous la table, avait le devoir d'adresser ses attentions à l'un des convives. Et ceux-ci, attentifs, se surveillaient l'un l'autre, guettant le moindre signe de défaillance décelant le favorisé, qui, désigné, devait se lever aussitôt et, sa faiblesse constatée, s'engager à quelque invitation coûteuse au profit des vainqueurs.

Dans les rues mêmes, quand vint le printemps, il n'était pas rare de voir des coulies en guenilles,

qui étaient piqués d'émulation par la vue d'un couple de chiens « printaniers », et qui, plaisantant et riant, se jetaient l'un sur l'autre à quatre pattes à l'exemple des bêtes affolées de désir.

Pendant plus d'un an, il en fut ainsi. L'on parlait de Péking comme du paradis de toutes les libertés.

Puis le Protocole de Paix fut enfin signé. Le prince Toann, premier des Grands Coupables, était condamné à mort, déchu de tous ses grades et ses droits, mais voyait à la dernière minute sa peine commuée en prison perpétuelle. Le ministre Yuann était vengé.

L'Impératrice Douairière, le Vieux Fo, débarrassée des Boxeurs et de leur chef grâce aux étrangers qu'elle avait fait bombarder, revenait à Péking et reprenait toute sa puissance.

Le *Beï-dze* Bijou-de-ceinture était nommé directeur perpétuel du Théâtre Impérial et recevait le globule de corail ciselé. La famille Yuann lui faisait don, solennellement, des jardins où le ministre l'avait gardé si longtemps.

XXXI

... Une vive douleur au doigt me rejeta brutalement dans le temps présent, au tiède confort de mon fauteuil anglais. L'allumette que j'avais enflammée — était-ce il y a vingt ans ? — avait flambé lentement, jusqu'à me brûler la main... En ces quelques instants, tout notre passé commun avait défilé devant mes yeux.

Bijou-de-ceinture cependant, non l'éphèbe d'antan, mais l'homme d'aujourd'hui, achevait sa phrase sans avoir remarqué mon absence. N'étais-je pas, d'ailleurs, resté toujours avec lui ?

— Depuis la Révolution de 1911, notre époque, heureusement pour moi, admire avant tout les artistes. Ma photographie est dans toutes les devantures des boutiques, à côté de celle du Chef de l'État. Je gagne davantage que tous les mi-

nistres réunis et suis plus honoré qu'un vice-roi dans sa province. Le destin m'est favorable.

— Puisse-t-il vous combler de faveurs toujours grandissantes ! dis-je.

Je me levai et joignis les mains pour un salut amical, en ajoutant :

— Il me semble que l'heure de votre représentation doit approcher. Permettez-moi de me sevrer de votre compagnie.

— Ne me donnerez-vous pas aujourd'hui le plaisir de chanter plus spécialement pour vous ? Nous jouons une pièce que vous aimiez beaucoup autrefois, *L'âme revenue au Pavillon des Pivoines.*

— Vous me faites un très grand honneur. Vous savez la joie que j'ai toujours de vous entendre.

La lumière de son sourire illumina son visage, ainsi que la coruscation d'un météore blanchit un instant la sombre nuit. Nous descendîmes de la chambre haute, et traversâmes les jardins et les cours du palais, sous le clair soleil qui engourdit tous les soucis et tous les souvenirs.

Devant le portique, trépidait une lourde limousine qui nous attendait. Après m'être enveloppé dans mes fourrures, je voulus voir le chemin suivi par la voiture. Mais à l'avant, à côté du

conducteur, était assis le valet de pied. Et devant chaque portière, debout sur le marche-pied et suspendu à des courroies, se tenait un homme, la main sur le gros revolver de sa ceinture.

Ces précautions étaient surprenantes. Cependant, la politesse asiatique défend les questions : je gardai donc le silence. Pourtant la réflexion me vint presque aussitôt à l'esprit que, si l'insécurité de la ville nécessitait une telle force armée, les faibles parois de la voiture n'arrêteraient guère une balle tirée par derrière.

Mes regards et ma physionomie avaient trahi mes pensées, car mon compagnon remarqua simplement :

— Elle est blindée. Il faut cela maintenant. Les jaloux ne reculent devant rien.

Nous approchions de la haute muraille grise que l'on franchit pour sortir de la Ville Intérieure. Le conducteur redoubla de vitesse et prit brusquement la gauche sous le tunnel. Mon voisin murmura :

— Du haut de la muraille, une bombe est facile à jeter...

Puis il sourit de nouveau, et récita le début d'un *jaoling*, phrase soigneusement composée pour que la moindre erreur d'accentuation ou d'énonciation en transforme le sens et lui donne

une signification imprévue et scandaleuse. Autrefois, serrés à six dans ma voiture pour aller dîner près de là, nous avions pensé mourir de rire aux erreurs que nous commettions tous :

— *Tchrou Ts'iènn-menn, tseou tsi pou, tcheleao kroaé tsi-p'i pou p'i-krou. Tsi-p'i-krou pou pro, pou-yong che tsi-p'i pou p'i hrou...*

Nous quittions déjà la large avenue extérieure de Ts'iènn-menn pour entrer dans le Ta-cha-lann. Les grondements rauques de notre trompe redoublèrent. La foule était de plus en plus dense. Piétons ; *tong-yang-tchro* de toutes formes, depuis le pousse-pousse de louage, tout découvert, jusqu'au petit coupé clos tiré par un coureur rapide et muni d'éblouissantes lanternes à l'acétylène.

De grandes voitures à chevaux, presque rondes et tout entourées de vitres, passaient, remplies de femmes rieuses, étincelantes de bijoux sur les claires soieries de leurs jaquettes serrées. Des automobiles déchiraient l'air de leurs clameurs. Les coureurs de *tong-yang-tchro* criaient sans arrêt pour s'ouvrir un chemin. Et ces bruits plus aigus s'appuyaient sur une basse continue de rires, d'appels, de plaisanteries. C'était vraiment le « chaud tapage » cher aux cœurs chinois.

Devant l'allée conduisant au théâtre, une

foule compacte jacassait, mollement maintenue par les silhouettes noires à galons blancs des policiers, baïonnette au canon.

Quand notre voiture s'arrêta, il y eut un silence, puis des acclamations. La foule se pressa si bien autour de nous que les policiers accourus durent frapper de leurs crosses les pieds des curieux afin de les faire reculer et de nous permettre de descendre.

Ils ne purent cependant arrêter une charmante jeune femme élégamment vêtue, dont les pierreries miroitaient sous l'éclat de la lampe à arc. Elle se précipita sur mon ami et, l'enserrant de ses bras, elle murmura rapidement des phrases passionnées, lui reprochant sa dureté, implorant un rendez-vous.

Il essaya de se dégager, mais en vain. Dans la foule qui riait, les plaisanteries commencèrent à pleuvoir sur la « femme printanière » et « l'homme de jade ». Bijou-de-ceinture dut appeler ses valets de pied pour se libérer.

Nous pûmes enfin avancer, dépassant l'entrée du public et longeant le mur lisse de briques grises jusqu'à ce que nous eûmes poussé la porte des artistes et pénétré dans le *reou-traé*.

Il me guidait affectueusement par la main, amusé de mon étonnement devant les change-

ments opérés dans le vieux théâtre que je n'avais pas revu depuis tant d'années... les années pendant lesquelles, à l'extrême sud-ouest de l'Empire, j'avais vécu dans le silence d'une petite ville des montagnes, où théâtres et restaurants étaient également inconnus ; où les travaux de mon poste m'entraînaient à de longs voyages à cheval, par delà les cols élevés, à travers les vallées que les pavots à opium, dès le printemps venu, tapissaient, selon les espèces, d'une nappe de pourpre ou d'argent dans l'incomparable lumière impalpable...

La grande salle d'autrefois, toute palpitante de vie et de gaieté, était maintenant coupée de cloisons basses et de portes de bois blanc. Chacun des acteurs avait sa loge. Le foyer, derrière les deux ouvertures communiquant avec la scène, n'était plus qu'une triste place de passage.

Pendant que Bijou-de-ceinture se changeait, j'allai, selon l'ancienne coutume, jeter un coup d'œil sur la salle par l'entre-bâillement de la « sortie des maréchaux », *Tsiang tchrou*, par laquelle les spectateurs voient, à leur gauche, entrer en scène les acteurs. Il n'est pas prudent, en effet, de regarder, à l'extrémité opposée de la scène, par la « rentrée des généraux », *siang-jou*,

car la portière en est souvent poussée brutalement pour une sortie de scène précipitée.

Gongs, cymbales et tambours, comme autrefois, battaient déjà en pleine force le *tchrong-treou*, à grands coups rythmiques, pour annoncer le début de la pièce...

Quelle transformation dans la salle !... Des rangées de fauteuils s'alignaient à l'orchestre, au lieu des chaises et des guéridons carrés emplissant l'ancien *tchre dze*, « l'étang ». Et sur le balcon courant sur trois côtés du bâtiment, des bancs aussi, sans une table ! Mais tout le côté droit du balcon était rempli de femmes, la plupart couvertes de bijoux. Sous les ailes, il y avait aussi des femmes mêlées aux hommes... Quel changement !...

Je me sentis tirer par la manche. C'était Bijou-de-ceinture en longue robe féminine, les yeux allongés de bleu, la tête couverte d'un chignon orné de fleurs. Je lui montrai d'un signe les beautés alignées au balcon et demandai :

— Est-ce donc permis, maintenant ?

Il haussa les épaules et dit :

— Toutes nos traditions s'effritent. Et les spectatrices se soucient peu du talent d'un acteur : elles apprécient seulement sa beauté, et veulent qu'il soit mâle, même dans les rôles féminins.

Nous avons des théâtres où ne jouent que des femmes. Leurs railleries piquantes sur les *siang-kong* dissolvent l'enthousiasme des hommes. Les raffinements de nos mœurs ne sont plus... Pour les festins même, l'on fait venir bien souvent des séduisantes *Koann-jenn* appelées des régions du Sud, de Yang-tcheou, de Sou-tcheou. Leurs chansons nasillardes ont le charme de l'exotisme. Leurs blandices apprêtées attirent les esprits superficiels et grossiers de ceux qui nous gouvernent et s'enrichissent aujourd'hui. Les charmes de leurs corps font oublier le vide de leurs esprits et l'insécurité de leurs cœurs... Quand la boue de matérialisme qui empâte l'univers tombera-t-elle au fond de la source, laissant de nouveau transparentes et limpides les eaux pures de la délicatesse intellectuelle et de la grâce des sentiments ?

Nous fûmes interrompus. Les violons préludaient. C'était son entrée. D'un bond, il franchit la porte. Puis il avança à petits pas, en se balançant légèrement comme sur des pieds mutilés. La salle entière éclata en « *Rao ! Rao !* » pour se taire aussitôt. La voix pure et harmonieuse de mon ami jaillissait en un flot de sonorités cristallines...

Je me hâtai de faire le tour du théâtre pour aller dans la salle écouter la pièce.

Sur la large avant-scène, devant un rideau représentant un jardin de fleurs géantes aux teintes multiples, la jeune beauté, sommeillant parmi les pivoines par une chaude après-midi de printemps, vivait un rêve d'amour avec l'âme transparente d'un jeune lettré, endormi lui aussi, bien loin de là.

J'aimais beaucoup, en effet, cette pièce du seizième siècle, qui avait couvert son auteur, Trang Siènn-tsou, d'une gloire sans fin, et qui était reprise chaque année par l'un ou l'autre des théâtres de la capitale.

La poésie des idées, la douceur de la musique, dans ce premier duo d'âmes énamourées, emportaient aussitôt l'esprit loin des réalités pénibles. Puis venait la touchante mort de la jeune fille, brûlée d'amour et demandant à être enterrée sous les pivoines témoins de sa passion. L'arrivée enfin du jeune lettré, reconnaissant le jardin, le pavillon et les fleurs parmi lesquelles, au printemps passé, il a vécu un rêve d'amour dont la perfection l'a rendu insensible à toutes les séductions de la vie.

L'ombre de la jeune fille apparaît alors au bord du lac, sous les arbres embaumés, et ordonne à son amant de la retirer de la fosse pour la rappeler à la vie. L'épais cercueil est ouvert. Le corps

est découvert, intact, et s'éveille aux caresses passionnées de l'amoureux...

Quand le sentiment ne nous a pas touchés, notre âme n'est-elle pas endormie en nous comme au fond d'un tombeau ? Chaque nouvel amour n'est-il pas une véritable résurrection ?

Bijou-de-ceinture animait cette ombre impalpable d'une vie mystérieuse et bouleversante. La maturité de ses années, loin de lui avoir enlevé la puissance ou la fraîcheur de son chant, lui donnait des accents de passion dont la salle entière était enivrée. Il avait cet ascendant complet de notre âme profonde que seuls possèdent les plus grands artistes.

Puisse-t-il garder tout son talent jusqu'à l'âge le plus avancé, comme son illustre prédécesseur Trann Tsinn-peï, que j'entendis chanter dans sa soixante-treizième année, peu de jours avant sa mort, en août 1917, charmant encore ses fanatiques admirateurs par sa voix de ténor, déjà voilée pourtant par l'ombre de la mort.

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY — 11-1925.

DERNIÈRES PUBLICATIONS, DANS LA MÊME COLLECTION

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 105291600

AJALBERT (JEAN), *de l'A*
L'Auvergne. . . . . roman
. . . . 7 95

ALANIC (MATH
Les espérances, roman

(AYMARD CAM
Bolchevisme ou Fascisme ? . . .

BARBUSSE (HENRI)
Le Feu, roman (350e mille) 7 50
Les enchaînements, roman (20e m).
2 vol . . . . . chacun 7 50

BATAULT (GEORGES)
Sibyl, roman. 7 95

BERNARD-FRANK
En plongée, contes sous-marins (13e mille) 7 95

BINET-VALMER
La prostituée ingénue, roman. . 8 50

BIRABEAU (ANDRÉ)
Le voyage à l'ombre, roman. . 7 95

BLASCO-IBANEZ (V.)
Les quatre fils d'Ève. Traduit de l'espagnol par Renée Lafont . . . 7 95

BORDEAUX (HENRY), *de l'Acad. française*
La petite Mademoiselle, roman
Nouvelle édition illustrée 8 50

BRION (VINCENT)
Une petite de Montmartre, roman 7 95

CHAMPLY (HENRY)
La complice, roman. 7 95

COLETTE
Aventures quotidiennes (12e mille) 7 50

DAUDET (LÉON), *de l'Acad. Goncourt*
Un jour d'orage, roman contemporain (30e mille). 7 95

DELLY
Les ombres, roman (35e mille). . 7 95

DESCAVES (LUCIEN), *de l'Acad. Goncourt*
Les emmurés, roman. 8 50

FARRÈRE (CLAUDE)
Mes voyages. La promenade d'Extrême-Orient (20e mille). . . . 7 50
Une jeune fille voyagea..., roman (60e mille) 7 95

FARRÈRE (CLAUDE) ET CHACK (PAUL)
Combats et batailles sur mer (25e mille) 7 95

FISCHER (MAX ET ALEX)
Dans deux fauteuils, notes et impressions de théâtre 7 50

FLAMMARION (BERTHE)
Les idées d'Odette, roman. . . . 7 95

FORT (PAUL)
Fantômes de chaque jour. . . 7 95

FRAPPA (JEAN-JOSÉ)
Le fils de Monsieur Poirier, roman (15e mille). 7 95

GASQUET (MARIE)
Tante la Capucine, roman (15e m.). 7 95

GENIAUX (CHARLES)
Les faucons, roman. 7 95

GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)
Gavarni, l'homme et l'œuvre (Edition définitive). . . . . 10 »

roman
. . . . 7 95

(R)
t, roman
(10e mille) 4 50

HERMANT (ABEL)
Le roman de Loup. 7 95

HIRSCH (CHARLES-HENRY)
Une belle garce, roman (10e mille) 8 50

LAPARCERIE (MARIE)
Pourquoi j'ai tué. Confessions de femmes, roman. 7 95

LEMONNIER (LÉON)
L'amour interdit, roman. . . . 7 95

LÉTY-COURBIÈRE (ALEXANDRE)
Amour rifain, roman. 7 95

MARGUERITTE (PAUL)
Tante Million. 7 95

MARGUERITTE (VICTOR)
La garçonne, roman (600e mille) . 8 50
Le compagnon, roman (215e m.). 8 50
Le couple, roman (150e mille). . . 8 50

MARX (MAGDELEINE)
La Perfide. (Par les routes d'Asie Mineure) 7 95

MONTFORT (EUGÈNE)
La Turque, roman. 7 95

NAUDEAU (LUDOVIC)
En écoutant parler les Allemands 7 95

OUDARD (GEORGES)
La meilleure maîtresse, roman. 7 95

PAILLOT (FORTUNÉ)
Et puis ça va, roman-film (10e m.). 5 »

REBOUX (PAUL)
Les drapeaux, roman . . . . . 9 »

RÉVAL (G.)
La vipère, roman 7 95

RIENZI (RAYMOND DE)
L'aventure sur la route, roman. 7 95

RIPERT (ÉMILE)
Quand je serai bachelière, roman 7 95

ROSNY AINÉ (J.-H.), *de l'Acad. Goncourt.*
Les femmes des autres, roman (10e mille) 7 95

ROSTAND (MAURICE)
L'homme que j'ai tué. 7 95

TRILBY (T.)
L'incomprise, roman 8 50

VANDEREM (FERNAND)
Le miroir des lettres (6e série). 7 95

ZAMACOÏS (MIGUEL)
Une dame filée. 7 95

ZELL
Tête-de-Loup, roman 7 95

1691. — Paris. — Imp. Hemmerlé, Petit et Cie. 11-1925.